This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07025079 4

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE.

OU

TRAITE DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN

Tiré de la Philosophie

et fondé sur la nature

CINQUIEME EDITION

et la seule conforme au manuscrit original

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit

Juvenal. Sat. XV

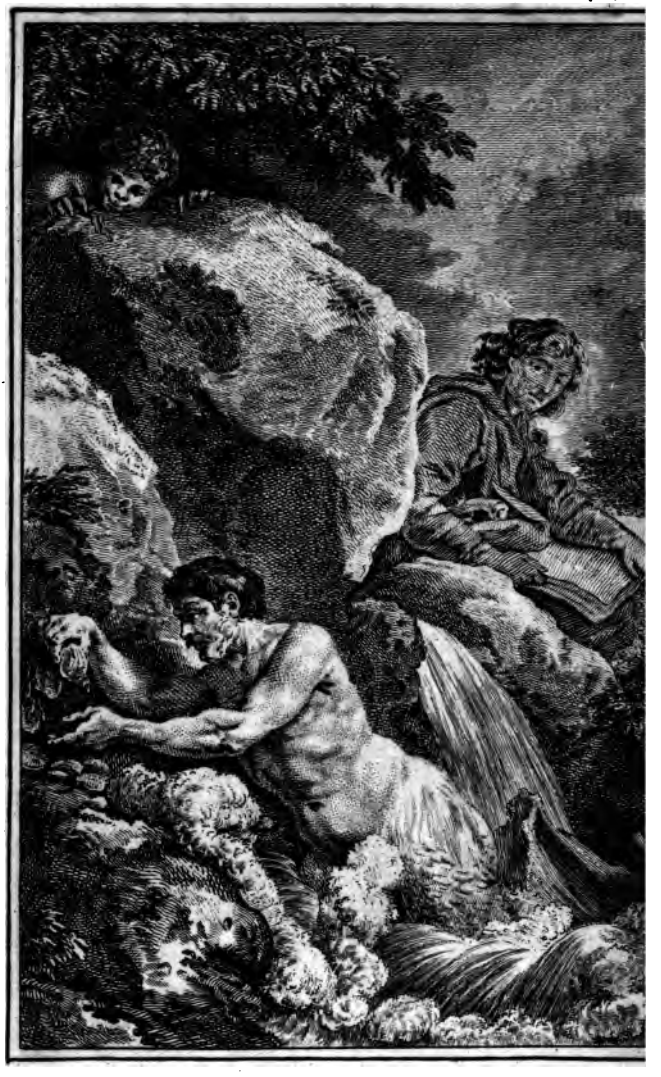
TOME QUATRIEME

A LONDRES

et se trouve dans la plupart des capitales

DE L'EUROPE.

M. DCC. LXXXIX.



Quel eſt le droit du plus fort?.. c'eſt... ce qui fait que je te mange

DE LA PHILOSOPHIE
DE LA NATURE,
ou
TRAITÉ DE MORALE
POUR LE GENRE HUMAIN,
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature

CINQUIEME ÉDITION
et la seule conforme au manuscrit original

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit
Juvenal *Satyr. XIV.*

TOME QUATRIEME

A LONDRES
et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXXIX.

SUITE DU LIVRE II

DE LA SECONDE PARTIE

DE LA

PHILOSOPHIE

DE LA NATURE.

CHAPITRE XIII.

De la Raison.

L'HOMME SEUL.

Je viens d'examiner toutes les queſtions de théorie, ſur l'entendement humain, qui peuvent intéreſſer le philoſophe de la nature; les autres ne ſont bonnes qu'à éterniſer les diſputes, & à éloigner les progrès de la raiſon. Pourquoi d'obſcurs métaphyſiciens font-ils d'énormes volumes ſur ce qu'ils ignorent? Et pourquoi l'homme de génie s'amuſe-t-il à les réfuter?

L'ame apperçoit les objets & compare ſes

PARTIE II.

idées ; voilà le fondement de toutes nos connoiſſances. Léibnitz, Wolff & tous les grands pſychologiſtes appellent ces deux facultés *apperception* & *perception*, & je traduis ces termes techniques par les mots de ſentiment & de raiſon. (*)

(*) Locke, ce philoſophe qui a ſi bien mérité de l'être qui penſe, ſuppoſe que l'ame a trois manieres de connoître : elle apperçoit l'exiſtence des choſes, & voilà le ſentiment ; elle compare immédiatement deux idées, & voilà l'intuition ; elle examine les convenances ou les diſconvenances de ces deux idées, par l'intervention d'autres idées, & voilà la raiſon. Voyez *Eſſai ſur l'entendement humain.* Tome 3, liv. 4, p. 392.

Il me ſemble que cette diviſion n'a pas toute la juſteſſe géométrique qui caractériſe ce grand métaphyſicien : l'intuition au fond n'eſt pas diſtinguée de la raiſon ; quand à la vue d'un triangle & d'un parallélogramme, je dis, ces deux figures ſont inégales, je crois raiſonner, comme lorſqu'à l'aide d'un inſtrument de mathématiques, je meſure leurs angles & leurs côtés ; la faculté qui combine en moi deux idées, n'eſt pas différente de celle qui en combine trente : & le pâtre qui ne voit que ſon champ & ſa bêche, exerce ſa faculté de raiſonner, comme le philoſophe qui a fait l'*Eſſai ſur l'entendement humain.*

Les fauſſes diviſions égarent autant que les faux principes ; ce n'eſt pas en diviſant, c'eſt en ſimplifiant tout, qu'on imite la nature.

Les chapitres précédens ont ſervi à développer les connoiſſances que l'ame doit au ſentiment. Celui-ci doit être conſacré à la raiſon ; heureux ſi en l'analyſant, je ne la force pas à rougir !

L'HOMME SEUL.

Depuis que les hommes ſont raſſemblés en ſociété, ils ont beaucoup raiſonné ſur l'entendement ; les préjugés ont multiplié les erreurs, & les erreurs à leur tour ont affermi les préjugés : on a ſubſtitué les paradoxes aux grands principes & les ſyſtêmes à la pſychologie expérimentale ; en général, on voit dans nos immenſes bibliotheques beaucoup de raiſonneurs & très-peu d'écrivains raiſonnables.

La manie de tout expliquer a répandu plus de ténebres ſur l'entendement humain que l'ignorance même : pourquoi l'homme rougiroit-il de n'avoir pas l'intelligence de la divinité ? Il me ſemble qu'on devroit mettre à la tête de tous les livres élémentaires, la deviſe de Socrate ou celle de Montagne.

On ſe bornera dans cet eſſai à un petit

PARTIE II.

nombre de queſtions, moins propres peut-être à approfondir la nature de l'homme qu'à le faire penſer.

On jettera d'abord quelques idées générales, qui ſerviront comme de points d'appui, dans cette mer ſans bornes qu'on ſe propoſe de parcourir.

On examinera enſuite, ſi les moraliſtes, dans leurs déclamations, font bien de regarder la raiſon comme un mauvais préſent de la divinité.

Cette queſtion conduit à diſcuter, ſi l'homme eſt le ſeul être qui ait cette brillante faculté en partage; tel ſera l'objet du drame raiſonnable & de ſes commentaires.

Les deux chapitres ſuivans pourront être regardés comme une ſuite de celui-ci: on établira dans l'un, des principes pour régler l'entendement; c'eſt-là qu'on tentera de donner l'eſſai d'une nouvelle logique, ou ſi l'on veut, d'un livre qui rendroit cette ſcience inutile.

L'autre chapitre traitera de la génération des modes de l'eſprit humain.

L'HOMME SEUL.

Si cet eſſai ſur la raiſon eſt ſi court, c'eſt que le dépôt de nos connoiſſances ſur l'entendement eſt borné; c'eſt qu'on ne veut copier perſonne; c'eſt qu'il auroit fallu négliger l'ouvrage pour le rendre plus long.

ARTICLE I.

CONNOISSANCES GÉNÉRALES.

PARTIE II.

LA raiſon, chez les métaphyſiciens, ſe prend tantôt pour la faculté de juger des effets par les cauſes, tantôt pour cette pente naturelle qui entraîne l'homme vers la vérité, quelquefois pour la méthode de régler les opérations de l'ame; on la prend auſſi, ſoit pour la lumiere naturelle qui nous éclaire, ſoit pour l'enchaînement des vérités auxquelles l'eſprit naturellement peut atteindre; (*) de-là je

(*) Locke écarte toutes ces définitions, & il entend par la raiſon, *cette faculté, par où l'on ſuppoſe que l'homme eſt diſtingué des bêtes.* Eſſai ſur l'entendement humain, liv. 4, chap. 17. Tome 4, page 277. Mais je demande encore à ce philoſophe, qu'eſt-ce que cette faculté? Eſt-il bien vrai que les bêtes ne la partagent pas? Quand même ce principe ſeroit démontré, eſt-ce la raiſon qui diſtingue eſſentiellement l'homme de la bête? — Si Caligula avoit dit: *La divinité eſt ce qui diſtingue un roi de ſes ſujets*, ce prince, qui ſe croyoit frere du ſoleil, auroit-il plus mal raiſonné?

puis conclure que l'entendement qui connoît tout ce qui eſt hors de lui, ſe connoît fort peu lui-même : la raiſon eſt un rayon lumineux, ſans lequel l'ame ne pourroit ſe mouvoir que dans les ténebres ; mais aucun philoſophe n'a pu encore ſaiſir ce rayon pour en faire l'anatomie. L'HOMME SEUL.

Cependant, à voir l'air de confiance qu'affectent les métaphyſiciens, quand ils diſcutent les phénomenes de la raiſon, on croiroit que la nature s'eſt plu à leur dévoiler tous ſes myſteres : ils peignent merveilleuſement, par quelle méchanique la raiſon opere certains effets extraordinaires ; mais eſt-il bien évident que ce ſoit la raiſon qui les opere ? Un certain Olaus Wormius a expliqué dans une diſſertation très-ſavante, dans quelle direction les rats de Norwege tombent des nues. (*) Mais

(*) Voyez *Olai Wormii Hiſtoria animalis, quod in Norwegiâ à nubibus decidit, & ſata gramina magno incolarum detrimento celerrimè depaſcitur.* Hafniæ 1653, in-4°. --- Cette idée vaut bien celle de Tite-Live, que de ſon tems il pleuvoit des pierres.

PARTIE II.

avant d'examiner comment un rat tombe du ciel, ne faudroit-il pas d'abord s'assurer s'il tombe ?

J'ai lu dans plusieurs livres estimés, ce raisonnement, *la raison est à l'entendement ce que l'étendue est à la matiere ;* cette phrase est aussi obscure pour l'homme sans préjugé qui veut s'instruire, que le seroit pour un Huron, une harangue de Longin dans la langue de Palmyre. La raison & la matiere sont-elles des êtres réels plutôt que des êtres métaphysiques ? Avons-nous une notion bien claire des propriétés de notre entendement ? L'étendue n'est-elle qu'un mode de la matiere ? Puisque les propriétés des corps sont des modes de l'étendue, il y a donc des modes d'autres modes ? La raison est-elle le mode de l'entendement, de la même façon que l'étendue est le mode de la matiere ? Voilà une proportion géométrique dont les quatre termes sont des quantités inconnues ; on veut résoudre le problême, & on n'a pas une seule *donnée* ?

Dire que notre raiſon eſt une émanation de celle de la divinité, c'eſt peut-être juſtifier une erreur par un blaſphême; la raiſon eſt un mode de notre ame; & puiſque Dieu n'a pas la ſubſtance, il ne ſauroit avoir le mode: ce qui eſt un attribut admirable dans un être limité, peut être une imperfection dans l'être des êtres; & s'il étoit démontré que l'intelligence ſuprême raiſonne, l'homme ne ſeroit plus un être raiſonnable. L'HOMME SEUL.

Un entendement parfait ſeroit, je penſe, celui qui ſe repréſenteroit diſtinctement tous les êtres & toutes leurs manieres poſſibles d'exiſter; mais l'intelligence qui ſeule a cet entendement en partage, n'a pas beſoin de raiſonner; elle ne connoît ni enthymême ni ſyllogiſme; elle ne croit ni ne doute; elle ne nie, ni n'affirme; elle a vu, & tout a été organiſé; elle voit, & tout ſe conſerve.

La raiſon dans l'homme n'eſt peut-être que la faculté qu'il a de ſe démontrer les rapports qui le lient à Dieu, aux hommes & à la nature.

PARTIE II.

Cette raiſon dépend de l'appareil fibrillaire du cerveau ; telle eſt la loi de l'union harmonique de ce que nous appellons nos deux ſubſtances ; nous n'aurions aucune idée de l'entendement, ſi nous n'avions pas raiſonné, & nous ne raiſonnerions pas ſi nous étions ſans organes.

L'action des corps ſur notre machine fait naître nos idées primitives, & la raiſon calcule les rapports de ces idées, les multiplie & ſouvent les dénature ; ainſi il eſt néceſſaire de diſtinguer les idées ſimples des ſens, des idées compoſées de l'entendement.

La perfection de la raiſon humaine conſiſte dans la multitude des idées, dans leur variété, & ſur-tout dans leur conformité avec la nature des êtres.

L'exercice de la raiſon eſt auſſi eſſentiel à l'homme que la vie ; ſans elle l'intervalle entre ſa naiſſance & ſa mort ne ſeroit qu'une léthargie continue, & ſon exiſtence ne ſeroit qu'une erreur de la nature.

L'HOMME SEUL.

Les partiſans de la préexiſtence des germes étendent leur principe juſqu'à l'entendement; s'il faut les en croire, le cerveau du premier homme renfermoit la raiſon de toute l'eſpece humaine; comme la premiere roſe, le germe de tous les roſiers de l'univers; ſans entrer ici dans l'examen de ce paradoxe, il ſuffit d'obſerver que l'homme ne crée point ſes connoiſſances, & que l'étude ne fait qu'en accélérer le développement; toutes les équations de l'algebre ſont tracées dans la tête d'un ſauvage comme dans celle d'un géometre; mais dans l'un les fibres intellectuelles ſont toujours en paralyſie, & ſon entendement ne produit rien; dans l'autre, elles ſont ſans ceſſe en mouvement, & voilà Archimede.

ARTICLE II.

D'UN BLASPHÊME CONTRE LA RAISON.

PARTIE II.

ORGUEILLEUSE Raiſon, tu ſoutiens mal tes droits;
Foible reine! crois-tu nous preſcrire des loix?...
De reproches amers, en vain tu nous accables;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miſérables.
Le flambeau qu'à nos yeux tu viens ſans ceſſe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous ſecourir;
Tu ſais juſtifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu, tu décores nos vices....
En vain de la raiſon on vante l'excellence:
Doit-elle ſur l'inſtinct avoir la préférence?
Entre ces facultés, quelle comparaiſon!
Dieu dirige l'inſtinct, & l'homme la raiſon (*).

(*) *Eſſai ſur l'homme*, de Pope, traduction de l'abbé du Reſnel, fragment des chants ſecond & troiſieme. — Pope (je ne dis pas l'abbé du Reſnel) eſt bien poëte, dans ce fragment; mais il s'en faut bien qu'il ſoit philoſophe;

Foible Reine....

Elle n'eſt jamais *foible*, quand elle ſait mettre de l'équilibre entre les paſſions: voyez ſi la raiſon eſt *foible* dans l'entendement d'un Burrhus ou d'un Montauſier.

Qui croiroit que ces vers contre la raiſon ſont d'un des poëtes de l'Europe qui a le mieux parlé ſon langage ! Mais de telles

L'HOMME SEUL.

Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends miſérables.

La raiſon, quand on l'écoute, rend toujours meilleur ; & les paſſions, quand on en abuſe, rendent toujours miſérable.

Le flambeau qu'à nos yeux tu viens ſans ceſſe offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous ſecourir.

Ce flambeau ſecourt l'homme foible & ne tourmente que le méchant : c'eſt pour Caton une lumiere douce, qui pénetre ſon ame ; mais pour Catilina, c'eſt la torche des Furies.

Tu ſais juſtifier nos différens caprices.

Mauvaiſe théorie ſur l'ame. --- La raiſon nous fait un crime de nos caprices, & c'eſt la paſſion qui les juſtifie.

Et du nom de vertu, tu décores nos vices.

Ce n'eſt pas la raiſon, mais l'abus du raiſonnement, qui métamorphoſa nos vices en vertus ; il ne faut point confondre les vérités avec des paradoxes, & le ſage avec les ſophiſtes.

En vain de la raiſon l'on vante l'excellence.

Oui, Pope, ta raiſon eſt excellente, & j'en crois mon cœur plutôt que tes vers.

PARTIE II.

contradictions ne ſont pas rares parmi les êtres qui penſent. Malebranche, né avec une imagination brillante, a écrit contre l'imagination, & le philoſophe Hobbes a fait un livre contre la géométrie.

Pope & tous les grands hommes qui ont déprimé l'entendement, ont rendu un très-mauvais ſervice au genre humain; en exigeant de moi une trop grande défiance de mes forces, ils abattent mon courage; ils multiplient mes défaites en m'ôtant l'envie de combattre; ils me rendent foible par prin-

---

Doit-elle ſur l'inſtinct avoir la préférence ?

Qu'eſt ce que l'inſtinct ? Quoi ! la raiſon ne ſeroit pas même au-deſſus d'une qualité occulte !

Dieu dirige l'inſtinct, & l'homme la raiſon.

L'inſtinct n'eſt rien; pour la raiſon, ce n'eſt pas l'homme qui la dirige, mais c'eſt elle qui dirige l'homme; la bonne philoſophie ne ſouffre point d'antitheſes.

Malgré cette déclamation contre la raiſon, malgré même la chimere de l'optimiſme, n'oublions pas que l'*Eſſai ſur l'homme* eſt un des meilleurs poëmes qui ſoit ſorti de la main des hommes.

cipe, & il n'y a qu'un pas de l'habitude de la foibleſſe à la méchanceté.

L'HOMME SEUL.

La raiſon n'a jamais été un don fatal de la divinité ; c'eſt elle qui empêche l'amour de ſoi de dégénérer en amour-propre ; c'eſt elle qui établit l'équilibre entre les puiſſances de l'ame ; c'eſt elle qui produit la loi dans l'entendement du ſage, & ce qui eſt plus difficile encore, qui ſoumet les hommes à la loi.

Mais, dit-on, la raiſon a ſi peu de pouvoir dans notre intelligence : -- Non, froid déclamateur, ce n'eſt point ma raiſon qui eſt trop foible, ce ſont mes paſſions qui ſont trop impétueuſes ; il eſt vrai que le navire où m'a placé la nature eſt ſur le point de faire naufrage ; mais tu accuſes le pilote, de la fureur des vents qui vont le ſubmerger.

Au reſte je ſuis bien loin de penſer que les paſſions les plus fougueuſes ne ſoient pas originairement en proportion avec les forces

PARTIE II.

de la raiſon : s'il étoit un homme ſi ſinguliérement organiſé, qu'il fût entraîné au crime par une pente irréſiſtible, je ne le regarderois que comme l'inſtrument aveugle d'une cauſe méchante ; les attentats d'Œdipe ſeroient juſtifiés, & Dieu qui les puniroit, ne ſeroit plus qu'un tyran.

Tout individu dont le tempérament s'embraſe au moindre contact des objets, a reçu du ciel une raiſon aſſez vigoureuſe pour réſiſter à l'incendie de ſes ſens ; celui qui ne ſent que foiblement ne combat auſſi qu'avec foibleſſe ; ainſi l'équilibre ſe conſerve ſans ceſſe, & l'homme a droit à la vertu.

Si les philoſophes pratiques ſont ſi rares ſur la terre, c'eſt que très-peu de perſonnes dans le premier choc des paſſions ont fait aſſez de réſiſtance ; bientôt l'habitude du crime ſe forme, & la voix de la raiſon s'affoiblit par degrés, juſqu'à ce qu'elle paroiſſe s'éteindre ; mais dans le premier moment les puiſſances étoient en équilibre, & la raiſon n'a

n'a perdu ſon poids, que parce que la liberté tenoit la balance.

L'HOMME SEUL.

La raiſon eſt donc toujours bonne par elle-même; c'eſt un feu élémentaire qu'on réuſſit ſans peine à captiver, mais qui reſte à jamais inaltérable.

Ces principes ne ſont pas ceux du vulgaire des moraliſtes; ils ſont vrais, cependant; pour ne point déraiſonner ſur la raiſon, il ne faut écouter ni les poëtes, ni les prêtres, il faut rentrer dans ſon propre cœur & conſulter la nature qui ne ment jamais.

ARTICLE III.

DRAME RAISONNABLE

En un acte, avec des commentaires.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

QUAND Térence faiſoit repréſenter ſes comédies immortelles, il avoit ſoin d'abord d'introduire ſur la ſcene quelqu'acteur, qui expliquoit le ſujet de la piece & analyſoit le plaiſir que l'on alloit goûter; les hommes de goût diſent qu'une expoſition eſt bien mieux placée dans une premiere ſcene, que dans un prologue; mais il eſt bien plus aiſé d'imiter les fautes de Térence, que les beautés des auteurs de Britannicus & d'Alzire.

PARTIE II.

L'homme-marin de Telliamed, ou du philoſophe de Maillet, ne differe, dit-on, de nous que par un regard toujours féroce, une membrane qui unit ſes doigts, & les écailles dont ſon corps eſt ordinairement couvert depuis la ceinture; c'eſt le Triton

des poëtes, rajeuni par un philoſophe.

L'HOMME SEUL.

Le Negre blanc eſt un petit homme de couleur blaffarde, qui a la taille du Lapon, la peau des lépreux, & les yeux de la perdrix : on trouve de ces êtres ſinguliers en Amérique & en Aſie; mais c'eſt ſur-tout au Sénégal qu'ils ſemblent former un corps de peuple; on les nomme Albinos, & ils ſont fort mépriſés des Negres, que les blancs mépriſent à leur tour.

Si l'on demandoit comment une huître, un homme-marin, un Negre blanc & Newton peuvent converſer enſemble? Voici la réponſe.

Les bêtes ſentent & expriment leurs beſoins par des ſignes, ou par des ſons inarticulés que les ſignes modifient; ſi nous avions le dictionnaire de leur langage, nous connoîtrions parfaitement le méchaniſme de leur amé.

L'homme-marin, qui paſſe ſa vie avec les poiſſons, doit avoir étudié leur pantomime; il peut donc converſer avec une huître.

Il n'y a pas beaucoup de différence entre les ſons rauques & étouffés de l'Albinos, &

PARTIE II.

les glouſſemens de l'homme-marin ; qui ſait même ſi la langue de l'Afriquain n'eſt pas un dialecte de celle du Triton ?

Pour Newton, il eſt probable qu'il avoit le don des langues ; ce philoſophe a trop bien mérité de la nature, pour que la nature ne l'ait pas diſtingué du commun des hommes.

Newton ne vouloit point qu'on ſervît ſur ſa table la chair des animaux ; il croyoit qu'un être qui ſent n'étoit pas fait pour être mangé par un être qui raiſonne ; on a conſervé ſon caractere dans cet ouvrage.

Ce grand homme alla au Sénégal, pour examiner, ſous la ligne, le phénomene admirable des marées, & calculer s'il s'accordoit avec le grand principe de la gravitation ; c'eſt dans ce voyage qu'il mit le dernier ſceau au grand ſyſtême de la nature.

Il faut, en liſant ce drame, faire une grande attention à la ſignification des termes : la langue des poiſſons eſt très-ſtérile, comme on l'imagine aiſément ; ainſi quand un animal dit :

Je penſe, il ne le dit pas de la même façon que Locke ou Malebranche : il y a un intervalle immenſe entre l'ame d'une huître & celle du dernier des humains. L'HOMME SEUL.

Il eſt ſi aiſé d'empoiſonner tout ce qui paroît oppoſé aux idées populaires : il eſt ſi difficile au vulgaire des lecteurs, de s'accoutumer à juger d'un ouvrage, non par quelques phraſes, mais par l'enſemble de ſes principes : on pardonne ſi peu au philoſophe de ne pas rougir de ce titre, que tout bon citoyen qui veut ſe rendre utile, doit s'expoſer à être diffus, afin d'être toujours circonſpect !

Je deſirerois donc, qu'on n'oubliât jamais que la *Philoſophie de la Nature* n'eſt point un livre ſans principes, ni un ouvrage deſtructeur ; & ſi on étoit tenté d'y ſoupçonner quelque contradiction, il vaudroit mieux le relire une ſeconde fois, que de croire ſon auteur abſurde. On doit certainement ſe défier davantage d'une lecture de quelques heures, que d'un travail de vingt ans.

PERSONNAGES.

NEWTON.

UN ALBINOS, ou NEGRE BLANC.

UN HOMME-MARIN.

UNE HUITRE.

La Scene eſt en Afrique, à l'embouchure du Sénégal.

DRAME RAISONNABLE.

SCENE PREMIERE.

NEWTON.

L'HOMME SEUL.

LE ſpectacle de cette mer immenſe donne une nouvelle activité à ma raiſon ; quel ſilence majeſtueux regne dans l'eſpace ! quelle pureté dans l'azur du firmament ! comme ces flots qui menacent de loin d'engloutir ce continent, viennent l'un après l'autre ſe briſer à mes pieds !... Que la nature eſt grande ! ſeule elle réſiſte au torrent rapide des ſiecles, & l'homme paſſe — auſſi-bien que ſes ouvrages (*).

(*) Ce n'eſt point un poëte qui parle ici, c'eſt un philoſophe ; au reſte, ſi la hardieſſe des penſées, l'enchaînement des grandes vérités & la magnificence

PARTIE II.

j'ai long-tems raiſonné avec les hommes, & j'ai ſenti ma penſée toujours étroite & captive ; mais mon ame ſemble s'agrandir, depuis que je raiſonne avec la nature.

Ah, ſi cette mer ſans bornes avoit un langage pour Newton ! ſi la nation muette qui l'habite.... Mais j'entends du bruit ; mettons-nous en défenſe.... (*il bande un piſtolet*) .... Depuis que je ſuis en Afrique, je dois à cette arme, la tranquillité, qu'à Londres je ne devois qu'aux loix.... Le bruit redouble ; il vient d'une agitation extraordinaire dans les flots ; cette embouchure du Sénégal eſt l'aſyle des Requins ; retirons-nous.... Je ne dois pas encore mourir, je n'ai point été utile au genre humain.

---

des images pouvoient ſeules conſtituer la belle poéſie, qui refuſeroit le nom de poëtes à un Newton, à un Rouſſeau & à un Monteſquieu ?

SCENE II.

L'HUITRE ET L'HOMME-MARIN.

L'HOMME-MARIN.

L'HOMME SEUL.

VOILA un coquillage qui m'étonne par ſon intelligence : ſi je m'éloigne de lui, il s'ouvre pour pomper les rayons de cet aſtre qui nous éclaire juſqu'au fond des mers ; ſi je m'en approche, il ſe ferme, pour éviter de devenir ma proie. — En vérité je crois qu'il raiſonne.

L'HUITRE.

Voilà en effet une grande merveille, qu'un être organiſé raiſonne.... Au reſte, tous les habitans de cette vaſte priſon, qu'on nomme l'Océan, penſent à ta façon ; il n'y a point d'individus qui ne ſe croie de la ſeule eſpece d'animaux qui raiſonne ; toi, homme-marin, tu me diſputes la faculté de combiner deux ou trois ſenſations ; mais le requin te diſpute le même avantage, & la baleine le diſpute au requin.

PARTIE II.

L'HOMME-MARIN.

Cette huître pique ma curioſité ; je ne ſoupçonnois pas qu'un amas informe d'écume marine, empriſonné entre un mur convexe & un mur concave, & cloué à jamais ſur le rocher où il eſt né, pût avoir des idées ; par quel prodige inexplicable une molécule, à peine organiſée, le diſpute-t-elle en intelligence à moi, qui ſuis le roi des mers ?

L'HUITRE.

Que tu ſois le roi des crabbes qui ſucent ton ſang, ou des baleines qui te dévorent, peu m'importe ; mais certainement tu n'es point le roi des huîtres ; tous les êtres de mon eſpèce vivent en républicains ſur leurs rochers ; ils ouvrent leur coquille, ou la ferment ſuivant leur bon plaiſir ; ils ne courtiſent pas les poiſſons, qui les effacent par la taille, & ſur-tout ils ne font point de raiſonnemens d'eſclaves. — Il eſt vrai que tu te nourris de notre ſubſtance ; mais tu partages ce crime avec les peroncles & les moules, dont ce-

pendant nous ne ſommes pas les ſujets ; contente-toi donc de nous manger, & ne dis pas que tu nous gouvernes. L'HOMME SEUL.

L'HOMME-MARIN.

Je te mangerai & je n'en ſerai pas moins ton roi. — Mais j'ai des principes d'équité : raiſonnons d'abord enſemble.

L'HUITRE.

Si tu termines l'entretien en me mangeant, crois que tu auras mal raiſonné.

L'HOMME-MARIN.

Voyons. — Je ſuis inconteſtablement le chef-d'œuvre de la nature, car j'aime & je penſe.

L'HUITRE.

Et quel eſt l'être ſenſitif qui n'aime pas & ne penſe pas à ſa maniere ?

Tu aimes, mais s'il ſe trouvoit dans l'Océan un ſeul poiſſon qui n'aimât pas, ſa race s'anéantiroit, & la nature auroit manqué d'intelligence.

Tu penſes, mais ce n'eſt point un privilege

PARTIE II.

réſervé à des machines mieux organiſées que moi ; il eſt vrai que je ne ſais ni marcher comme toi, ni nager comme la morue, ni voler comme l'hirondelle de mer ; mais j'ai ma doſe d'intelligence ; quand mon ennemi s'approche, j'ordonne à mes fibres de ſe raccourcir, & mes deux écailles ſe reſſerrent. Le crabbe qui a l'adreſſe de jeter, entre deux, une pierre, pour tenir ma petite maiſon entr'ouverte, & me dévorer à ſon aiſe, raiſonne mieux que moi ; & le poiſſon qui a l'art de rendre inutiles les pinces du crabbe, & ſa ſubtilité, raiſonne mieux que lui.

Tu ne vois pas mes organes, & tu en conclus que je ne ſais pas raiſonner : penſes-tu donc que l'être qui m'a formée avoit la foibleſſe de ta vue (*) ? Tu ne raiſonnes pas

(*) Si ce coquillage philoſophe avoit pu ſavoir qu'un phyſicien a découvert quatre mille muſcles dans l'organiſation d'une chenille ; qu'un autre naturaliſte a compté quatre mille trois cents quatre-vingt-ſix pieces oſſeuſes, qui ſervent à la reſpiration

encore assez bien, pour être en droit de soupçonner que je raisonne.

L'HOMME SEUL.

---

d'une carpe, & que les organes de la génération sont si parfaits dans la morue, qu'un seul de ces poissons produit neuf millions trois cents quarante-quatre mille œufs; ce coquillage, dis-je, auroit-il raisonné en huître, en concluant que des animaux que la nature a formés avec tant de soin, n'ont point été produits uniquement, pour être détruits par le mouton qui broute, par le requin qui dévore, ou par l'homme qui pense?

Un animal quelconque raisonneroit-il en huître, s'il disoit que le méchanisme de la Mite ou du Ciron ne sauroit être assimilé avec le rouage d'une montre, ou avec les automates de Vaucanson?

Un philosophe raisonneroit-il en huître, s'il disoit qu'on peut supposer des organes dans tout être qui paroît sentir, & que l'intelligence de l'homme doit suppléer à l'usage du microscope?

Enfin, un homme comme Locke, raisonneroit-il en huître; si voyant agir avec intelligence un être sensitif, il concluoit par analogie, qu'il a la faculté de combiner quelques sensations; si le voyant vivre il concluoit qu'il sent; & si le voyant sentir, il concluoit qu'il raisonne?

N'oublions cependant jamais, qu'une huître qui mange, qui ouvre ses écailles & qui travaille à la propagation de son espece, ne raisonne pas à la façon du philosophe qui parle de Dieu, définit l'entendement humain & calcule la précession des équinoxes.

PARTIE II.

L'HOMME-MARIN.

Voilà bien de la philoſophie pour une huître ; — c'eſt ſans doute un homme-marin qui a pris la peine de t'inſtruire.

L'HUITRE.

Point du tout, c'eſt la nature toute ſeule qui m'a éclairée ; je ſuis une Huître fort vieille ; j'ai vu plus de deux mille fois le ſoleil ſe lever & ſe coucher ſur ce rocher ; j'ai converſé ſouvent, ſoit avec les moules qui nous mangent, ſoit avec les requins, qui par dédain nous laiſſent la vie, & encore plus avec moi-même : j'ignore comment cela s'eſt fait ; mais aujourd'hui, j'en ſais tant, que je ſais que je ne ſais rien.

L'HOMME-MARIN.

Je ſerois tenté de deſirer que tous les êtres de mon eſpece ne raiſonnaſſent pas plus mal qu'une Huître.—Mais dis-moi un peu, animalcule philoſophique, puiſque tu as un entendement, pourquoi n'as-tu pas étendu le cercle de tes connoiſſances ? ſais-tu comme moi,

quelle eſt la peſanteur ſpécifique de l'eau ? D'où viennent les orages qui troublent la ſurface des mers ? quelle eſt la cauſe de l'étonnant phénomene des marées (*) ? Sais-tu ?...

L'Homme SEUL.

L'HUITRE.

Je ſais que j'ai des beſoins, & que je dois les ſatisfaire : voilà tout ; que m'importe que l'eau ſoit légere ou peſante, que la mer gronde ou ſe calme, que les flots s'élevent ou s'abaiſſent (*) ? Ma maiſon n'eſt-elle pas

(*) On penſe bien que ce Triton n'expliquoit tous ces phénomenes qu'à la maniere du peuple ; mais du moins il les appercevoit, & ſur ce point il effaçoit l'huître en intelligence.

(*) Si notre huître raiſonneuſe s'étoit trouvée dans une certaine isle, voiſine de la Guadeloupe, il eſt probable qu'elle auroit paru moins indifférente pour le phénomene des marées. --- Les navigateurs y ont remarqué ſur les côtes, des arbres ſi chargés d'huîtres, que les branches en rompoient quelquefois, ce que la phyſique explique par les vagues qui mouillent les branches les plus baſſes & y portent le frai des coquillages ; la quantité de petites huîtres qui s'y organiſent, force bientôt ces branches à plier, & les animaux qui y ſont renfermés ſont alors rafraîchis

PARTIE II.

à l'épreuve de l'élément que j'habite ? La vague la plus bruyante vient ſe briſer contre mes écailles, & je ne crains guere dans la nature que les petoncles, les cancres & les hommes.

L'HOMME-MARIN.

Eh bien, cette crainte que je t'inſpire, prouve que j'ai le droit de te gouverner; le droit du plus fort eſt le droit de la nature, comme l'a très-bien dit un de nos orateurs à nageoires, dans un diſcours qui a été couronné à l'académie des requins.

L'HUITRE.

Laiſſe les ſentences à tes académies, & dis-moi un peu ce que c'eſt que le droit du plus fort ?

L'HOMME-MARIN.

C'eſt..... c'eſt.... c'eſt ce qui fait que je vais te manger (*).

(Il tente d'arracher l'Huître du rocher.)

---

deux fois par jour par le flux & le reflux de la mer. — Qui ſait ſi ce rafraîchiſſement régulier ne devient pas un nouveau beſoin pour ces êtres amphybies ?

(*) M. Dorat a embelli des charmes de la poéſie

L'HUITRE.

Arrête ; barbare ; .... tu outrages la nature.

L'HOMME SEUL.

ce dialogue de l'Huître & de l'Homme-marin : voici sa traduction.

L'HUITRE ET L'HOMME.

FABLE.

L'HOMME.

Qu'entends-je ? Une huître qui raisonne ?

L'HUITRE.

Que trouves-tu là qui t'étonne ?
Apprends que dans cette prison
Qu'entre vous Océan l'on nomme,
Chacun de nous a sa raison,
Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L'HOMME.

Opprobre de notre univers
Quels sont tes droits ? Produis tes titres,
Ne suis-je pas le roi des mers ?

L'HUITRE.

Non... pas même le roi des huîtres.

L'HOMME.

Quelle insolence ! je m'y perds.

L'HOMME-MARIN.

PARTIE II. Je ſatisfais mon beſoin.

L'HUITRE.

Tous les êtres de mon eſpece
Dans le royaume des requins
Vivent en vrais républicains :
Ils ont leur ſens & leur adreſſe,
Et leurs plaiſirs & leurs chagrins.
Ils ouvrent, ferment leur écaille,
Du ſoleil hument les rayons
Sans rien demander aux poiſſons
Qui les effacent par la taille
Ou par le vain éclat des noms.

L'HOMME.

Doucement ! raiſonnons enſemble ;
J'ai des principes d'équité ;
Mais ſi tu me contredis, tremble.

L'HUITRE.

J'écoute avec docilité.
Voyons.

L'HOMME.

Plus je me conſidere,
Plus il me paroît aſſuré,
Que rien dans la nature entiere
Ne ſauroit m'être comparé.

L'HUITRE.

Que parles-tu de beſoin ? N'es-tu pas du nombre des animaux frugivores ? Nourris-toi

L'HOMME SEUL.

L'HUITRE.

Et la preuve ?

L'HOMME.

Je penſe & j'aime.

L'HUITRE.

Mais les poiſſons aiment auſſi,
Et je ſuis fort tendre, moi-même.
S'il s'en trouvoit un ſeul ici
Rebelle à cette loi ſuprême,
Sa race s'anéantiroit ;
Et bornant par-là ſa puiſſance
Des mondes le moteur ſecret
Auroit manqué d'intelligence.

L'HOMME.

Oh ! la tête va m'en tourner ;
Encor de la philoſophie !
Mais, dis-moi, qui donc, je te prie,
S'aviſa de t'endoctriner ?

L'HUITRE.

La nature. Je ſuis fort vieille ;
J'ai vu plus de deux mille fois

PARTIE II.

d'algue, de corail & de Zoophytes; & laiſſe-moi ſur mon rocher.

Du dieu du jour l'aube vermeille
Se lever pour dorer mes toits.
Dans la ſolitude que j'aime
Souvent je cauſe avec moi-même;
Je me plais dans cet entretien;
Et tellement je m'évertue,
Je ſais tant, que j'en ſuis venue
A ſavoir que je ne ſais rien.

L'HOMME.

Impertinent animalcule,
Tu ne ſais donc pas comme nous
Ce que peſe l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous?
Comment aux plaines éthérées
Se forment l'orage & les vents,
L'attraction des élémens
Et le prodige des marées?

L'HUITRE.

Moi, je ſais que j'ai des beſoins
Et que je dois les ſatisfaire;
Je borne à cela tous mes ſoins.
Que l'eau ſoit peſante ou légere

L'HOMME-MARIN.

Non, je veux voir ſi un animalcule qui

L'HOMME SEUL.

Autour de mon rocher natal ;
Que les vents ſoufflent bien ou mal,
D'honneur, il ne m'importe guere.
Me cachant à tous les regards,
Renfermée en huître penſante,
J'oppoſe de fermes remparts
A la vague la plus bruyante....,
Je brave ce tumulte affreux ;
Et philoſophes que nous ſommes
Nous ne craignons rien ſous les cieux
Hormis les crabbes & les hommes.

L'HOMME.

Ce mot ſert à te condamner :
L'effroi même que je t'inſpire
Prouve mon droit de gouverner,
Et te ſoumet à mon empire.
Oui, oui, j'ai le droit du plus fort ;
Une huître eſt toujours dans ſon tort,
Et ma clémence me fait rire.

L'HUITRE.

Oh, ceci me paroît ſubtil,
Ce droit du plus fort quel eſt-il ?

PARTIE II.

raiſonne, eſt meilleur au goût qu'une plante qui végete.

(Il fait de nouveaux efforts, & enfin il l'arrache).

L'HUITRE.

Monſtre intelligent.... tu te fais un jeu

L'HOMME.

C'eſt.... la queſtion eſt étrange,
C'eſt....

L'HUITRE.

Quoi.....

L'HOMME.

C'eſt..... Mais je ſuis trop bon.

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raiſon.

L'HOMME.

C'eſt ce qui fait que je te mange.

FAB. NOUV. par M. DORAT. Liv. II, fab. 3.

Dans cette derniere édition de 1776, que nous avons ſous les yeux, on ne cite point le livre de la *Philoſophie de la Nature*, d'où eſt tiré cet apologue : mais nous aimons mieux l'attribuer à un ſimple oubli, que de ſuppoſer avec des perſonnes (peut-être mal intentionnées) que le poëte n'a pas voulu ſe brouiller avec les ennemis des philoſophes.

de ta cruauté.... Enfin, me voilà dans tes mains, mais tremble : je vais être vengée..... Vois cet être ſingulier qui t'obſerve..... qui t'environne de ſes filets...., dévore-moi pour être dévoré à ton tour.

L'HOMME SEUL.

SCENE III.

UNE HUITRE, UN HOMME-MARIN, UN ALBINOS.

L'Homme-Marin ſe débat dans les filets du Negre blanc, tenant toujours ſon Huître à la main.

L'ALBINOS.

PARTIE II. VOILA, ſur ma parole, le plus ſingulier poiſſon des mers d'Afrique; ſans les écailles qui le couvrent, je le prendrois pour un homme. — Oh l'excellent ſouper pour un Albinos!

L'HOMME-MARIN.

Seigneur Albinos épargnez-moi, je ſuis un être raiſonnable.

L'ALBINOS.

Toi, un être raiſonnable! & je te trouve dans le même élément, où je pêche des cancres & des moules! ..... Voyons cependant

que j'examine tes traits.... Mais, non, j'ai sur la tête de la laine frisée, & tu as des cheveux roux; mes yeux sont rouges, & les tiens sont noirs; ta peau est brune, & la mienne a la blancheur du lait; tu as six pieds, & je n'en ai que quatre.... Tu ne saurois passer pour un être raisonnable. L'HOMME SEUL.

L'HOMME-MARIN.

Je le suis cependant, & cette huître que je tiens l'est aussi.... Ecoutez-nous raisonner.

L'ALBINOS.

J'y consens; commence par me dire ce que c'est que la raison.

L'HOMME-MARIN.

La raison.... Huître intelligente, répondez?

L'HUITRE.

Non, c'est vous, Homme-Marin, qu'on interroge.

L'HOMME-MARIN.

La raison.... Mais ne sauroit-on être raisonnable, sans être obligé de définir la

PARTIE II.

raiſon ?.... Tout dépoſe en faveur de mon intelligence ; je reſpire ſur la ſurface des mers comme dans leur ſein ; je ſurpaſſe en force les trois quarts des poiſſons, & les autres en induſtrie ; je regne, & mon empire n'eſt limité que par ces rivages eſcarpés, où les flots de l'Océan viennent ſe briſer.

L'ALBINOS.

Tu peux être le roi des poiſſons ; mais moi, en qualité de roi des Albinos, j'ai droit de te mettre ſur ce gril que je vais embraſer ; je te traite comme certains Cannibales appellés Negres, traitent ceux de ma nation, & comme d'autres Cannibales appellés blancs, traitent les Negres.

L'HUITRE *à part.*

Je vois bien qu'il m'eſt impoſſible d'échapper à la dent de l'un, ou au gril de l'autre.... Ah, malheureuſe !

L'ALBINOS.

C'eſt la raiſon elle-même qui me preſcrit de te manger ; écoute bien ce raiſonnement :

ou tu es intelligent, ou tu ne l'es pas; si tu es un pur animal, j'ai droit de me nourrir de ta ſubſtance à mon ſouper; car puiſque les bêtes mangent les hommes, les hommes peuvent auſſi manger les bêtes; si tu es un être qui penſe, je te rends encore un ſervice en te dévorant; car il eſt bien plus glorieux pour le roi de la nature, d'être mangé par un de ſes ſemblables, que d'être pendant ſa vie la proie des requins, ou après ſa mort, celle des vers; ainſi qui que tu ſois, je fais en te mangeant, un acte de juſtice, ou un acte de généroſité.

L'HOMME SEUL.

L'HOMME-MARIN.

Je ne ſais plus ce que c'eſt que la raiſon, puiſque d'un côté une Huître la partage avec moi, & que de l'autre, un homme s'appuie de ſon autorité pour manger un autre homme.

L'Albinos raſſemble des branches d'arbre, & frappe deux cailloux l'un contre l'autre pour en faire jaillir des étincelles.

PARTIE II.

Mais que ſignifie cet appareil odieux ? Que déſigne-t-il à ta victime ?

L'ALBINOS.

Sa mort. —

L'HOMME-MARIN.

Je ne connois le feu que par les exploſions du tonnerre ; mais ſi celui que je vois s'allumer eſt de la même nature, barbare, par quel affreux ſupplice vas-tu me faire mourir ?

L'ALBINOS *froidement.*

Mon ami, il faut que je vive....

On voit Newton ſe promener ſur le rivage, un livre à la main ; les cris de l'homme-marin excitent ſon attention, il ferme ſon livre, bande ſon piſtolet, & s'approche du lieu de la ſcene.

SCENE IV.

NEWTON, L'ALBINOS, L'HOMME-MARIN, L'HUITRE.

L'ALBINOS.

JE vois un blanc.... Je ſuis perdu.

L'HOMME SEUL.

L'HOMME-MARIN.

Oh, qui que tu ſois, viens ſecourir un malheureux, ſauve-moi de cet Albinos.

L'HUITRE.

Et moi de cet homme-marin.

L'Albinos bande ſon arc, Newton tire en l'air ſon piſtolet, & le ſauvage tombe d'effroi à ſes pieds.

L'ALBINOS.

Je doute ſi je reſpire encore.... O toi, qui manies le tonnerre, ſi tu es Dieu, tu as droit de me manger.

NEWTON.

Je ne ſuis point un Dieu, & je ne mange perſonne.

PARTIE II.

L'ALBINOS.

Qui es-tu donc, être étonnant qui forces le roi des Albinos à tomber à tes pieds?

NEWTON.

Je ſuis un être raiſonnable.

L'ALBINOS, L'HOMME-MARIN ET L'HUITRE.

Ah! s'il raiſonne, nous ſommes perdus.

NEWTON.

Je viens vous ſauver tous. — Homme aux yeux de perdrix, rendez la liberté à ce Triton; & vous, homme-marin, replacez cette huître ſur ſon rocher.

L'HUITRE *à part.*

Cet être-là n'eſt pas raiſonnable; il eſt quelque choſe de mieux.

L'ALBINOS.

Je me ſens le courage de diſputer à toute la terre la jouiſſance de ma proie; mais je cede au roi de la nature.

NEWTON.

Je n'ai point l'orgueil d'aſpirer à des titres que

l'Etre ſuprême s'eſt réſervés, ni la foibleſſe de les adopter quand l'ignorance me les donne : moi le roi de la nature ! & je tremble pendant l'hiver ! & je brûle pendant l'été ! & le plus petit des inſectes rend mon exiſtence malheureuſe ! ce blaſphême abſurde ne doit jamais ſortir que de la bouche abjecte de l'adulateur. — Et toi, ſauvage, tu as trop peu de beſoins, pour être obligé de flatter.

L'HOMME SEUL.

L'ALBINOS.

Je demande pardon à mon maître ; j'ai beaucoup de beſoins ; par exemple, la nature en ce moment, me dit de manger cet homme-marin.

L'HOMME-MARIN.

Et à moi d'avaler cette huître.

NEWTON.

La nature vous dit à tous deux d'appaiſer votre faim, mais non de manger des animaux qu'elle a formés avec tant d'intelligence ; dès qu'un être eſt doué de ſentiment, il a droit à la vie, & l'anéantir, c'eſt offenſer la premiere cauſe.

L'HUITRE.

PARTIE II. Je t'admire beaucoup, mais je ne t'entends point.

NEWTON.

L'un eſt la ſuite de l'autre; dès qu'on eſt inſtruit on n'admire plus; j'admire beaucoup moins la gravitation, depuis que j'en ai calculé les loix, & l'intelligence ſuprême n'a jamais rien admiré.

L'HUITRE.

Tu me parois un grand philoſophe; je voudrois raiſonner avec toi.

NEWTON.

Newton raiſonner avec une huître! — mais pourquoi n'admettrois-je pas dans l'huître une eſpece de raiſonnement? Qui peut ſavoir dans la chaîne des êtres, le point où l'intelligence finit, & le point où elle commence?

L'HUITRE.

Cet homme aquatique me diſpute la raiſon; l'Albinos qui vouloit nous brûler, la diſpute également

également aux poiſſons à figure humaine, & aux poiſſons à coquilles; pour toi, tu me parois en droit de la diſputer à nous tous. — Qu'eſt-ce que la raiſon? Tout le monde l'a-t-il en partage, ou perſonne?

L'HOMME SEUL.

NEWTON.

Dans une telle queſtion, il eſt bien plus aiſé d'affirmer quand on ignore, que de douter quand on eſt inſtruit: voici quelques traits de lumiere qui ſe ſont échappés du triple nuage qui couvre l'eſſence de la raiſon.

Tout être doit avoir des idées, dès qu'il a des organes & des beſoins; s'il eſt borné à un ſeul ſens, ſa faculté de penſer ſe réduit à deux ou trois combinaiſons; s'il pouvoit en avoir un nombre infini, il ne le céderoit en intelligence qu'à l'être qui a tout fait.

Tous les animaux ont donc une eſpece d'ame, depuis la baleine qui régne dans l'Océan par ſa taille coloſſale, juſqu'au plus petit de ce million d'animalcules renfermés dans les ovaires d'un merlus.

PARTIE II.

Quant à l'eſprit de l'homme qui peut embraſſer pluſieurs ſyſtêmes d'êtres d'une idée générale, décompoſer les élémens de la matiere, & porter ſes regards juſques dans le ſein de l'Etre ſuprême; il eſt ſur ce globe à la tête de l'échelle des intelligences.

Voulez-vous maintenant ſavoir ſi vous êtes dans la claſſe variée des hommes? répondez à une queſtion que je vais vous faire, & qu'une intelligence égale à moi, peut ſeule entendre; y a-t-il un Dieu (*)? huître, parlez?

L'HUITRE.

Le mot de Dieu n'eſt jamais entré dans la langue des huîtres.

NEWTON.

Et vous, homme-marin?

L'HOMME-MARIN.

Je ne connois dans la nature que l'homme & les poiſſons.

(*) Remarquez que le ſage Newton ne fait pas la queſtion vulgaire, qu'eſt-ce que Dieu? Il ſavoit qu'un

NEWTON.

Et vous, homme ſauvage ?

L'HOMME SEUL.

L'ALBINOS.

Oui, ſans doute, il y a un Dieu, & je l'entends quelquefois bourdonner à mes côtés, ſous la forme d'un hanneton.

NEWTON.

Il ſuffit ; le problême eſt réſolu ; une huître & un triton ne ſauroient avoir l'ame des hommes ; un Albinos peut l'acquérir.

Tout eſt lié dans la nature par une chaîne inſenſible ; l'huître me ſemble l'anneau qui lie le regne animal & le regne végétal ; l'homme-marin, qui eſt le premier des poiſſons, eſt uni par la figure à l'Albinos, qui eſt le dernier des hommes, & en eſt ſéparé par l'intelligence ; pour ce ſauvage, il y a entre lui & l'homme policé l'intervalle

être intelligent peut ſe trouver hors d'état d'y répondre, ſans qu'on ſoit en droit de le ſoupçonner de manquer d'intelligence.

PARTIE II.

qui se trouve entre le germe d'une fleur & son développement.

Huître, homme-marin, vantez moins cette espece de raison dont vous êtes si jaloux : votre ame ne peut se replier sur elle-même, s'élever à l'idée de Dieu, & contempler l'image sublime de la vertu. — Il y a l'infini entre cette raison & celle de l'homme.

Et toi, Albinos, qui ne vois qu'un hanneton dans l'être éternel qui fait graviter des milliers de mondes dans l'espace, tu n'es au-dessus du plus vil des animaux, que parce que tu es criminel.

Poissons, restez dans la sphere étroite où vous a placés la nature; homme sauvage, sors de celle où t'a placé le préjugé.

Je me suis instruit avec ce Triton & cette huître; mais pour toi, Albinos, je puis t'instruire; viens avec moi, je te donnerai mon intelligence, & quand tu l'auras, tu commenceras à soupçonner ta foiblesse.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE IV.

DERNIER COMMENTAIRE SUR LE DRAME RAISONNABLE.

IL me ſemble qu'on pourroit tirer de ce drame pluſieurs lumieres ſur cette faculté de l'ame qu'on appelle la raiſon & ſur le nombre d'êtres qui l'ont en partage.

L'analogie nous conduit d'abord à donner une ame aux bêtes : & de ce qu'elles ont une ame, il faut en conclure qu'elles poſſedent une eſpece de raiſon.

Il eſt certain que preſque toute l'antiquité a cru que les bêtes raiſonnoient : s'il en faut croire les rabbins, Salomon étoit même aſſez ſubtil pour entendre leurs raiſonnemens : Celſe va juſqu'à prétendre qu'il eſt des animaux, tels que l'aigle & le ſerpent qui ſavent les ſecrets de la magie, & les plus dévots d'entre les commentateurs du Coran croient que les quadrupedes reſſuſciteront & ſeront

PARTIE II.

transportés dans le même paradis d'où Mahomet a eu la mal-adreſſe d'exclure les femmes.

Sans admettre ces converſations raiſonnées de Salomon avec les ânes de la Paleſtine, ce privilege des aigles & des ſerpens d'aller au ſabbat, & cette apothéoſe de la poſtérité de la jument Alborack, contentons-nous de dire que les bêtes ont quelques étincelles de cette raiſon ſublime dont s'enorgueilliſſent les docteurs muſulmans, Celſe & les rabbins.

J'ai dit que les bêtes avoient une ame; c'eſt une vérité de ſentiment que tous les ſophiſmes de Pyrhon ne ſauroient ébranler: l'Hiſtoire naturelle fourmille de traits qui annoncent leur facilité à combiner des idées.

On connoît en Egypte une eſpece de grenouille qui, à l'approche de l'hydre, ſa mortelle ennemie, ſaiſit un morceau de roſeau & le porte dans ſa gueule en travers; le reptile aquatique, dont la mâchoire ne peut s'ouvrir de la largeur du roſeau,

tente d'avaler ſa proie avec la plante qui la protege, mais ſes efforts ſont vains & l'adreſſe triomphe de la force (*). L'HOMME SEUL.

La tortue de mer fait ſa ponte à terre; quand elle eſt délivrée, elle enfouit ſes œufs pour les dérober aux regards des oiſeaux de proie, & au bout de quarante jours, (elle ne ſe trompe jamais dans ſon calcul) elle revient ſur le rivage, remue la terre & emmene ſes petits déjà aſſez forts pour ſe mouvoir & même pour ſe défendre (**).

On voit en Aſie un petit écureuil, ennemi naturel du ſerpent; il ſe bat avec lui dès qu'il le rencontre, & lorſqu'il en eſt bleſſé, il s'élance vers une eſpece de valériane, en mange, reprend vigueur & retourne au combat (†), comme un héros de l'Illiade, après une harangue d'Agamemnon.

(*) Ælian, *hiſt. div.* Lib. I, cap. 3.

(**) Ælian, *hiſt. div.* Lib. I, cap. 6.

(†) *Hiſt. nat. de l'homme malade*, par M. Clerc, tome I, page 60.

PARTIE II.

Le professeur Hermann Reymar rapporte un trait d'industrie assez extraordinaire de la part d'une sorte de Condor : cet animal aime le poisson, mais n'a pas la hardiesse de le pêcher ; il se met à l'affut des oiseaux de proie qui partagent son genre de vie, & poursuit dans les airs le premier dont la pêche a réussi : celui-ci, pour défendre sa vie, lâche le poisson ; alors le condor fond légerement sur lui, le saisit avant qu'il retombe dans l'eau, lui brise la tête & le rejette en l'air pour l'avaler la tête la premiere, afin que les nageoires tranchantes de sa proie ne lui déchirent pas le gosier (*).

Il faut que des animaux domestiques, tels que le chien, sachent combiner plus d'une idée, puisque des jésuites, qui sans doute n'avoient point d'hommes à convertir, se sont avisés d'en faire des dévots à l'Eucha-

(*) *Observations physiques & morales sur l'instinct des animaux*, tome I, page 191.

riſtie : il exiſte un livre du pere Touſſaint Bridoul, imprimé à Lille en 1672, ſous le titre d'*Ecole de l'Euchariſtie, où l'on traite de l'honneur que les bêtes ont rendu à ce ſacrement*; il eſt vrai que la démonſtration n'eſt pas géométrique, & on voit aſſez que le diſciple d'Ignace ne changeoit les animaux en théologiens, que pour flétrir les proteſtans qu'il envoyoit à l'école.

L'HOMME SEUL.

La terre ne ſemble pas toujours une mere prévoyante pour les animaux frugivores, & les poiſons y germent à côté des plantes qui ſervent à leur ſubſiſtance : mais chacun d'eux ſait diſtinguer l'aliment qui lui eſt favorable de celui qui lui eſt contraire : le chevalier Von-Linné, qui a eu la patience de faire pendant vingt ans des expériences ſur ce ſujet, a trouvé que le taureau mangeoit 275 eſpeces de plantes & en laiſſoit 218 ; que la chevre en broutoit 449 & en regardoit 126 avec indifférence : que le cheval en trouvoit à ſon goût 262 & qu'il en rejetoit

PARTIE II.

212 (*); les animaux carnaciers ont encore plus d'idées que les animaux frugivores, parce que l'état de guerre ſuppoſe de la politique & des ruſes, & ſur ce globe malheureux, on peut obſerver que la race des oppreſſeurs eſt toujours plus intelligente que celle des victimes.

Je ne connois point, dans l'Hiſtoire phyſique des animaux, de trait qui dépoſe plus en faveur de leur raiſon, que celui dont le célebre Morand avoit été témoin : cet artiſte ſenſible, quoique ſon art le familiarisât avec le ſang humain, remit un jour une jambe caſſée au chien d'un de ſes amis; l'animal guéri, un matin entr'ouvre ſa porte & lui amene un autre chien qui avoit ſubi le même accident & qui ſe traînoit douloureuſement à la ſuite de ſon guide. — *J'y conſens*, dit Morand étonné, *mais n'y reviens plus; je ne veux*

(*) Car. Linnæi *in pane Sueco* ſub fin. — *Amœnit. académ.* Vol. 2, page 161.

pas perdre, à panſer des chiens, un tems que je peux employer à guérir des hommes.

L'HOMME SEUL.

Enfin, quelque reſpectables que ſoient les autorités qu'on peut me citer, je ne ferai jamais une ſimple machine de cette ſéche qui diſtille autour d'elle une liqueur noirâtre pour ſe dérober à la vue de ſes perſécuteurs; de cette fourmi partagée par le milieu du corps, qui tranſporte ſes nourriſſons l'un après l'autre, pour les dérober au danger qu'elle n'a pu fuir elle-même; & de cette chienne, qui, pendant qu'on la diſſeque, leche ſes petits pour charmer ſes douleurs & ſouffre de leur éloignement plus que du ſcalpel qui déchire ſes entrailles; ſi tout cela peut s'expliquer par l'action des muſcles & le jeu des organes, il me ſemble que le poëte ſenſible qui a fait parler Andromaque, & le géometre ſublime qui a trouvé le calcul de l'infini, ne ſont eux-mêmes que des automates heureuſement organiſés.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas adopter

PARTIE II.

le terme diſtinct qui explique tout & n'effarouche perſonne ? Pourquoi ? — C'eſt qu'il n'eſt plus permis au philoſophe d'admettre des qualités occultes ; c'eſt que la nature ne fait pas mouvoir deux roues, lorſqu'une ſeule lui ſuffit : c'eſt que ſi l'inſtinct exiſte, il n'eſt pas plus à l'Huître qu'à Leibnitz. Boërhaave a prouvé que la perception, la mémoire, l'imagination & le jugement appartenoient aux ſens internes (*) ; or, les animaux ont des ſens internes : un épagneul ſans mémoire ſeroit par exemple un phénomene auſſi extraordinaire qu'un perroquet ſans tête.

Il y a long-tems qu'on a démonté les machines Cartéſiennes ; un ſyſtême où Dieu ne crée des automates que pour tromper à chaque inſtant des êtres intelligens, & d'où il s'enſuivroit que l'œil n'eſt pas toujours fait pour voir & l'oreille pour entendre, doit

(*) *Inſtit. medic. de ſenſibus internis.*

être rélégué avec la matiere ſubtile, & les tourbillons dans la claſſe des chimeres, qui ne ſont qu'ingénieuſes. L'HOMME SEUL.

Au reſte Deſcartes n'étoit pas l'inventeur du paradoxe de l'automatiſme : Diogene, plus de deux mille ans avant lui, en avoit fait retentir les carrefours d'Athenes (*) & le médecin Pereira l'avoit reſſuſcité en Eſpagne au ſeizieme ſiecle (**); mais il ne fut accueilli ni à Madrid ni à Athenes, & il n'a fait fortune que depuis que le rival de Newton a fait ſecte.

Un fait très-ſingulier, c'eſt que Deſcartes ne dit que les bêtes n'avoient point d'ame, qu'afin de ne leur point donner notre immortalité ; c'étoit peut-être la crainte de l'inquiſition, qui lui fit avancer cet étrange paradoxe; mais les Théologiens qu'il ne vouloit point offenſer, ne l'en attaquerent pas avec moins de vivacité; ils lui ſoutinrent que

(*) Plutarch. *de Placitis philoſoph.* Lib. V.

(**) Voyez l'*Antoniana Margarita*, imprimé en 1554, à Medina del Campo.

PARTIE II.

ſon méchaniſme des bêtes tendoit à rendre notre ame matérielle; & le philoſophe fut déclaré impie, quoiqu'il raiſonnât mal, afin de ne pas l'être.

Un penſeur devoit être alors fort embarraſſé; s'il ſoutenoit que les bêtes ont une ame, la congrégation du Saint-Office lui faiſoit ſon procès, comme à un homme qui fait, des animaux, des êtres intelligens; s'il diſoit que les bêtes ſont de purs automates, les docteurs l'accuſoient de matérialiſme, & qui pis eſt, les gens ſenſés lui prouvoient qu'il ne raiſonnoit pas.

Les bêtes ont une ame, puiſqu'elles ont des ſens; mais quelle eſt la nature de cette ame? Quand Ariſtote a dit que c'étoit une ſubſtance incomplette, tirée de la puiſſance de la matiere, pour faire avec les machines animales, un tout ſubſtantiel, il a dit une abſurdité, & quand nos peres ont répété dans les univerſités ces galimathias philoſophiques, ils ont mis la déraiſon en ſyllogiſme.

L'HOMME SEUL.

Le P. Bougeant a expliqué tous les phénomenes de l'animalité, en logeant des intelligences de diables dans des corps de bêtes; mais qu'eſt-ce que des intelligences de diables? Dieu a-t-il révélé ce myſtere à quelques philoſophes? L'a-t-il ſur-tout révélé au jéſuite Bougeant?

Un métaphyſicien éloquent, (ce qui n'eſt point une contradiction) a modifié le ſyſtême de Deſcartes en donnant aux animaux une ame purement ſenſitive; ſuivant cette idée, la brute eſt encore un automate, mais un automate ſentant (*); cette explication ne

(*) Voyez les *Principes philoſophiques*, qui ſont à la ſuite de l'*Eſſai de pſychologie*, édition de Londres, 1755.

Il me ſemble que l'auteur ingénieux de cet ouvrage n'a jamais eu un ſyſtême lié ſur l'ame des bêtes; il n'a fait que ſuivre les écarts de ſon imagination, & il faut avouer qu'il l'a fort belle.

Il dit, *page* 227, que la brute eſt un automate ſentant, & *page* 24, que l'ame des bêtes eſt un principe immatériel doué de conception, de volonté, d'activité, de mémoire & d'imagination. --- Il faudroit l'*imagination* de l'auteur pour concilier ces contra-

PARTIE II.

ſatisfait point la raiſon, & Deſcartes modifié eſt auſſi inconſéquent que Deſcartes dans ſon état primitif, ſans être moins dangereux.

Le corps par lui-même ne ſent point; ce n'eſt qu'en ſuivant les préjugés populaires, qu'on dit que les ſenſations lui appartiennent; le philoſophe n'eſt pas plus trompé par ces expreſſions inexactes, que l'aſtronome, quand on lui dit que les étoiles font leur révolution ſur l'équateur, & que les planetes ſont tantôt ſtationnaires & tantôt rétrogrades.

Les bêtes qui ont des organes comme nous ont une ame comme la nôtre, & puiſqu'elles raiſonnent, il faut avouer avec franchiſe qu'elles ont en partage la raiſon.

---

dictions, & ſon éloquence pour empêcher de les voir. Rapprochez encore le Chapitre VIII de la ſixieme partie des Principes philoſophiques, où on ſe plaint des hommes qui font raiſonner les animaux, au Chap. II de la premiere partie de la Pſychologie, où l'on accorde la liberté aux bêtes, comme ayant une ame immatérielle capable de connoiſſances, & jugez ſi l'auteur ne ſe joue pas de ſon imagination, & ſi ſon imagination ne ſe joue pas des lecteurs.

La

La nature ne nous éclaire point sur l'étendue de l'intelligence des bêtes; l'actif écureuil combine-t-il plus d'idées que l'épaisse tortue? L'huître qui naît & meurt sur son rocher, raisonne-t-elle avec moins de justesse que le polype, qu'on greffe comme un oranger, qu'on retourne comme un gand, & à qui on ajoute des têtes, sans qu'il cesse de vivre, de croître & de multiplier?

L'HOMME SEUL.

Il est probable que la raison de certains animaux est bornée au sentiment confus de leur existence, & on citeroit l'huître pour exemple, si on ne venoit de la voir raisonner avec Newton.

Il en est d'autres dont l'intelligence semble balancer celle de l'homme; tel est ce castor, qui n'ayant point dégénéré dans nos chaînes, fait concourir ses talens à la perfection de sa société, & se bâtit des édifices dont la construction suppose le concert des différens artistes, & la connoissance des principes de Vitruve & des Palladio.

PARTIE II.

Obſervons en même tems, que les animaux les plus intelligens, ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes; quand ils peuvent ſe livrer loin de nous, à toute l'énergie de leur nature, ils élevent des monumens qui nous étonnent; mais l'homme paroît & ils ne ſont plus que des machines.

L'art de la parole conſtitue une des grandes différences entre notre raiſon & celle des bêtes; on ne peut expliquer ici par quel artifice Newton a entendu le langage d'un Triton & d'une Huître; mais il eſt conſtant que les animaux ne parlent point; les phraſes qu'un perroquet étudie; celles que Leibnitz avoit appriſes à un chien, ne prouvent pas plus en eux la faculté de parler, que la prononciation du terme *Jehovah*, ne prouve qu'un Patagon entend la langue de Moyſe.

Cependant ce principe que les bêtes ne parlent point, ne doit être adopté qu'avec modification; elles n'ont pas ſans doute la langue des mots, qui n'eſt parmi nous qu'une

convention de ſociété ; mais elles ont la langue des ſignes & elle leur ſuffit pour s'entendre entr'elles, chacune dans leur eſpece ; ceux des animaux qui chantent, varient les inflexions de leur voix, avec un art qui n'eſt point indifférent pour ſatisfaire leurs beſoins : leurs cris ſur-tout n'ont point cette uniformité qui caractériſe des automates : le cri de frayeur n'eſt chez eux ni celui de l'amour, ni celui de l'étonnement. C'eſt cette réunion de ſignes, de chants & de cris variés qui forme la langue des bêtes ; & ſi nous ſommes tentés d'en nier l'exiſtence, c'eſt que nous n'en avons pas le dictionnaire.

L'HOMME SEUL.

L'éducation perfectionne la raiſon des bêtes que nous tenons dans l'eſclavage ; on réuſſit alors à multiplier leurs ſenſations & par conſéquent les combinaiſons dans leurs idées ; ce ſuccès prouve une certaine analogie entre l'intelligence de l'éleve & celle de l'inſtituteur.

Obſervez cependant que l'ame d'une bête en liberté, ne ſe modifie preſque jamais : or,

PARTIE II.

une raiſon qui ne ſe perfectionne point d'elle-même, ne ſauroit être la raiſon de l'homme.

En général, la raiſon des bêtes ſemble ſe réduire à comparer des ſenſations : ainſi celles qui vivent le plus long-tems, doivent avoir une intelligence plus active ; les poiſſons qui tranſpirent peu & dont les os ne ſe durciſſent pas, vivent plus long-tems que les quadrupedes, & ont par conſéquent plus d'expérience ; une de ces carpes de 150 ans qu'on a trouvé dans les foſſés de Pont-Chartrain, auroit ſans doute mieux raiſonné avec Neuwton que ſon huître philoſophe.

Je touche aux grandes limites qui ſéparent notre raiſon de celle des bêtes ; toutes les deux ſe développent par le même méchaniſme ; mais les deux échelles qui expriment ce développement, n'ont pas le même nombre de degrés ; il y a deux termes dans nos connoiſſances, la ſenſation & la réflexion : l'ame de la brute ſent comme la nôtre ; mais probablement elle ne réfléchit pas ; auſſi les ouvra-

ges des animaux n'ont point de grand caractere; ils périſſent, & chez nous les monumens du génie ſont immortels.

L'HOMME SEUL.

Nous ſeuls nous avons le privilege d'embraſſer une multitude de choſes d'une idée générale, & de voir en grand, ainſi que la nature opere.

L'entendement humain peut ſeul créer des êtres qui n'exiſtent qu'en lui-même, s'élancer dans la carriere des abſtractions, & bâtir par-là un pont de communication entre lui & l'infini.

L'eſprit de l'homme peut ſeul s'élever à l'idée de Dieu, qui lui fait voir ſon bonheur, qui le lui fait deſirer & qui l'en fera jouir; on ne connoît pas aſſez toute l'étendue de ce privilege : l'homme connoît Dieu ! — Qu'a-t-il à deſirer de plus dans les facultés des êtres intelligens ?

Il ſuit de cette théorie, que les actions des bêtes ne ſemblent point ſuſceptibles de moralité; la vertu n'eſt point faite pour ces intelligences, elles ne peuvent ni mériter, ni

PARTIE II.

déméritér; elles ne ſont pas aſſez grandes pour mériter même d'être punies par l'Être ſuprême.

Il paroît d'abord que de telles ames ne devroient pas être immortelles; une bête ſemble bornée à la conſcience de ſon exiſtence préſente, elle ne porte point ſes regards dans l'avenir; pourquoi jouiroit-elle d'un bien qu'elle ne peut ni deſirer, ni connoître?

Cependant l'idée d'une ame mortelle eſt à la fois abſurde & dangereuſe. Il eſt évident que rien ne meurt dans la nature; les cauſes ſecondes ne peuvent anéantir la matiere, pourquoi détruiroient-elles une intelligence?

Il n'eſt pas néceſſaire que les bêtes ſoient des êtres moraux, pour que chaque individu conſerve ſa perſonnalité; il ſuffit qu'elles ſoient ſenſibles : il en eſt d'elles comme de tous les êtres mixtes, dont le *moi* ſervit à la diſſolution de la machine.

Mais qu'eſt-ce que le *moi* d'un animal qui n'eſt plus? Quelles ſont ſes opérations, lorſ-

qu'il n'a plus d'action ſur les organes ? Où eſt l'être qui combine des ſenſations, lorſqu'il n'y a plus de ſenſations ? Voilà des difficultés que ne fait point naître l'opinion de la mortalité de l'ame des bêtes ; mais ce ne ſont que des difficultés, & en phyſique mille difficultés ne valent pas une contradiction. L'HOMME SEUL.

En réſumant tous les principes qui ſont épars dans le drame raiſonnable & dans les commentaires, on peut conclure :

Que tout être ſenſible a une eſpece de raiſon en partage.

Que les bêtes en qualité d'êtres ſenſibles raiſonnent.

Que la raiſon de l'homme paroît d'un ordre infiniment ſupérieur à celle des brutes, qu'elle généraliſe ſes idées, qu'elle s'éleve juſqu'à Dieu, & qu'elle connoît le prix de la vertu.

CHAPITRE XIV.

PRINCIPES D'UNE NOUVELLE LOGIQUE.

PARTIE II.

LE desir d'étendre la sphere de nos idées, & de secouer l'entendement humain, dans les individus foiblement organisés, a fait réduire en art la faculté de penser; ainsi, la logique, à proprement parler, ne fait servir le raisonnement, que pour suppléer au défaut de la raison.

En général, tout livre bien fait sert de logique aux philosophes : dès qu'un auteur pense, & qu'il fait penser ses lecteurs, il travaille au développement de la raison, & il y a peut-être plus de logique dans les tragédies de Cinna & de Mahomet, que dans tous les cours de philosophie.

Il ne faut donc pas croire que cette logique artificielle, qu'on vante avec tant d'emphase, soit nécessaire au développement de l'intelli-

gence : tout homme qui penſe d'après lui-même, doit raiſonner juſte, & la nature l'éclaire plus en un inſtant, que ne le feroient en pluſieurs années les ſubtilités de Duhan & les ſophiſmes de Dagoumer. L'HOMME SEUL.

Si du moins cette méchanique du raiſonnement avoit été inventée par des hommes ſupérieurs ! mais le génie eſt trop ennemi des entraves, pour y ſoumettre ſa penſée : à ſon défaut ce ſont les eſprits médiocres, qui ont fait la plupart des livres élémentaires de logique ; & on s'en apperçoit aſſez à l'ennui qu'ils inſpirent, au fanatiſme des ſcholaſtiques qui les ont adoptés & au mépris des philoſophes.

Puiſque la logique naturelle ſemble inſuffiſante au commun des hommes & qu'il faut que l'art prête un point d'appui à la foibleſſe de leur entendement, ôtons du moins à la logique artificielle, ce ton de barbarie, qui ſemble la caractériſer ; que ſes élémens ſoient auſſi ſimples, s'il eſt poſſible, que l'intelligence, pour laquelle ils ſont compoſés, &

PARTIE II.

encore que l'homme qui penſe, peu empreſſé à s'y arrêter, ne les regarde que comme une eſpece de prélude, afin de ſe mettre au ton de la nature.

Je deſirerois donc, que, parmi tant d'hommes célebres qui s'intéreſſent à la perfection de l'éducation nationale, il ſe trouvât un ſage métaphyſicien, qui entreprît une logique, que la jeuneſſe pût entendre & que les philoſophes puſſent lire.

Ce livre devroit être la quinteſſence de l'*Entendement humain* de Locke, de la *Méthode* de Deſcartes, de la *Recherche de la Vérité* de Malebranche & du *Traité des connoiſſances humaines* de l'abbé de Condillac. Mais il ne faudroit point que l'auteur ſe traînât ſervilement ſur les pas de ces grands hommes; s'il n'eſt pas en état de ſe pénétrer de leur eſprit & de créer de nouveau leurs idées, qu'il reſpecte le génie & qu'il ceſſe de mutiler ſa ſtatue.

Ce livre devroit être fort court; car, tandis

que les logiques vulgaires éternisent les disputes, celle-ci est faite pour les prévenir; il en doit être de cet ouvrage comme des loix, qui sont mal faites, dès qu'on peut les commenter.

L'HOMME SEUL.

Voici la maniere dont j'envisage le plan de cette nouvelle logique.

I.

PREMIERE PARTIE. — Je tracerois d'abord avec précision l'histoire des Sophistes, qui, depuis Aristote, jusqu'à nos jours, ont abusé les hommes par leur dialectique : si ce tableau curieux étoit bien fait, les lecteurs d'un ordre supérieur n'auroient plus besoin de parcourir le reste du livre, & alors le but de l'auteur seroit rempli.

On n'est pas assez convaincu que nous tenons des Grecs nos lumieres & nos erreurs, notre zele pour étendre nos connoissances & notre fureur de disputer; au lieu de nous amuser à adorer nos maîtres, ou à les combattre, ne seroit-il pas tems, après vingt

ſiecles, de le devenir à notre tour ? La penſée de l'homme eſt libre & les livres en général ne ſont de lui qu'un eſclave.

La logique artificielle eſt née à Athenes : quand les philoſophes eurent fait connoître ce que peut l'exercice de l'entendement, pour la gloire du génie & le bonheur des hommes, il s'éleva des eſſaims de Sophiſtes, qui ſe propoſerent d'étonner, plutôt que d'être utiles ; qui mirent leur ſenſibilité, non à refuter l'erreur, mais à ne jamais reſter court, & que l'homme droit pût mépriſer, mais que l'homme d'eſprit ne pût confondre.

Cette logique, réduite en art, fut hériſſée de mots techniques, afin de ſe faire reſpecter davantage : l'homme ſimple qui vouloit apprendre à raiſonner, reſſembloit alors à ces ſuperſtitieux, qui ſe faiſoient initier dans les myſteres de Cérès Eleuſine ; un ſyllogiſme étoit l'oracle & le ſophiſte qui l'expliquoit étoit l'Hyérophante.

Depuis le ſiecle de Socrate juſqu'à celui

de Louis XIV, on a eu la plus profonde vénération pour les recueils d'Hiéroglyphes, que nous ont laiſſés les ſophiſtes de la Grece; ceux qui les entendoient, avoient acheté trop cher le plaiſir de les interpréter, pour n'en pas devenir enthouſiaſtes; & ceux qui n'y comprenoient rien, avoient encore la foibleſſe d'en accuſer leur propre intelligence. L'HOMME SEUL.

Ne tirons point des ténebres les ſavantes billeveſées des ſcholaſtiques; mais, dans ce ſiecle qui prétend au titre de philoſophique, quelle eſt encore la logique de l'Europe? Il y a fort peu de colleges où l'on n'apprenne que *l'être eſt univoque à l'égard de la ſubſtance & de l'accident que les degrés métaphyſiques ne ſont diſtingués que virtuellement dans l'individu; que le concret & l'abſtrait ſont dans un ordre ſyncatégorématique.* Les jeunes gens connoiſſent fort peu Locke, Malebranche & l'abbé de Condillac, tandis qu'on leur fait réciter par cœur le

PARTIE II.

Philoſophus in utramque partem, Edmond Pourchot & le ſubtil Dagoumer (*); on ne leur apprend pas à raiſonner, mais à ſoutenir des theſes.

L'auteur de notre nouvelle logique rendroit donc un ſervice eſſentiel à l'entendement

(*) Les meilleurs élémens de logique que nous ayons ſont ſûrement l'*Art de penſer ;* mais cet ouvrage ſi étonnant, pour le tems où il fut compoſé, eſt à peine maintenant un livre utile. Je comparerois ſon auteur à Rotrou, qui a fondé notre théatre & qu'on ne joue plus depuis Corneille.

Pourquoi cette logique de Port-Royal eſt-elle fondée ſur la rêverie des idées innées ? Pourquoi toute la ſeconde partie ne roule-t-elle que ſur des diſcuſſions grammaticales ? Pourquoi toute la théorie ſcholaſtique des ſyllogiſmes y eſt-elle développée ? Pourquoi y trouve-t-on encore les dix catégories d'Ariſtote, la définition des lieux communs, les modes des quatre figures, l'explication du logogryphe logique, *purpurea Iliace amabimus edentuli*, *&c.*, *&c.*, *&c.* Cette logique n'eſt donnée que comme un abrégé ; & pour en faire un livre utile dans tous les tems & à tous les hommes, il faudroit encore la réduire à trente pages.

Cette critique, encore une fois, ne tombe point ſur l'immortel Arnaud. Ne l'accuſons pas d'avoir fait un livre médiocre ; mais plaignons-le de n'être pas né dans un ſiecle où ce livre deviendroit inutile.

humain, de le prémunir contre mille erreurs qui ſont encore à naître, en lui traçant le tableau fidele de celles qui ſont déjà nées. Cette partie, totalement oubliée dans les livres élémentaires, me paroît de la plus grande importance; car les regles s'échappent, mais les exemples reſtent. On aime beaucoup moins à être inſtruit par des préceptes, que par des tableaux.

L'HOMME SEUL.

II.

SECONDE PARTIE. — Je deſtinerois la ſeconde partie de cet ouvrage à analyſer l'entendement, & à ſuivre le fil de ſes opérations, depuis la ſimple ſenſation juſqu'au raiſonnement le plus complexe; depuis l'idée du Caraïbe, qui vend ſon lit le matin oubliant que le ſoir il doit ſe coucher, juſqu'à la penſée ſublime de Newton, qui embraſſoit tout le ſyſtême de la nature.

Il ne faudroit point commencer par décompoſer l'intelligence de l'homme en ſociété; ſes raiſonnemens ſont trop abſtraits; il ſeroit

la raiſon, qu'une langue monotone. Le Chinois chante plutôt qu'il ne parle (*), & le froid Kamskadale déclame moins qu'il ne lit : je devine aiſément, que l'un ſera toujours policé, & l'autre toujours barbare.

Enfin, la langue qui me paroîtroit la plus favorable à l'entendement humain, ſeroit celle qui ſe plieroit le plus facilement à tous les genres d'écrire, & où l'on pourroit s'exprimer avec la force de Boſſuet, & l'élégance de Métaſtaſe, avec l'énergie de Tacite & la molleſſe d'Anacréon.

On peut encore juger par l'uſage de l'écriture, du progrès de la penſée. Il y a loin du Negre, qui n'a point de caracteres, au Péruvien qui a des Quipos, & du Péruvien au Chinois, qui depuis deux mille ans a des imprimeries.

(*) Le docte Freret a prouvé qu'il n'avoit que 328 monoſyllabes, qu'il varioit ſur cinq tons, ce qui équivaut à 1640 ſignes. Voyez les *Mémoires de l'académie des inſcriptions.*

L'art des nombres ſuffit pour établir une différence ſinguliere entre les êtres penſans. Locke parle de quelques Américains, qui ne pouvoient compter que juſqu'à vingt, & qui pour exprimer vingt-un, ſe contentoient de montrer les cheveux de leur tête (*). M. de la Condamine cite même des ſauvages, dont l'arithmétique ne s'étendoit pas au-delà de trois (**), quoiqu'ils euſſent comme nous cinq doigts à chaque main ; quel prodigieux intervalle n'y a-t-il pas entre la logique de ces

L'HOMME SEUL.

(*) *Eſſai ſur l'entendement humain, tome II, p. 68.* Il cite auſſi Jean de Lery, auteur d'un *Voyage du Bréſil*, qui dit que les Topinamboux n'ont point de nombres au-deſſus de cinq, & que quand ils veulent déſigner ſix, ils montrent leurs doigts & ceux des Sauvages avec qui ils s'entretiennent. *Chap. XX, page* 307 & 382.

(**) Relation d'un voyage fait au Pérou, *page* 67. L'abbé de Condillac explique fort ingénieuſement ce phénomene d'ignorance, en obſervant que le mot *trois*, chez ce peuple, s'exprime par celui-ci, *poellarraro-rincourac* ; il étoit bien difficile d'aller un peu loin, en commençant ſon arithmétique d'une façon ſi peu commode. Voyez *Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines, tome I, page* 176.

PARTIE II.

Indiens, & celle des peuples de l'Europe, qui ont perfectionné l'algebre !

Il ſuit des recherches curieuſes que j'ai la hardieſſe d'indiquer, que l'entendement humain eſt porté par mille raiſons phyſiques & morales à donner une retraite à l'erreur & au préjugé; qu'il n'eſt point éclairé par les objets, & rarement par ſes perceptions, & que le doute doit être le premier principe de ſa logique.

Il ſeroit utile d'examiner ici, d'où vient la foibleſſe de notre intelligence : tantôt ce ſont les idées qui nous manquent; tantôt elles ne ſont pas aſſez développées; quelquefois nous ne trouvons point d'idées moyennes qui en forment la liaiſon. Il y a cent façons de parvenir à l'erreur, & une ſeule voie pour arriver à la vérité.

La manie ſi commune de regarder, comme axiomes, des principes qui ont eux-mêmes beſoin de preuves, eſt une des premieres cauſes de la foibleſſe de notre entendement;

voilà pourquoi tant de perſonnes raiſonnent mal, quoiqu'elles ſoient conſéquentes. Le Calife qui fit brûler la bibliotheque d'Alexandrie, agiſſoit en bon diſciple de Mahomet; mais s'il avoit commencé par lire ſans préjugé une partie de ſes livres, il n'auroit plus penſé qu'à faire brûler le Coran.

L'HOMME SEUL.

On rétrécit encore ſon intelligence en formant de faux calculs de probabilité, en créant un ſyſtême auquel on rapporte toutes ſes perceptions, & en ſacrifiant ſans ceſſe ſa raiſon à l'idole de l'autorité.

La logique dont je propoſe l'idée, n'eſt donc qu'un inſtrument propre à remonter les reſſorts de l'eſprit humain : ſi les hommes n'ont pas encore gâté l'ouvrage de la nature, ces élémens ſont inutiles; ſi les préjugés ont été ſucés avec le lait, il faut détruire ſon entendement avec le ſecours de l'art, & le refaire.

III.

TROISIEME PARTIE. — On peut con-

PARTIE II.

ſacrer cette partie à la méchanique de l'art; & je ne prétends pas par-là me rapprocher des ſcholaſtiques ; leur maniere de voir eſt ſi oppoſée à la mienne, que nous ne pouvons nous rencontrer, ni dans nos idées, ni même dans la ſignification des mots qui expriment ces idées.

Il n'y a que deux manieres de raiſonner; ou bien l'on décompoſe ſes idées particulieres, & l'on monte par une gradation inſenſible du connu à l'inconnu, juſqu'à ce qu'on arrive à une maxime univerſelle qu'on veut établir, voilà l'analyſe; ou bien l'on part d'un grand principe, & on deſcend par une chaîne non interrompue de corollaires, juſqu'à une vérité particuliere qu'on veut démontrer, & voilà la ſyntheſe.

La raiſon de l'Etre ſuprême conſiſte à voir tout d'un coup-d'œil : ainſi il n'y a pour lui ni corollaires, ni théorême, ni analyſe, ni ſyntheſe.

Je conçois que dans la grande chaîne des

êtres, il peut y avoir des intelligences supérieures à nous, dont la vue perçante embrasse tout l'ensemble du monde métaphysique, qui connoissent beaucoup de vérités générales, & qui ont de grandes idées, aussi aisément que nous avons des sensations; c'est à ces êtres sublimes, qu'il appartient peut-être de dédaigner les froides lumieres de l'analyse, & d'abandonner la chaîne de nos petites vérités, s'ils ne peuvent monter jusques dans le ciel, pour en saisir le premier anneau.

L'HOMME SEUL.

Mais la synthese n'est point faite pour l'homme, son esprit rampe trop par sa nature pour que l'art lui fasse prendre avec succès un tel essor; avant de l'instruire à voler, il faut lui apprendre à marcher sans faire de faux pas.

Les philosophes ne font marcher la synthese, qu'avec un grand appareil d'axiomes, de lemmes & de corollaires, plus faits pour étonner que pour convaincre; on diroit qu'ils

PARTIE II.

cherchent à décorer l'extérieur de la machine, pour cacher la foibleſſe de ſes reſſorts.

L'analyſe moins orgueilleuſe eſt bien plus sûre dans ſa marche : ſi elle exerce la patience du philoſophe, du moins elle la couronne. Elle n'eſt pas, il eſt vrai, favorable aux ſyſtêmes ; mais elle n'en eſt que plus propre à conduire à la vérité.

La logique a pour baſe l'analyſe ; cette ſcience, dans un ſens, conſiſte à arriver d'une vérité connue à une inconnue, par le moyen d'une propoſition qui les enchaîne ; ainſi l'intervention des idées moyennes, forme la théorie du raiſonnement ; les ſcholaſtiques qui ont entrevu ce principe, en ont conclu que le ſyllogiſme étoit eſſentiel à la logique, & que pour raiſonner juſte, il falloit raiſonner en forme ; ce paradoxe a produit de petites formules & de grandes querelles, de mauvais livres, des erreurs & des theſes.

Un eſprit juſte n'a pas beſoin du vain échaffaudage des argumens en forme, pour

appercevoir la connexion ou la diſcordance de deux idées; on a remarqué que de tous les philoſophes, les géometres étoient ceux qui faiſoient le moins de ſyllogiſmes, & certainement Archimede & Diophante ſe ſont moins trompés que Scot, Duhan & Dagoumer. L'HOMME SEUL.

Il eſt plaiſant que les philoſophes de l'école veuillent que, pour raiſonner avec juſteſſe, on ſache que trois propoſitions peuvent être rangées de ſoixante manieres, & qu'il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puiſſe être aſſuré que la concluſion eſt bien déduite des prémiſſes; il s'enſuivroit de-là, qu'il n'y a point eu d'être raiſonnable avant Ariſtote, & qu'on voit moins de logique dans les quatre tomes de Locke, que dans l'acte de licence d'un bachelier.

L'homme a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance ou la contrariété de deux idées, ſans le ſecours des modes & des figures barbares du ſyllogiſme; l'œil de l'eſprit

PARTIE II.

eſt bleſſé d'un mauvais raiſonnement, comme l'œil corporel d'un amas de décombres; & voir alors, c'eſt juger avec juſteſſe, quoiqu'on n'admette ni prémiſſes ni conſéquences.

Rien n'a plus contribué à étendre l'ignorance ſcientifique des logiciens de l'école, que l'abus des mots, & c'eſt principalement dans le remede à cet abus, que je fais conſiſter le méchaniſme de la logique de la nature.

Une langue dont les mots les plus ſimples ſignifient pluſieurs idées complexes, eſt bonne pour un peuple groſſier, qui n'a que des beſoins; mais non pour un peuple civiliſé qui a une philoſophie.

J'ai dit que l'analyſe exigeoit la décompoſition des idées: ainſi il eſt utile de n'enviſager d'abord un objet que par une de ſes faces, afin d'être plus à portée de le définir; mais ſi les logiciens inventent des mots qui faſſent ſuppoſer que les attributs qu'ils ont découverts dans un ſujet exiſtent réellement

hors de la penſée, ils abuſent de l'art d'abſtraire, & chaque raiſonnement où ils font entrer ce mot ſcientifique eſt un ſophiſme. L'HOMME SEUL.

Les mots qui ont un ſens particulier dans le langage populaire, & un autre dans la langue philoſophique ſont très-propres à mettre une barriere éternelle entre la logique de l'art & celle de la nature. Qui devineroit, à voir le ſens que nous avons attaché au mot *paradoxe*, que Cicéron l'a défini après les Grecs (*) une vérité philoſophique, inconnue au vulgaire; que conclure de cette définition? Le titre d'*homme à paradoxes* forme-t-il un éloge ou une ſatyre?

Quand une nation énervée par le luxe, tend à ſa décadence, elle admet dans ſa langue des mots qui n'ont aucune accception, des mots qui ſont ſignes & qui ne ſignifient rien, tels que ceux-ci: *Voilà un honnête*

(*) Voyez au commencement de l'ouvrage de ce grand homme, qui a pour titre *Paradoxa*. *Tome X, page 425, édition de Barbou.*

PARTIE II.

homme. — *Cette femme eſt charmante.* — *Vous pouvez compter ſur mon amitié.* Un jeune homme ſans expérience, qui applique une idée à ces expreſſions, voit à chaque inſtant ſa logique en défaut.

D'un autre côté la multiplicité des mots ſcientifiques, conduit à la barbarie, auſſi aiſément que les mots paraſites; tout le tems qu'on emploie à l'étude des mots, eſt perdu pour l'étude des choſes.

Comme l'imagination a eu la plus grande part à la fabrique des langues, il s'enſuit que le nombre des tropes l'emporte de beaucoup ſur celui des mots ſimples; bientôt on s'accoutume à confondre l'objet réel avec l'image, & une nation a cent poëtes pour un philoſophe (*).

Les philoſophes eux-mêmes, contribuent

(*) C'eſt principalement en Aſie que cet abus paroît dans toute ſon étendue; les loix ſont ordinairement en vers, chacun les interprête à ſa façon & les peuples n'en ſont pas mieux gouvernés.

à épaiſſir le nuage répandu ſur l'entendement humain, en fixant le ſens des mots qui expriment des idées archetypes; combien les termes d'*ame*, de *ſubſtance* & de *matiere* n'ont-ils pas fait naître de diſputes, quand on a voulu les appliquer à des êtres particuliers? A qui tient-il que ces querelles des ſcholaſtiques n'enſanglantent la terre comme les querelles des rois?

L'HOMME SEUL.

Il y auroit une méthode bien sûre pour obvier à la fois à tous ces inconvéniens; ce ſeroit de créer une langue philoſophique, qui auroit ſes expreſſions particulieres, pour déſigner des objets ſenſibles & des objets intellectuels, ſes mots techniques & leurs définitions; mais peu d'hommes de génie oſeroient compoſer cette langue, & ſi elle l'étoit, trop peu de perſonnes ſeroient en état de l'entendre.

C'eſt aſſez s'étendre ſur ce que j'appelle la méchanique de la logique; quand on s'eſt habitué à revêtir chaque idée de termes pro-

PARTIE II.

pres, qui ſont à l'ame ce que les couleurs ſont au tableau qu'on veut tracer ; il ne reſte plus que des précautions phyſiques à prendre, pour n'être point troublé dans la recherche de la vérité ; ainſi il eſt utile d'éviter toutes les ſenſations fortes, telles que le grand bruit, une vive lumiere, le plaiſir ou la douleur ; il faudroit, pour ainſi dire, que l'ame fît divorce avec le monde ſenſible, pour pénétrer plus librement dans le monde intellectuel.

L'édifice eſt conſtruit, il ne s'agit plus que de préparer l'entendement à l'habiter.

IV.

QUATRIEME PARTIE. — Cette derniere partie doit être la plus courte ; elle ne doit renfermer qu'un petit nombre de regles primitives, que le philoſophe établit pour le guider dans la recherche de la vérité, quand il étudie ſa raiſon plutôt que les livres.

L'HOMME SEUL.

Il faut apprendre à voir, avant d'apprendre à raiſonner; peut-être même que cette premiere opération ſuffit au Logicien; car, quand on voit bien, on juge toujours bien.

Ce n'eſt point par leur nature qu'il faut s'appliquer a connoître les êtres, mais par leurs rapports avec nous; à quoi ſervent les queſtions des philoſophes ſur l'eſſence des choſes, ſinon à les faire rougir de la foibleſſe de leur intelligence, à ſubſtituer les paradoxes aux principes, & à mettre le raiſonnement à la place de la raiſon?

Il eſt néceſſaire d'apprendre de bonne heure à fonder la chaîne de ſes idées ſur des rapports réels, & non ſur des rapports apparens: ce principe eſt de la plus grande conſéquence en morale, en phyſique & dans toutes les branches de la philoſophie: c'eſt pour avoir raiſonné ſur d'infideles apparences

PARTIE II.

que Pyrhon a osé douter de tout, & que l'inquisition a fait brûler les livres de Gallilée; sans cette mauvaise logique, il n'y auroit peut-être ni mauvais physiciens, ni persécuteurs, ni sectaires.

Dans le doute, il faut rectifier le rapport d'un sens par un autre; j'ai déja prouvé combien le toucher étoit utile pour prévenir les erreurs de la vue; la vue de son côté sert à vérifier les rapports du toucher; tout est lié dans la machine humaine comme dans le système de l'univers.

Pour résoudre un problême de morale par la voie du raisonnement, il faut partir d'une idée simple pour arriver à une idée complexe, & redescendre à l'instant de l'idée complexe à l'idée simple; l'entendement ne doit pas faire un pas qu'il ne sache où il est, d'où il vient, & comment il peut retourner en arriere.

L'HOMME SEUL.

La méthode ne consiste pas, comme l'a dit Descartes, à définir un être, afin de découvrir ses propriétés; mais à chercher ses propriétés, afin de pouvoir le définir; quand on a réussi par l'analyse à décomposer un objet, & à le définir, il faut encore examiner cette définition; car si on peut en retrancher quelque chose, ou y ajouter sans l'altérer, c'est une preuve qu'on n'a pas observé la vraie génération des idées, & il faut recommencer l'ouvrage (*).

(*) Un écrivain qui s'est également rendu célebre dans les sciences exactes & dans les belles-lettres, propose, afin de connoître les occasions ou les définitions sont nécessaires & de ne point se tromper en les faisant, un ouvrage bien digne d'un philosophe; c'est une table nuancée de tous les différens genres d'idées abstraites, dans l'ordre suivant lequel elles s'engendrent les unes les autres; par ce moyen, il deviendroit facile, soit de les décomposer, soit de les généraliser, & par conséquent d'en fixer la notion précise, soit en les définissant, soit en développant leur formation. Voyez *Mélanges de littérature, d'histoire & de philosophie, tome V, page* 23. — Personne ne pouvoit mieux entreprendre cette table que l'auteur

PARTIE II.

Le principe le plus utile au logicien, eſt d'uſer de ſa raiſon, & non de celle d'autrui; la méditation peut égarer un eſprit mal organiſé : mais c'eſt l'autorité qui perpétue les erreurs & les fait ſervir au malheur de l'univers.

Enfin, le vrai logicien ne ſe propoſe que trois objets d'étude, Dieu, l'homme & la nature; Dieu, pour l'adorer en ſilence; l'homme, pour lui être utile; & la nature, pour occuper le vuide de ſon entendement (*).

même qui en avoit donné l'idée, mais il n'eſt plus; & il ſeroit à ſouhaiter que l'immortel marquis de Condorcet ſon ami & l'héritier de ſa gloire, conſacrât à cet ouvrage quelques-uns des momens qu'il emploie à mériter ſa célébrité & à s'y dérober.

(*) Il y avoit originairement dans cette partie de mon ouvrage trente-deux regles, dont la plupart rouloient ſur le calcul des probabilités, ſur l'art de conjecturer, auſſi néceſſaire en logique que l'art de démontrer; ſur les abſtractions, les idées univerſelles, &c. Mais j'en ai retranché vingt-quatre, que je regarde comme des branches ſubalternes de mon arbre logique; on ne ſauroit être trop précis, ſur-tout dans un *proſpectus*; & en général, je ſuis perſuadé que la multiplicité des

Telle eſt la maniere dont j'enviſage la nouvelle logique que je propoſe; d'autres verront mieux que moi & propoſeront un plan plus perfectionné; mais nous parturons tous du même principe : c'eſt que la logique actuelle a beſoin d'être réformée. L'HOMME SEUL.

raiſonnemens nuit preſqu'autant à un ouvrage que le défaut de raiſonnement.

CHAPITRE XV.

LE HURON, ou la génération des modes de l'esprit humain.

PARTIE II.

COMME les passions ne sont que les modifications de l'amour-propre; de même le génie, le talent, le goût, &c. ne sont que des modes de l'esprit humain; ce qui prouve combien les ouvrages des hommes sont inférieurs à ceux de la nature; nous multiplions les mobiles, pour produire de petits effets; mais la nature avec un seul levier fait mouvoir l'univers.

Ne perdons pas de vue un des grands principes de cet ouvrage; c'est que tous les hommes bien organisés, ont le même fond d'intelligence; un philosophe ne differe d'un pâtre stupide, que parce qu'il sait mieux lier ses idées: transportez à dix ans un Scythe à l'école de Socrate, & il pourra devenir un Platon; mais Platon, né en Scythie, ne sera qu'un individu de plus sur la terre.

Pourquoi un homme ſeroit-il eſſentiellement différent d'un autre homme ? La nature ſeroit-elle une mere dans ce continent & une marâtre dans l'autre hémiſphere ? L'HOMME SEUL.

L'eſprit a beſoin de développement comme le corps ; mais combien y a-t-il d'hommes chez qui l'eſprit reſte dans l'état de germe ? Ils n'ont pas plus de droit d'accuſer la nature, que ces Indiens à qui on allonge le crâne dès le berceau, afin qu'ils reſtent toute leur vie auſſi ſtupides que leurs peres.

Mais ſi les eſprits animaux circulent avec liberté dans le ſenſorium, ſi les occaſions ſont favorables au développement des fibres intellectuelles, & ſur-tout ſi les hommes ne gâtent point l'ouvrage de la nature, je ne vois pas pourquoi un homme né à Paris auroit un plus grand fond d'eſprit qu'un homme né au Kamſatha ; il ne manque peut-être à ce dernier que des livres, une langue & de l'ennui, pour devenir un Monteſquieu.

PARTIE II.

Ne tirons point le Kamſchadale des glaces éternelles qu'il habite, & examinons la génération des modes de l'eſprit humain dans un autre ſauvage extérieurement auſſi ſtupide, mais né ſous un ciel plus heureux, & par conſéquent plus favorable au développement des fibres intellectuelles; choiſiſſons, par exemple, ce Huron dont le plus grand homme de ce ſiecle a peint avec tant d'intérêt les facultés naturelles, la ſenſibilité, la franchiſe & les malheurs, & voyons s'il eſt poſſible de lui faire part de nos connoiſſances, & de l'amener par degrés juſqu'au point où l'eſprit ſemble ſe confondre avec le génie.

Je ſuppoſe ſeulement que notre ſauvage a appris notre langue au Canada & qu'il ſait lire & écrire; cette hypotheſe ſuffira pour le faire marcher à pas de géant vers la célébrité, & pour le rendre reſpectable aux plus grands hommes, ſi même il ne les égale pas.

Toute la théorie de cet article eſt fondée ſur deux principes; c'eſt que l'eſprit ne con-

fiſte que dans la liaiſon des idées, & qu'il n'acquiert de l'étendue qu'en ſaiſiſſant des rapports plus éloignés; un enfant au berceau n'a point d'eſprit, parce qu'il ne peut rien combiner; mais Newton, qui ſans employer d'idées intermédiaires, voit d'un coup-d'œil le rapport entre la chûte d'une pomme & le cours elliptique des planetes, a plus que de l'eſprit, il a du génie.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE PREMIER.

DU BON-SENS.

PARTIE II. TANT que le Huron reſta dans ſes forêts, vivant de ſa chaſſe, ſe battant avec les Jaguars & fidele à ſa maîtreſſe, juſqu'à ce que l'ours la mangeât, toute ſon intelligence ſembloit ſe borner au ſimple bon-ſens; cette faculté étoit en proportion avec ſes beſoins, & elle ſuffiſoit à un ſauvage, qui, occupé tout entier à vivre (*), ne ſongeoit, ni à détruire les hommes, ni à les gouverner.

Je définis le bon-ſens, la faculté de concevoir des choſes communes dans le rapport

(*) Un ſauvage qui étoit venu en France en 1720, à la ſuite d'un prince de la Louiſiane, appellé *Tapiaroas*, racontoit à ſes nationaux, que ce qu'il avoit vu de plus beau à Paris étoit la rue des Boucheries.... Ces peuples n'eſtiment que ce qui leur eſt utile, & leur premier beſoin eſt de ſe nourrir. *Hiſtoire naturelle de l'air & des météores, tome II, page* 236. --- Ce ſauvage n'avoit point d'eſprit, mais on ne peut lui conteſter du bon-ſens.

d'utilité qu'elles ont avec nous; ſuivant ce principe, le Huron ne ſavoit ſûrement pas combien la mer reçoit par année de cubes d'eau du fleuve Saint-Laurent; il ne ſavoit pas même que ce fleuve a une ſource & une embouchure : que lui importoit une idée ſi commune, puiſqu'il ne voyageoit pas?

L'HOMME SEUL.

Le bon-ſens ſuppoſe l'abſence des paſſions fortes, & comment notre ſauvage pouvoit-il ſentir avec vivacité? Il deſiroit peu & ne deſiroit pas long-tems, il ne connoiſſoit pas encor Paris, & il n'avoit jamais vu la belle Saint-Yves.

Tout ſauvage a du bon-ſens, & dans les pays policés tout homme ſtupide en a auſſi; cette faculté ſe perfectionne chez les perſonnes qui ont un bon eſprit, & elle ne ſe perd que chez celles qui abuſent de l'eſprit.

Les ennemis des talens ſont ordinairement enthouſiaſtes du bon-ſens; ils ne ſavent pas que cette faculté eſt commune à tous les êtres intelligens, qu'elle ne contribue en rien au

PARTIE II.

progrès de l'entendement humain, & que le bon-ſens n'eſt un titre d'éloge que pour les hommes qui n'en méritent point.

Il viendra un tems où le Huron, attendri à la repréſentation d'Iphigénie, éclairé par la lecture de Locke, & étonné du génie de Newton, rougira de n'avoir pas eu pendant les vingt premieres années de ſa vie que du bon-ſens; il ne mépriſera pas ce don de la nature, mais il ne l'eſtimera que ce qu'il vaut, car alors il ſera philoſophe.

ARTICLE II.

De l'Esprit.

L'HOMME SEUL.

UN philoſophe ingénieux a dit que là où le bon-ſens finit, l'eſprit commence (*), & cette nuance délicate, entre deux facultés de l'eſprit humain, n'auroit jamais été obſervée par un homme qui n'auroit eu que du bon-ſens.

L'homme le plus ſtupide lie ſes idées, puiſqu'il raiſonne; mais on n'acquiert le titre d'homme d'eſprit, que quand on voit les rapports des choſes, ſans employer beaucoup d'idées intermédiaires; les milieux ſervent de points d'appui à notre foibleſſe, & l'art d'éclairer ſon entendement n'eſt que l'art de les franchir.

(*) *De l'Eſprit. Tome II, diſ. ſ. ch. XII.* — Toute cette partie de ce livre célebre, qui renferme l'analyſe des différentes branches de l'eſprit humain, eſt pleine d'idées neuves, de principes vrais & de bonne philoſophie; ſi nous ne nous rencontrons pas toujours dans nos diviſions, nos définitions, &c. c'eſt que nos plans & nos manieres ne ſont pas les mêmes; je ne fais pas le livre de ce philoſophe, mais le mien.

PARTIE II.

Le Huron dans ſes bois avoit-il de l'eſprit? Voilà un problême qu'il eſt impoſſible de réſoudre ſans le ſecours de l'analyſe : en effet, on enviſage l'eſprit ſous tant de faces, qu'on peut répondre ici oui & non ſans ſe tromper; ne nous hâtons point d'être décififs & prenons la balance.

I.

L'ESPRIT JUSTE. — C'eſt la netteté dans les idées qui le conſtitue; il vient de ce ſentiment du vrai qui ſemble imprimé dans l'ame; ſuivant ce principe la juſteſſe d'eſprit eſt une qualité commune à tous les êtres intelligens; elle ne ſe perd que parce que les préjugés viennent en foule s'établir dans le ſiege de l'ame : ce ſont les hommes & non la nature qui forment les eſprits faux.

Le Huron dans ſes bois a l'eſprit juſte; il n'eſt occupé qu'à avoir un bon hamak, à faire une bonne chaſſe & à plaire à ſa maîtreſſe; ces idées ſont ſimples, & il ne doit pas ſe perdre dans l'étendue des combinaiſons.

Sa vie active le met à l'abri des passions fortes; il est froid, & ainsi il raisonne toujours bien. L'HOMME SEUL.

Il a l'esprit juste, parce qu'il pense d'après lui-même; & il pense d'après lui-même, parce qu'il est libre.

Chez nous la justesse d'esprit consiste à être conséquent, & le philosophe n'y attache pas un grand mérite; car on peut partir d'un principe faux comme d'une grande vérité, pour raisonner avec justesse; le monde est plein de ces hommes vulgaires qui adoptent sans examen les opinions reçues, en tirent des conséquences exactes, raisonnent juste & sont à peine des êtres raisonnables.

Le negre qui croit qu'un hanneton a créé le monde n'a point l'esprit faux, parce qu'il se prosterne avec ses prêtres devant un hanneton; & le Canadien raisonne aussi avec justesse quand il tue le hanneton sacré de l'Afrique sur les autels du grand Lievre; & si dans la suite le Caffre égorge pieusement

PARTIE II.

l'Américain pour le punir d'un tel ſacrilege; on ne ſauroit l'accuſer d'être inconſéquent; tout cela ne rend pas l'eſprit juſte, en général fort reſpectable.

La juſteſſe ne devient une faculté ſublime de l'eſprit humain, que dans un homme de génie qui a beaucoup vu & beaucoup réfléchi, qui diſcute les principes avant d'en déduire les conſéquences, & qui juge avec ſagacité tous les rapports, parce qu'il a tout approfondi. Dans ce ſens Monteſquieu étoit un eſprit juſte, mais le Huron ne l'eſt pas encore.

II.

L'ESPRIT VIF. — Notre ſauvage, quoiqu'encore dans l'Huronie, peut avoir de la vivacité dans l'eſprit; rien ne gêne l'action de ſes organes; les eſprits animaux circulent avec liberté dans ſes fibres; ſon entendement eſt peu exercé, mais il opere avec promptitude; il n'eſt point organiſé pour avoir l'eſprit vif, mais il a l'eſprit vif, parce qu'il eſt bien organiſé.

Pourquoi un homme ſeroit-il eſſentiellement différent d'un autre homme ? La nature ſeroit-elle une mere dans ce continent & une marâtre dans l'autre hémiſphere ? L'HOMME SEUL.

L'eſprit a beſoin de développement comme le corps ; mais combien y a-t-il d'hommes chez qui l'eſprit reſte dans l'état de germe ? Ils n'ont pas plus de droit d'accuſer la nature, que ces Indiens à qui on allonge le crâne dès le berceau, afin qu'ils reſtent toute leur vie auſſi ſtupides que leurs peres.

Mais ſi les eſprits animaux circulent avec liberté dans le ſenſorium, ſi les occaſions ſont favorables au développement des fibres intellectuelles, & ſur-tout ſi les hommes ne gâtent point l'ouvrage de la nature, je ne vois pas pourquoi un homme né à Paris auroit un plus grand fond d'eſprit qu'un homme né au Kamſatha ; il ne manque peut-être à ce dernier que des livres, une langue & de l'ennui, pour devenir un Monteſquieu.

PARTIE II.

Ne tirons point le Kamſchadale des glaces éternelles qu'il habite, & examinons la génération des modes de l'eſprit humain dans un autre ſauvage extérieurement auſſi ſtupide, mais né ſous un ciel plus heureux, & par conſéquent plus favorable au développement des fibres intellectuelles; choiſiſſons, par exemple, ce Huron dont le plus grand homme de ce ſiecle a peint avec tant d'intérêt les facultés naturelles, la ſenſibilité, la franchiſe & les malheurs, & voyons s'il eſt poſſible de lui faire part de nos connoiſſances, & de l'amener par degrés juſqu'au point où l'eſprit ſemble ſe confondre avec le génie.

Je ſuppoſe ſeulement que notre ſauvage a appris notre langue au Canada & qu'il ſait lire & écrire; cette hypotheſe ſuffira pour le faire marcher à pas de géant vers la célébrité, & pour le rendre reſpectable aux plus grands hommes, ſi même il ne les égale pas.

Toute la théorie de cet article eſt fondée ſur deux principes; c'eſt que l'eſprit ne con-

fiſte que dans la liaiſon des idées, & qu'il n'acquiert de l'étendue qu'en faiſiſſant des rapports plus éloignés; un enfant au berceau n'a point d'eſprit, parce qu'il ne peut rien combiner; mais Newton, qui ſans employer d'idées intermédiaires, voit d'un coup-d'œil le rapport entre la chûte d'une pomme & le cours elliptique des planetes, a plus que de l'eſprit, il a du génie.

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

On observe que parmi les philosophes, ceux qui ont été les plus lumineux, ont pour la plupart été universels; tel fut ce Fontenelle, bel-esprit à la fois & géometre; tel fut ce Leibnitz, dont les ouvrages forment une espece d'Encyclopédie : tel étoit encore, il y a peu d'années, l'auteur de la Henriade, génie étonnant, qui a rassemblé tous les talens, & à qui il ne manquoit que d'être mort, pour être opposé par l'envie même, à tous les grands hommes du siecle de Louis XIV.

Le nom du philosophe de Ferney me ramene à l'histoire de l'Ingénu; ce jeune sauvage, tant qu'il erre dans ses forêts, mene une vie trop uniforme & arrête sa pensée sur trop peu d'objets, pour que son esprit puisse s'étendre; mais qu'il entre dans les plaines de l'Huronie, qu'il voie par quel art l'homme a su dérober le terrein qu'il habite, aux bêtes féroces & aux eaux; qu'il considere combien la culture de la terre ajoute

de charmes à la sérénité du ciel; qu'il médite sur les tableaux multipliés de la nature, & vous verrez l'horizon de ses idées se développer.

L'HOMME SEUL.

Son entendement sortira de la sphère étroite où il est circonscrit, s'il a le loisir de réfléchir sur l'art de parler; s'il s'apperçoit combien la langue des signes est inférieure aux glouſſemens de sa langue maternelle; & quel prodigieux intervalle il y a encore de ces glouſſemens à l'harmonieuse fécondité des langues de l'Europe.

Le spectacle des hommes rassemblés contribuera aussi à féconder son intelligence; il verra avec étonnement combien la réunion des forces publiques ajoute aux forces de chaque individu; il soupçonnera que les loix peuvent être le gage de son indépendance, & quel que soit le caprice des souverains, il sentira qu'il est encore plus dur de se battre avec des ours, que d'obéir à des hommes.

PARTIE II.

L'esprit du Huron aura d'autant plus de facilité à s'étendre, que les préjugés n'ont pas encore assiégé la porte de son entendement; il voit la nature telle qu'elle est, & son ame s'agrandit sans effort en l'observant.

V.

L'ESPRIT PROFOND. — La profondeur des idées suppose que l'ame a le courage aussi-bien que le loisir de se replier sur elle-même, de suivre l'enchaînement des causes, & de décomposer les objets jusqu'à leur derniere analyse.

Le Huron, à la vue du nouvel univers qui se developpoit à ses yeux, n'a pu d'abord que parcourir avec rapidité les tableaux mobiles de la nature; dans la suite son ame s'est arrêtée sur les grands objets; il a osé sonder la profondeur des êtres, dont il n'avoit fait qu'effleurer la surface, & son entendement a acquis l'usage d'une nouvelle faculté.

Plus le sauvage se fera au travail de penser, plus il deviendra pénétrant; son activité se

consumera à épuiser une connoissance, plutôt qu'à les effleurer toutes, & il préférera la gloire d'être profond à celle de n'être qu'étendu.

L'HOMME SEUL.

S'il m'est permis de parler aussi librement que je pense, je me persuade que la décadence des arts ne vient pas du défaut d'étendue dans les connoissances, mais du défaut de profondeur; dès qu'on peut se dispenser en lisant de la fatigue de penser, dès que toutes les sciences sont en dictionnaires, & qu'il suffit de respirer l'air de la littérature pour devenir homme de lettres, on peut en conclure que le goût commence à s'anéantir; il en est alors des arts comme d'un fleuve à qui on ne creuse point de lit, & qui se perd dans une plaine unie, à force de s'y étendre.

Dans un siecle tel que je viens de le dépeindre, on doit rencontrer mille esprits vifs pour un esprit profond; il est si commode de franchir un abyme au lieu de le sonder!

PARTIE II.

il eſt ſi ſimple de croire aller fort loin, parce qu'on va fort vîte !

Au reſte, je ne donne point le titre d'eſprit profond à celui qui diſcute péniblement des bagatelles : il eſt réſervé à ces génies heureux qui portent le flambeau de l'analyſe, dans les routes inconues qui menent aux grandes vérités ; c'eſt Locke qui peut être appellé un homme profond, & non le bel-eſprit qui ſait interpréter des logogriphes.

VI.

L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. — Plus l'ingénu s'éloigne de ſes bois, plus ſa penſée s'étend, ſans perdre ſon énergie, & plus il devient philoſophe.

L'eſprit philoſophique ſe forme de la profondeur des idées, de l'élévation des ſentimens & de l'indépendance des opinions humaines ; & dans ce ſens, notre ſauvage eſt auſſi philoſophe que Tacite, Bacon & Montagne.

On confond aſſez communément l'eſprit

philoſophique avec l'eſprit fort; convenons d'abord des termes; il eſt encore plus ſage de prévenir les diſputes, que de les terminer. L'HOMME SEUL.

Si on entend par eſprit fort, un homme dont l'entendement eſt bizarrement organiſé, qui marche ſans balancer ſur le fil délié de la métaphyſique, & dont l'orgueil ſe joue de toutes les grandes vérités qui forment le ſyſtême de la nature; je déclare que l'ingénu ne ſera jamais un eſprit fort, & qu'un tel eſprit fort ne mérite pas le titre de philoſophe.

J'ai toujours cru qu'on devoit appeller eſprit fort l'homme de génie, qui ne vend ſon ame au deſpotiſme de perſonne, qui ſecoue le joug des ſuperſtitions religieuſes & littéraires, & qui ne penſe que d'après lui-même, la nature & la vertu.

Suivant cette définition, le Huron a tout ce qu'il faut, pour donner à ſon intelligence la force que la nature a donnée à ſes organes; il eſt libre comme l'air qu'il reſpire; ainſi il

ne flattera jamais les rois, il n'augmentera pas le nombre des Bonzes ou des Marbuts, & l'homme de génie lui-même ne recevra ſon hommage, que parce qu'il eſt homme de génie, & non parce qu'on lui a décerné un culte & des autels.

VII.

LE BEL-ESPRIT. — Dans l'acception la plus étendue, ce mot ne doit déſigner qu'une intelligence heureuſement organiſée qui s'attache au vrai beau, à ce beau qui caractériſe la nature, & dont tous les hommes dans tous les ſiecles peuvent être frappés; dans ce ſens un Huron peut prétendre au titre de bel-eſprit auſſi-bien qu'Ovide, Pope & Chaulieu.

L'uſage qui eſt le tyran même du génie, a beaucoup limité la définition primitive du bel-eſprit; nous entendons ſous ce nom un homme doué d'une imagination brillante & d'un eſprit flexible, qui s'approprie tous les talens agréables, & qui ſaiſit avec art le beau

que ſon ſiecle a adopté ; pour obtenir chez nous le titre de bel-eſprit, il ſuffit de compoſer dans le genre d'agrément ; le philoſophe qui n'eſt qu'utile ne ſauroit y prétendre ; on l'a donné à Fontenelle & à Marivaux, & on le refuſe à Archimede, à Aldrovande & à Tournefort. L'HOMME SEUL.

Il y a, ſuivant notre maniere de penſer, un grand intervalle entre l'homme d'eſprit & le bel-eſprit ; l'un n'a point de talent marqué, on le laiſſe dormir ; l'autre en fait uſage & l'affiche : il y a des hommes d'eſprit dans toutes les claſſes des arts ; il n'y a guere de beaux eſprits que parmi les orateurs & les poëtes.

Seroit-il difficile de prouver que même dans le ſens le plus ſtrict, l'ingénu confiné dans les plaines de l'Huronie peut prétendre au titre de bel-eſprit ?

La facilité avec laquelle on ſaiſit le goût des hommes avec qui l'on vit, eſt un des principaux caracteres du bel-eſprit ; or, les

PARTIE II.

ſauvages de l'Amérique n'ont pas fort étendu le cercle de leurs connoiſſances; arranger avec art du corail autour de ſes oreilles, faire en parlant des geſtes véhémens, fumer avec grace une pipe de tabac, ſuffit peut-être pour devenir le bel-eſprit des Hurons.

L'ingénu aima long-tems la belle Abacaba, par conſéquent il fit des vers de bonne heure; car, dit l'ingénieux hiſtorien de notre héros, il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes; or, faire des vers en langue huronne, eſt un titre au bel-eſprit, auſſi-bien qué d'en compoſer dans la langue de Racine & dans celle d'Anacréon.

On paroît borner le bel-eſprit au talent de bien dire; l'ingénu fait mieux, il réunit au talent de bien dire le talent de bien penſer; il puiſe ſes idées dans le tableau ſublime de la nature, & il les exprime avec feu dans les bras de ſa maîtreſſe.

Le bel-eſprit de l'Huronie n'eſt pas celui des ſiecles d'Auguſte & de Louis XIV; mais

il en eſt peut-être le germe; ſi quelque philoſophe oſoit décompoſer nos poétiques, on s'appercevroit que ces regles innombrables dont on les ſurcharge ſe réduiſent au fond à deux ou trois idées, qu'on vante ſouvent ſans les ſuivre ſur les bords de la Seine, & qu'on ſuit ſans les vanter près du lac Ontario.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE III.

Du Gout.

PARTIE II.

ON a vu que l'ingénu pouvoit avoir du bon-ſens & de l'eſprit ſans ſortir de l'Huronie; mais il me ſemble que pour acquérir du goût, il eſt néceſſaire qu'il voyage en Europe & ſur-tout chez ce peuple ingénieux & frivole qui depuis un ſiecle & demi s'eſt fait le centre de tous les talens, que ſes voiſins envient, mais ſans ceſſer de l'imiter; & qui a obtenu par ſes grands génies la monarchie univerſelle que n'ont pu lui procurer ſes grands capitaines.

Le goût n'eſt au fond que le ſentiment du beau; mais ce ſentiment a beſoin d'exercice & d'objets de comparaiſon: le goût d'un ſauvage qui habite avec des ours reſſemble à la vue perçante d'un criminel qui habite dans un cachot.

Si le goût n'étoit que ce tact intérieur qui

nous fait juger du prix du beau de convention, il ſeroit encore plus impoſſible de l'acquérir par ſes propres lumieres; il faut ſe rendre chez le peuple qui eſt ſur ce ſujet le légiſlateur des autres; il faut viſiter ſes monumens, fréquenter ſon théatre & identifier ſon eſprit avec celui de ſes écrivains; le goût eſt une lampe qui ne peut s'allumer qu'au flambeau du génie.

L'HOMME SEUL.

L'ingénu eſt déjà en Baſſe-Bretagne, deſtiné par ſon oncle à être un prieur de moines, lorgné tendrement par la ronde demoiſelle de Kerkabon, mais ne reſpirant que pour la belle Saint-Yves. J'ai appris dans un voyage fait au prieuré de la Montagne, que l'amante du Huron avoit été élevée à Paris: elle connoiſſoit tous nos bons livres; elle ſavoit par cœur Racine; mais elle ne ſentit tout le mérite de ce poëte immortel que quand elle commença à aimer.

C'eſt aux genoux de cette tendre Bretonne que l'ingénu apprend les premiers élémens de

PARTIE II.

l'art du goût ; ſon ame ſe met d'elle-même à l'uniſſon de celle de ſon amante ; ſon imagination s'embraſe au feu de ſes regards ; s'il doit lui préſenter des fleurs, il les treſſera avec élégance : s'il chante devant elle, le ſentiment lui dictera ſes modulations ; s'il lui déclame des vers de Racine, il fera croire qu'il les a compoſés.

Déjà notre ſauvage ne l'eſt plus ; le ſpectacle de la belle nature, l'habitude de comparer, & ſur-tout l'envie de plaire, ont développé en lui l'organe du goût : d'abord il découvre avec ſagacité les regles que ſe ſont faites les maîtres de l'art ; dans la ſuite il parvient à un tel point de perfection, qu'il applique avec ſagacité les principes mêmes qu'il ne connoît pas.

Il eſt preſqu'impoſſible de ſoumettre à l'analyſe ce tact de l'ame, qu'on peut définir le ſentiment de la belle nature ; cependant l'ingénu, à force de réfléchir, s'appercevra que c'eſt à la beauté de ſon imagination, à la

finesse de ses idées, & sur-tout à la sensibilité de son ame qu'il doit cette nouvelle faculté de son entendement : son amour pour la belle Saint-Yves a fait éclorre en lui le germe du goût, & le goût le ramenera sans cesse à l'amour de la belle Saint-Yves. L'HOMME SEUL.

I.

L'IMAGINATION. — Je regarde l'imagination, non comme l'essence du goût, mais comme son aliment ; c'est elle qui fixe la pensée fugitive, qui donne des couleurs aux sensations, & qui force les idées abstraites à se revêtir d'images sensibles ; elle est le partage de tous les hommes bien organisés, dont de tristes préjugés, une philosophie aride & une religion minutieuse, n'ont point glacé l'entendement ; & c'est par le langage qu'elle a fait naître, que le peuple & le sage peuvent s'entendre.

L'imagination jouoit un grand rôle chez les écrivains de l'antiquité ; nés sous un ciel heureux, ils parloient des langues favorables

PARTIE II.

à l'harmonie ; ils avoient une phyſique animée, & une mythologie qui n'étoit qu'une galerie de tableaux ; leur monde métaphyſique étoit peuplé d'êtres ſenſibles ; leur religion vivifioit toute la nature & leurs philoſophes étoient poëtes.

Je ne vois pas cependant que les anciens aient moiſſonné en entier le champ de l'imagination, & qu'il ne nous reſte plus qu'à glaner après eux ; tous nos bons écrivains ſont pleins d'idées neuves & d'images brillantes qui expriment ces idées ; il y a autant de nuances poſſibles dans les tableaux de la nature, que de combinaiſons dans les caracteres d'imprimerie, & tout homme qui voit les objets d'après lui-même, doit les peindre à ſa maniere.

L'imagination, ſi néceſſaire au goût, ſubſiſte ſouvent ſans lui ; il faut attribuer ce défaut à l'incohérence des figures, à l'ignorance des bons modeles, & ſur-tout à la manie de tout peindre ; Lucain, le docteur Young,

Young, & la plupart des poëtes Orientaux, ont une belle imagination; mais ils ne sont jamais entrés dans le temple du goût. L'HOMME SEUL.

Observons cependant, qu'on ne sauroit être trop circonspect, quand on accuse les hommes d'une brillante imagination, de manquer de goût; un poëme écrit avec chaleur, ne doit point être soumis à l'analyse philosophique; pour en juger sainement, il faut choisir son point de vue; il en est peut-être d'un ouvrage d'imagination, comme d'une de ces belles décorations de Servandoni, qui, du théatre ne paroît qu'un mêlange grossier de couleurs, & dont l'illusion magique se fait sentir au parterre (*).

(*) Je rendrai cette idée sensible par un trait tiré de la troisieme nuit du docteur Young, & qui a paru aux gens de lettres un des morceaux les plus sublimes de cet ouvrage.

« A l'heure mémorable, dont une éternité prépara » l'étonnante merveille, lorsque Dieu voulant pro» duire féconda le néant, conçut dans son sein la » nature, enfanta l'univers & fit couler une éma» nation de son être dans des milliers de mondes;

PARTIE II.

Le goût peut ſe faire remarquer dans les petits détails, comme dans l'ordonnance des grands tableaux; il y en a dans une fleur de

» lorſqu'il entreprit l'horloge merveilleuſe des ſpheres, » pour meſurer par leurs révolutions la durée des » êtres; alors le tems naquit. Lancé du ſein de l'im- » mobile éternité, dans l'eſpace où ſe mouvoit l'u- » nivers, il commença de fuir pour ne plus s'arrêter, » entraînant avec lui les hommes & les jours, les » années & les ſiecles. Infatigable, il tend avec la » vîteſſe de l'éclat vers l'éternité; il court ſans re- » lâche pour l'atteindre; il ne doit arriver à ce terme » de ſon repos qu'au moment où tous ces mondes » ébranlés, renverſés de leurs baſes, à la voix du » créateur, retomberont enſemble dans la nuit du » cahos d'où cette voix les appella. Juſqu'à ce que » cette heure fatale arrive, Dieu lui ordonne de » pourſuivre toujours ſon vol, & de ſe hâter avec les » tempêtes, les flots & les aſtres, ſans jamais attendre » l'homme. C'eſt à l'homme de ſe hâter avec lui: » veut-il ralentir la courſe fougueuſe du tems impi- » toyable qui l'entraîne à la mort? Veut-il jouir des » heures quand elles paſſent?... Qu'il les conſacre » à la vertu, leur fuite eſt inſenſible pour l'homme de » bien: il ne ſe plaint, ni du tems, ni de la vie, ni » de la mort; il marche en paix & d'un pas égal avec » la nature. » — *Nuits d'Young, trad. de M. le Tourneur, tome I, page 64.*

Ce morceau d'enthouſiaſme métaphyſique paroît avoir frappé également les gens de goût qui ſont à Paris &

Tenieres comme dans toute la galerie des Rubens, & dans un diſtique d'Anacréon comme dans la Henriade.

L'HOMME SEUL.

ceux qui habitent dans Londres : croit-on cependant, que les traits divers qui forment ce tableau, ſoient inacceſſibles à la critique ! Si l'on vouloit nuire à ſes plaiſirs voici, je penſe, comment une triſte philoſophie pourroit s'y prendre.

A l'heure mémorable, dont une éternité prépara l'étonnante merveille. --- Qu'eſt-ce qu'une *éternité* dont on peut fixer un des termes ! L'*heure mémorable* commençoit-elle une ſeconde éternité ?

Lorſque Dieu féconda le néant. --- Le néant a-t-il un germe ? Qu'eſt-ce que le néant pour un poëte, comme pour un philoſophe ?

Et conçut dans ſon ſein la nature. --- Quand on parle le langage de la religion, il faut être exact ; la nature, ſuivant le culte d'Young, n'eſt autre choſe que Dieu même ; & qu'eſt-ce qu'un Dieu qui conçoit un Dieu ?

Lorſqu'il entreprit l'horloge merveilleuſe des ſpheres, pour meſurer par leurs révolutions la durée des êtres, alors le tems naquit. --- Cette horloge ne déſigne les heures que pour le peuple ſtupide. Tout homme qui penſe, ſait que le tems ne ſe meſure point par la révolution des planetes, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées.

Le tems infatigable tend avec la viteſſe de l'éclair vers l'éternité, & court ſans relâche pour l'atteindre. --- Ce tems, ſuivant les idées du poëte, eſt ſans doute

PARTIE II.

Parmi les grands traits que l'imagination des hommes de génie a fait naître, il y en a qui frappent également les hommes de tous les siecles & de toutes les nations; tel eſt dans Homere l'allégorie de la chaîne d'or avec laquelle Jupiter entraîne les hommes & les dieux; tel le cinquieme acte de Rodogune; tel encore le diſcours pathétique de l'Océan perſonnifié à Gama dans la Luſiade du Camoëns; ces monumens du goût & du

---

une portion de l'éternité; ce qui, joint à celle qui *prépare l'heure mémorable* & à celle vers laquelle *il court ſans relâche*, forme de bon compte trois éternités.

On ſent aſſez juſqu'où cette critique peut être continuée, mais certainement celui qui la feroit ſérieuſement ne mériteroit pas le titre d'homme de goût; il eſt des tableaux dont un juge éclairé n'examine que l'enſemble, & d'autres dont il ne doit obſerver que les détails.

Cette théorie, plus approfondie, pourroit donner la ſolution de pluſieurs problêmes littéraires; par exemple, les obſervations de l'abbé d'Olivet ſur les tragédies de Racine, peuvent être un chef-d'œuvre de diſcuſſion grammaticale; mais ſûrement elles ne ſont pas l'ouvrage d'un homme de goût: le critique a peut-être raiſon; mais les vers même critiqués de Racine vivront plus que tous les livres de l'abbé d'Olivet.

génie réunis doivent frapper chez des Scythes comme chez des Grecs, & au Sénégal comme sur les bords de la Seine, ou de la Tamise. L'HOMME SEUL.

Outre ces grands tableaux, il y a des beautés du second ordre qui ne sont sensibles que pour les gens de goût; tels sont le développement du caractere de Néron dans Britannicus, l'intérêt que Richardson fait prendre dans Clarice pour l'affreux Lovelace; l'art avec lequel les styles de Zayre & de Mahomet sont variés, &c. On feroit un volume entier de remarques sur les traits de génie, qui échappent aux esprits subalternes; & après la lecture des ouvrages mêmes où on peut les puiser, ces remarques formeroient peut-être les meilleurs élémens de goût, qu'on pût donner chez aucune nation de l'Europe.

L'imagination, quelqu'abus qu'on en fasse, est toujours une des bases du goût; elle est nécessaire à l'écrivain qui compose, comme à l'homme du monde qui juge; & la froide

PARTIE II.

raiſon, quand elle eſt ſeule, tue le goût dans un ouvrage d'agrément & dans l'ame de ſes lecteurs.

III.

LA FINESSE. — Le goût dédaigne les routes vulgaires, il veut marcher ſans appui & dans le ſentier qu'il s'eſt lui-même tracé; ainſi il y aura toujours quelque choſe de neuf dans ſes idées ou dans la maniere de les joindre; ſi le principe découvert étoit une de ces vérités lumineuſes & fécondes qui donnent une nouvelle marche à la nature, l'homme de goût deviendroit un homme de génie; ſi l'invention ne conſiſte que dans les idées intermédiaires qu'on laiſſe à ſuppléer, le goût ſe confond avec ce qu'on nomme fineſſe.

Un homme qui réunit le goût & la fineſſe, a des ſenſations inconnues au reſte des hommes; s'il écrit, ſon intelligence décompoſe des idées qui paroiſſent élémentaires; s'il aime, il joint au plaiſir principal, des voluptés acceſſoires qui multiplient les jouiſſances:

Fontenelle ne voit pas une roſe comme la voit un fleuriſte ; Ovide n'aime pas Corinne comme l'aimeroit un Tartare.

L'HOMME SEUL.

Je définirois volontiers la fineſſe, cet œil de l'entendement qui voit toutes les nuances des objets & qui évite de ſe faire voir ; voilà pourquoi l'homme de goût eſt ſi rare & ſouvent ne peut ſe faire entendre que par les gens de goût.

On confond quelquefois la fineſſe avec la délicateſſe, parce que toutes deux ſuppriment des penſées intermédiaires & voilent les idées, ou les images dont elles ſont revêtues ; cependant il y a entr'elles une nuance qui n'échappe pas à l'homme de goût ; la fineſſe ne déſigne que l'eſprit, mais la délicateſſe caractériſe le ſentiment.

Il y a de la fineſſe dans ce vers de Fontenelle,

On ne doit point aimer quand on a le cœur tendre.

Il y a de la délicateſſe dans cette réponſe d'Hypolite à Théramene.

Si je la haïſſois, je ne la fuirois pas.

PARTIE II.

On trouve à la fois de la fineſſe & de la délicateſſe dans l'épigramme de Marot ſur un baiſer, qui finit par ces deux vers,

Mais je voudrois qu'en me le laiſſant prendre,
Vous me diſiez : non, tu ne l'auras pas.

Comme le goût phyſique s'altere par les aſſaiſonnemens, le tact de l'eſprit s'altere auſſi par l'abus de la fineſſe ; on en eſt venu à s'imaginer qu'il ſuffiſoit, pour avoir du goût, de rendre des idées communes par des images obſcures & par un tour recherché; nous avons des comédies & des Romans qui ne ſont que des recueils d'énigmes.

Le moyen le plus sûr pour ſe faire un fond d'idées fines & pour les concilier avec le goût, eſt de ne travailler que pour un certain nombre de lecteurs choiſis, qui inſenſiblement dictent au public & à la poſtérité les jugemens qu'elle doit porter ; ſur la fin du regne de Louis XIV, on pouvoit regarder la ſociété du temple comme le centre du bon goût, & il ſuffiſoit alors de travailler pour elle, pour

mériter un jour le ſuffrage de toute la terre.

L'HOMME SEUL.

III.

LE SENTIMENT. — Il faut diſtinguer avec ſoin la ſenſation qui regarde les beſoins phyſiques de la nature, du ſentiment qui a pour objet les beſoins factices que ſe donne l'homme en ſociété; tous les individus intelligens ont des ſenſations; mais le ſentiment ſemble réſervé à cette claſſe d'hommes polis qui a fait un art des jouiſſances & qui croit goûter également le bonheur qu'il éprouve & celui qu'il imagine.

Il y a, dans les arts, des beautés touchantes qui, dès la naiſſance des âges, ont frappé les hommes heureuſement organiſés; ces obſervations multipliées ont fait naître dans la ſuite l'art du goût; dès que le ſyſtême a été établi, il n'a plus été permis de réclamer contre ſes principes; les critiques ont appris aux bons eſprits à ſentir & au peuple à dire qu'il ſentoit.

Il y a eu peut-être de la témérité à ſoumet-

PARTIE II.

tre au joug des préceptes, le goût, qui comme le génie eſt ennemi né de la dépendance; cependant les auteurs des poëtiques ont rendu un ſervice eſſentiel aux lettres; ils ont appris à lire les ouvrages des hommes de génie, & de l'art de bien lire à l'art de ſentir, il n'y a peut-être qu'un pas.

On a établi comme une regle invariable, que pour rendre le ſentiment il faut être né ſenſible; un homme qui n'a jamais aimé, n'eſt point fait pour peindre l'amour, & Boileau, qui a ſi bien traduit l'Hymne de Sapho, ne l'auroit jamais compoſée.

On voit cependant des gens obligés par état à feindre le ſentiment, attendrir un public choiſi, comme s'ils éprouvoient eux-mêmes le délire des grandes paſſions: il y a des comédiens, jugés inſenſibles par les philoſophes, qui ſavent monter leur ame au ton du ſentiment; & l'illuſion eſt alors auſſi complette, que ſi la ſcene ſe paſſoit hors du théatre.

De-là on a conclu qu'il y avoit un ſentiment d'habitude, diſtingué du ſentiment raiſonné; & l'impoſſibilité d'expliquer un phénomene de la nature, a fait conclure, que le goût étoit en même tems le partage d'un Racine & l'appanage des ſinges. L'HOMME SEUL.

Me ſeroit-il permis de réclamer contre ce principe ? Les philoſophes ont-ils lu avec ſoin dans le cœur d'un comédien, avant de le priver de la ſenſibilité ? eſt-il bien vrai que cette Champmelé, que Racine lui-même a aimée, n'a jamais fait que jouer le ſentiment ? quel rapport y a-t-il entre les reſſorts d'un automate, & ces mouvemens impétueux qui déchirent l'ame, & ſe communiquent aux ſpectateurs, avec la rapidité & la violence d'un embraſement ? Quand il ſeroit décidé que l'actrice qui m'attendrit a peu d'eſprit, je ne voudrois pas juger qu'elle eſt inſenſible; ce qu'on appelle l'eſprit eſt ſi peu eſſentiel au goût, il y eſt ſi ſouvent oppoſé !

Remontons de l'art de déclamer les vers,

PARTIE II.

à l'art de les faire; on peut établir comme une maxime générale que l'eſprit ne ſauroit jamais remplacer le ſentiment ; dès que le poëte qui doit m'attendrir eſt ingénieux, il devient froid; il reſſemble à un amant aimé, qui trouvant ſa maîtreſſe endormie au fond d'un boſquet, s'amuſe à l'enchaîner avec des guirlandes de fleurs.

Les vers de ſentiment ſont aiſés à diſtinguer ; ils attendriſſent ſans qu'on en ſache la raiſon; ils ſont ſimples comme la nature; ils ne ſemblent pas faits, mais trouvés.

Sur-tout ils ne ſont point arrangés en forme de ſentence ; cet air d'apprêt tue le ſentiment : Seneque, Corneille & Crebillon, qui avoient beaucoup de génie, mais peu de goût, ſont féconds en vers de maxime ; il n'y en a preſque point dans Euripide & dans Racine, qui uniſſoient le goût au génie.

Ce n'eſt point ici le lieu de s'étendre ſur la théorie du ſentiment ; tout homme bien organiſé la rendra de lui-même, s'il ſait ſe

placer au centre de la paſſion : veut-il encore perfectionner ſon goût ? qu'il liſe peu les poëtiques ; je connois trois grands maîtres qui l'inſtruiront avec bien plus de ſuccès qu'Ariſtote, Gravina & Coſtelvetro : c'eſt ſon cœur, Racine & Richardſon. L'HOMME SEUL.

Il n'y a rien dans cette légere théorie, qu'on ne puiſſe appliquer à notre ſauvage ; il eſt né parfaitement organiſé ; il aime ; il eſt à Paris : que lui faut-il de plus pour prétendre au titre d'homme de goût ?

Son imagination que le préjugé n'a pas encore eu le tems d'énerver, conſerve toute ſa ſphere d'activité ; il lit l'Eſprit des loix, avec l'eſprit de Monteſquieu ; il monte au théatre avec Racine, & parcourt les Thuileries aves le Nôtre & Girardon.

Habitué a réfléchir, il exerce ſa penſée à franchir de grands intervalles ; ſon ame ſe fait de nouvelles ſenſations, & ſon entendement crée de nouveaux rapports entre les

PARTIE II.

êtres ; il ſent d'abord finement, enſuite il penſe de même.

L'amour a commencé à faire éclorre en lui le germe du ſentiment ; bientôt la lecture des poëtes le développe : s'il lit Iphigénie & Alzire, il rapportera à ſa ſituation les vers brûlans d'Achille & de Zamore ; s'il écrit à ſon amante, il prendra, ſans le ſavoir, la plume de Pétrarque & le pinceau de Chaulieu.

Enfin l'Ingénu a du goût ; l'ingénieux Lafare peut l'admettre dans la ſociété du Temple ; Moliere, le conſulter ſur le Miſanthrope ; la Fontaine lui dédier des Fables, & Chapelle, s'enivrer avec lui.

ARTICLE IV.

DU GÉNIE.

L'HOMME SEUL.

LA ſcene change ; l'Ingénu, après la révocation de l'édit de Nantes, avoit oſé s'attendrir ſur le ſort des réfugiés ; le pere le Tellier, ennemi né de Port-Royal, des proteſtans, des gens de lettres, & de tout ce qui n'étoit pas jéſuite, obtient une lettre de cachet contre un Huron, & ce ſauvage eſt mis à la Baſtille pour avoir été plus humain qu'un confeſſeur de Louis XIV.

C'eſt dans la ſombre priſon où l'Ingénu eſt renfermé, qu'il ſentira développer en lui le germe du génie ; ſa penſée ſolitaire deviendra profonde ; l'image des crimes de l'homme ſe peindra à ſes yeux ſous des traits brûlans & ſublimes ; tandis que ſes ſens ſeront dans les ténebres, ſon ame ſera éclairée par les rayons de l'enthouſiaſme, & il deviendra grand dans un cachot, comme le docteur Young

PARTIE II.

l'eſt devenu, en errant autour des tombeaux.

Si dans la ſuite cet infortuné devient libre, & que volant dans les bras de ſon amante, il la trouve à vingt ans commandant ſon cercueil; s'il apprend par quel effort de vertu cette femme généreuſe a perdu ſon innocence; s'il voit, dans les convulſions du déſeſpoir, ce Saint-Pouange qui trouve dans une biere l'objet dont il venoit jouir, croit-on que ce tableau terrible ne ſe gravera pas en traits de feu dans ſon eſprit? Et que lui manquera-t-il pour le rendre avec tout le pathétique des grandes paſſions? S'il fait alors une élégie, il créera une nouvelle nuit d'Young; s'il expoſe ſur le théatre cette fatale aventure, il empruntera le pinceau mâle & vigoureux de Crébillon & de Shakeſpear; s'il entreprend un poëme épique, il obtiendra pour ſa tendre héroïne, les larmes & les ſuffrages du genre humain.

C'eſt une remarque bien digne de notre attention, que la plupart des hommes de génie

génie ſe ſont élevés au milieu de l'infortune & des orages; Homere & Milton furent aveugles & pauvres; *Lucrece & le Taſſe* avoient des accès de folie; Platon peut-être ſeroit inconnu, ſi on n'avoit empoiſonné Socrate; Deſcartes, né en France, eſt mort dans les glaces de Stockolm; & le grand Corneille, peu enrichi par le théatre qu'il avoit créé, perſécuté par Richelieu & preſqu'effacé par Racine, mourut peut-être ſans ſoupçonner ſon génie & ſa célébrité.

L'HOMME SEUL.

Il ſemble que les grands talens ne ſervent qu'au malheur de ceux qui les partagent; comme ſi le génie avoit beſoin d'être acheté! comme ſi la nature vouloit conſoler le vulgaire de la ſupériorité des grands hommes!

On peut ranger le génie en diverſes claſſes; je mets dans la premiere le philoſophe qui découvre, dans le ſyſtême des êtres, des vérités neuves & qui font époque dans l'hiſtoire du genre humain; tel eſt ce Newton qui

PARTIE II.

a fait marcher ſur de nouvelles routes la grande machine de l'univers.

Outre ce génie philoſophique, il y en a un autre conſacré aux ouvrages d'agrément & qui eſt fondé également ſur des beautés de convention & ſur les beautés invariables de la nature; c'eſt dans ce ſens que Tacite, Corneille & la Fontaine ſont des hommes de génie.

Je voudrois encore diſtinguer le génie qui étincelle de tems en tems dans un ouvrage, d'un ouvrage de génie; il y a des traits de génie dans l'Hiſtoire de Florus, dans les Oraiſons funebres de Boſſuet, dans les Opéras de Quinaut; mais Clariſſe, la Tragédie de Mahomet & l'Eſprit des loix ſont des ouvrages de génie.

En général on diſtingue un homme de génie, du reſte des hommes à talens, en ce que tout ce qu'il fait a un grand caractere; s'il s'éleve, il prend un grand eſſor; s'il tombe, il ne fait que de grandes chûtes.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que le génie crée dans le même ſens que la nature; nous ne donnons pas l'exiſtence phyſique à nos idées; l'invention conſiſte à découvrir des rapports entre les vérités les plus éloignées, à faire des combinaiſons neuves, & à enviſager les êtres ſous des points de vue qui n'appartiennent qu'à ſoi; le ſyſtême de la gravitation n'eſt point né de lui-même dans le cerveau de Newton, mais ce philoſophe a ſaiſi en homme de génie le rapport entre la chûte d'une pomme & la théorie de la lune, & cette découverte pour l'homme eſt une création. L'HOMME SEUL.

Des métaphores ne ſont point des définitions philoſophiques; & quand on dit qu'un homme de génie eſt inſpiré, on prétend en faire un homme extraordinaire & non un Théoſophe ou un prophete.

Cette vérité paroît dans les arts d'agrément avec encore plus d'évidence que dans la philoſophie; quel eſt le grand poëte qui s'eſt

formé ſans modele? Sans Homere, il n'y auroit point eu de Virgile; Térence a fait Moliere; Euripide, Racine; Racine & Euripide, l'auteur d'Alzire, que nos deſcendans ſeront encore obligés d'imiter, quand ils voudront devenir des hommes de génie.

On auroit tort de conclure de ces principes que c'eſt à l'art qu'on doit le génie; l'art le développe, mais il ne le fait pas naître; le Huron, accoutumé à penſer d'après lui-même, pourroit peut-être ſe paſſer de cette reſſource étrangere; mais l'homme en ſociété, que l'éducation vulgaire a fait dégénérer, a beſoin de l'art pour remonter ſon eſprit au ſon de la nature.

ARTICLE V.

De l'Auteur du Huron.

L'HOMME SEUL.

Au lieu d'examiner le développement de l'eſprit humain dans le Huron, n'auroit-il pas mieux valu choiſir pour mon héros le génie qui nous en a tracé l'hiſtoire? Il auroit ſuffi alors de décompoſer ce grand homme, pour trouver un modele aux hommes d'eſprit, aux gens de goût, & peut-être aux grands génies.

Je ne dirai point que l'auteur de la Henriade a du bon-ſens; qu'eſt-ce que le bon-ſens, quand on rencontre le génie?

Toutes les ſortes d'eſprit ſont raſſemblées dans les productions de cet écrivain immortel; il eſt tantôt Ovide & tantôt Chaulieu dans ſes poéſies fugitives; il eſt Fontenelle dans ce qu'il a écrit ſur les ſciences, Montagne dans ſes mêlanges, & Lucien dans ſes romans.

PARTIE II.

Perſonne n'a eu l'eſprit auſſi étendu; il a fait la Henriade & des épigrammes, l'Hiſtoire générale & le Voyage de Scarmentado, Mahomet & le pauvre Diable.

Perſonne ſur-tout n'a eu l'eſprit plus philoſophique; il eſt philoſophe dans ſes tragédies, dans ſes hiſtoires & dans ſes romans; il a porté la philoſophie juſques dans la métaphyſique où il eſt ſi difficile de la rencontrer.

Le goût a été particuliérement l'apanage de ce grand homme; il n'a point tranſpoſé les limites invariables des genres; il eſt pathétique, grave, majeſtueux, enjoué & ſublime quand il le faut, & autant qu'il le faut; il a varié à l'infini ſes caracteres; il ne fait point parler Henri IV, comme Charles VII, & Candide comme Pierre-le-Grand; Sémiramis n'eſt point Aménaïde; il n'y a que le titre de héros qui réuniſſe Tancrede, Mahomet, Céſar & Oroſmane.

Pourquoi refuſeroit-on le titre d'homme de génie à l'écrivain qui a chanté Henri-le-

Grand & Jeanne d'Arc, & qui a créé Alzire & Mahomet ?

L'HOMME SEUL.

Hommes de bon-ſens, hommes d'eſprit, hommes de goût, hommes de génie, liſez l'immortel Voltaire.

CHAPITRE XVI.

DE LA LIBERTÉ.

PARTIE II.

CE ſujet, qui a produit tant d'énormes volumes, dont le moindre défaut eſt d'être inutiles, ſe réduit pour la philoſophie de la nature à deux queſtions : *l'Homme eſt libre.— L'Homme doit diriger ſon entendement à la vertu.*

L'article de la liberté doit être fort court, car il ne doit renfermer que ce que nous ſavons ſur cette grande énigme de la morale ; & celui de la vertu doit être encore plus précis, parce qu'elle eſt l'objet de l'ouvrage entier de la *Philoſophie de la Nature.*

ARTICLE PREMIER.

Des Dangers du Fatalisme.

L'HOMME SEUL.

Il semble d'abord que demander, ſuis-je libre ? ſoit demander en d'autres termes : exiſtai-je ? ſuis-je un être intelligent ? Une voix intérieure me crie ſans ceſſe, que nul être dans la nature ne peut enchaîner ma penſée ; & j'entre ainſi dans le monde moral, ſans ſoupçonner le cachot où le fataliſte veut enfermer à jamais mon entendement.

Les philoſophes ſont venus définir cette faculté des êtres intelligens, & ils l'ont couverte de nuages ; les uns ont voulu tout expliquer & ils ont été abſurdes ; les autres ont cru que la liberté étoit une mer ſans fond, parce que leur ſonde ne pouvoit y atteindre, & ils en ont nié l'exiſtence.

J'ai eu la patience de lire ce qu'ont écrit ſur cette matiere Cicéron, l'évêque d'Hyppone, le docteur King, le ſage Locke, le

PARTIE II.

ſubtil Collins, l'étonnant Leibnitz, l'inintelligible Bourfier, les Chubb, les Clarke, les Wolff & ce hardi Merian d'où l'auteur du *Syſtême* a tiré ſes ſophiſmes ſur la fatalité, & je n'ai puiſé dans tant de lectures contradictoires d'autre principe, ſinon que la liberté exiſtoit; mais que nous n'avions pas aſſez de données pour en réſoudre méthodiquement le problême.

C'étoit un aſſez bon philoſophe, ſoit pour ſon ſiecle, ſoit pour ſon pays, que ce Bernard Ochin, qui compoſa en Italie un livre qui avoit pour titre, *Les Labyrinthes de la liberté* (*); il y démontre que le philoſophe qui ſe croit libre, ainſi que le fataliſte qui ſe dit néceſſité, ont chacun quatre difficultés terribles où ils s'embarraſſent; ce qui forme huit labyrinthes dont l'homme ſans préjugé

(*) La traduction latine de ce livre italien eſt imprimée à Bâle ſous ce titre: *Labyrinthi eſt, de libero aut ſervo arbitrio, de divinâ prænotione, deſtinatione & libertate diſputatio, & quonam pacto ſit ex iis labyrinthis exeundum.*

ne voit pas les iſſues; il termine le voyage dans chaque labyrinthe par une priere à l'Être ſuprême, pour l'empêcher de s'égarer, & la concluſion de tout l'ouvrage eſt la deviſe de Socrate : *Je ſais que je ne ſais rien.*

L'HOMME SEUL.

Je ſens que je ſuis libre; cela me ſuffit : mais comment ſuis-je libre ? il faut laiſſer ce problême à réſoudre aux viſionnaires, qui ne ſortent jamais du monde fantaſtique des eſſences & des abſtractions : que m'importent au reſte les ſophiſmes les plus éblouiſſans contre la liberté ? Ils ne prouvent que la ſubtilité des fataliſtes : le docteur Berkeley n'a-t-il pas démontré, avec ſa dialectique, que la matiere doit être de raiſon ? & s'enſuit-il que le monde n'exiſte pas, de ce que nous n'avons pu le réfuter ?

Laiſſons les ennemis du libre arbitre s'applaudir des filets dont ils l'enveloppent; abandonnons cette chaîne des êtres, ſuſpendue par Homere au trône de Jupiter; cette liberté d'Epicure, qui dérive de la déclinaiſon des

PARTIE II.

atômes, l'harmonie préétablie, & cette foule de rêveries adoptées par l'homme de génie pour ſuppléer au mot ſimple & ſublime: *Je ne ſais pas;* & donnons une baſe à la morale, ſans nous jeter dans les landes de l'Ontologie.

L'homme penſe, & il a le ſentiment de la penſée : c'eſt ce ſentiment que la philoſophie appelle conſcience, & qui lui ſert à juger de la moralité de ſes actions : il eſt évident qu'il ne peut y avoir de conſcience ſans liberté.

Mes ſens me donnent mes idées, mais leur rappel eſt au pouvoir de ma volonté; je puis être enchaîné par mes organes, mais je ſuis libre par mon entendement.

Je ſens, dans mille circonſtances de la vie que les actes de ma volonté peuvent être ſuſpendus; je délibere, je peſe le pour & le contre, & je me détermine; mon entendement ſeroit autrement organiſé, ſi la nature n'avoit fait de moi qu'un eſclave.

Je ſens qu'une pente invincible m'entraîne vers le plaiſir ; mais je choiſis les moyens qui m'y conduiſent : ſouvent même je conſens d'y arriver par la voie de la douleur, quoique tout mon être ſe révolte contre cette déciſion de ma raiſon. L'HOMME SEUL.

Notre vie n'eſt donc point, comme le diſent les fataliſtes, une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la ſurface de la terre, ſans pouvoir nous en écarter un inſtant ; & la loi qui régit les êtres intelligens ne ſauroit être la même, que celle qui retient les planetes dans l'orbite qu'elles décrivent autour du ſoleil.

« Je ſuppoſe, dit Spinoſa, qu'une pierre » qui tombe a la conſcience de ſa chûte, & » s'imagine qu'elle fait effort pour continuer » ſon mouvement ; cette pierre, par cela même » qu'elle a le ſentiment de ſon effort, s'ima- » ginera qu'elle eſt libre & qu'elle perſévere » à ſe mouvoir, uniquement parce que telle » eſt ſa volonté : voilà quelle eſt cette liberté

PARTIE II.

» tant vantée : elle consiste seulement dans » le sentiment que les hommes ont de leurs » appétits & dans l'ignorance des causes qui » les déterminent. (*)

Ce raisonnement, dont le *système* nous a fourni la mille & unieme répétition, n'est qu'un sophisme, qu'avec le simple bon-sens on peut apprécier.

L'homme qui balance, délibère & se détermine, ne peut être comparé avec la pierre qui gravite vers le centre du globe par les loix éternelles du mouvement.

En admettant l'hypothese que la pierre a une volonté, elle n'est pas mue parce qu'elle veut, mais elle veut parce qu'elle est mue : il n'en est pas de même de l'homme; il se détermine parce que son ame est persuadée, & cette persuasion est due, non à des causes méchaniques, mais au suffrage de la raison.

Quand la pierre tombe, c'est par une néces-

(*) Spinosa in epistol. 584, 585.

sité abſolue, fondée ſur les loix invariables de la gravitation : mais quand je me détermine à ſuivre la pente du plaiſir, ce n'eſt tout au plus qu'en vertu d'une néceſſité morale; le fataliſte confond ſans ceſſe ces deux néceſſités; il ſe fait une langue arbitraire, non pour mieux définir les êtres, mais pour en impoſer à la multitude & embarraſſer les philoſophes. L'HOMME SEUL.

Il eſt un âge ſans doute où l'homme n'eſt pas plus libre que la pierre qui tombe; c'eſt celui où ſes organes n'ont pas encore acquis tout leur développement; mais un enfant n'a pas beſoin de liberté, puiſque les portes du monde moral lui ſont fermées; la nature le conduit en lifieres, juſqu'à ce qu'il apperçoive ſes lifieres; mais dès que l'œil de ſon entendement eſt ouvert, elle ne veille plus que de loin à ſa ſûreté : alors l'enfant devient homme, & l'homme a droit à la vertu.

Si du moins l'unique danger du fataliſme étoit de faire des ſophiſtes, il faudroit ſe

PARTIE II.

contenter de mettre ses partisans, dans la classe des hommes absurdes qui se sont battus deux cents ans pour l'honneur des quiddités & des entéléchies; mais ce système détruit la morale encore plus que la logique, & voilà ce qui met les armes à la main du philosophe, quoique né le plus tolérant des hommes.

Si le fatalisme est la loi de la nature, Dieu qui me rend coupable & qui m'en punit, n'est plus que le fléau des mondes & le tyran des êtres intelligens.

L'anéantissement de la liberté entraîne celle de toute religion : en effet, dès que tout est nécessaire, il n'y a plus de rapport entre Dieu & l'homme; la chaîne de nos devoirs est rompue, & toute espece de culte est une inconséquence de l'esprit humain.

Dès qu'il est prouvé que c'est le torrent de la fatalité qui m'entraîne, je ne vois pas pourquoi le philosophe caractérise mes actions: elles ne renferment ni mérite, ni démérite: Regulus n'est pas vertueux, parce qu'il retourne

à

à Carthage pour y mourir : Néron n'eſt pas criminel, parce qu'il met le feu dans Rome, pour ſe repréſenter la ruine de Troye ; les héros & les ſcélérats ne ſont que les inſtrumens aveugles de la néceſſité. L'HOMME SEUL.

Si le philoſophe n'a pas le droit de caractériſer mes actions, les légiſlateurs ont encore moins celui de les punir : un artiſte qui briſe ſa montre, parce qu'elle s'arrête, eſt un fol ſans principes ; dans le ſyſtême du fataliſme la loi n'eſt rien, le pacte ſocial eſt rompu & les hommes ſont deſtinés à s'entre-détruire, comme le cerf à être dévoré par le tigre, qui ſera un jour lui-même la proie des vers.

L'entretien qui ſuit, achevera d'éclairer, ſur la liberté, l'homme qui veut s'inſtruire & non diſputer. Charles XII revenoit de Turquie ſans argent & ſans ſoldats, mais toujours ferme dans ſes anciens projets de conquête, & croyant que ſon nom lui ſuffiſoit pour détrôner une ſeconde fois le roi Auguſte & faire trembler le vainqueur de Pultawa dans

PARTIE II.

Pétersbourg ; en paſſant par Leipſick, il alla voir Leibnitz & s'entretint avec lui avec cette noble familiarité qu'un grand roi doit avoir pour un grand philoſophe : voici cette ſinguliere converſation, elle méritoit peut-être de ſervir de dernier chapitre à la *Théodicée*.

ARTICLE II.

DIALOGUE ENTRE LEIBNITZ ET CHARLES XII.

LEIBNITZ.

MONSEUR l'étranger, vous me paroiſſez finguliérement éclairé pour un militaire; Platon même s'inſtruiroit avec vous. L'HOMME SEUL.

CHARLES XII.

Je ne connois Platon, que parce qu'on vous appelle le Platon de l'Allemagne; ma logique eſt la lumiere naturelle : je ne m'amuſe à penſer, que lorſque je n'ai point d'ennemis à combattre, & je n'ai lu de ma vie d'autres livres que Quinte-Curce (*).

(*) L'auteur immortel de la vie de Charles XII dit, que ce prince prit pour ce livre un goût que le ſujet lui inſpiroit beaucoup plus encore que le ſtyle; quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il penſoit d'Alexandre : *je penſe*, répondit-il, *que je voudrois lui reſſembler :* mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans : *Ah!* répondit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes ?*

PARTIE II.

LEIBNITZ.

Vous avez cela de commun avec un héros bien fou, bien reſpectable, qu'on appelle Charles XII.

CHARLES XII.

Un Héros !.... Leibnitz, vous parlez à un Suédois.

LEIBNITZ.

Je parle à un homme qui penſe librement; vous êtes militaire & je ſuis philoſophe; c'eſt la liberté de penſer qui nous rapproche l'un de l'autre : au reſte, ſi vous êtes Suédois, vous avez bien d'autres reproches à faire à Charles XII.

CHARLES XII.

Des reproches au vainqueur de Narva, au conquérant de la Pologne, au guerrier...

LEIBNITZ.

Tous ces Alexandres, en vérité, ſont d'étranges gens; ils s'imaginent toujours que l'univers leur ſait gré de l'avoir dévaſté; ils ne ſavent pas que leurs défaites ſont des cri-

mes envers leur patrie, & leurs victoires des attentats contre le genre humain; mais un Suédois ne se borneroit pas à ces plaintes contre son roi; il lui reprocheroit de réunir dans ses mains le glaive des conquérans & la verge flétrissante du despotisme: n'est-ce pas Charles XII qui écrivoit à la noblesse de ses états, que si elle n'étoit pas tranquille dans son esclavage, il lui enverroit sa botte pour la gouverner? — Ah, monsieur, une botte, pour gouverner des êtres qui pensent!

L'HOMME SEUL.

CHARLES XII.

Leibnitz.... Cette botte, destinée à faire trembler la Suede.... Vous la voyez.

LEIBNITZ.

Quoi! vous tenez de ce monarque...

CHARLES XII.

Je suis Charles XII. — Je vous estime assez pour me faire connoître à vous, & même pour me justifier (*).

(*) Charles XII encourageoit la hardiesse de penser dans les personnes qu'il aimoit: il disoit quelquefois au

LEIBNITZ.

Ah, sire! avec tant de grandeur d'ame, pourquoi n'êtes-vous pas le héros d'un peuple libre?

CHARLES XII.

Leibnitz, je traite mes sujets suivant leur nature; qu'est-ce que la liberté? Y a-t-il jamais eu un homme libre?

LEIBNITZ.

Sire, l'homme libre est l'homme de la nature; les loix n'ont été faites que pour protéger la liberté, & les rois n'existent que pour protéger les loix.

CHARLES XII.

Voilà une rêverie de tous les hommes de cabinet; mais les hommes d'épée, qui font mouvoir le monde, savent tous que, qui dit un roi, dit un despote, & que les hommes ne sont point gouvernés par les loix, mais par le canon.

---

comte de Croissy: *Veni, maledicamus de Rege.* Allons, disons un peu de mal de Charles XII. *Histoire de ce Prince, page* 342.

Vos philoſophes appuient la liberté politique ſur ce qu'ils appellent liberté naturelle ; mais c'eſt une chimere fondée ſur une autre chimere. La nature n'a point fait d'être libre; nous obéiſſons tous néceſſairement à l'impulſion d'un premier mobile: je me figure ſouvent l'univers comme une montre ſupérieurement travaillée; Dieu en eſt le reſſort, les rois en ſont les pivots, & le reſte des hommes des roues ſubalternes.

L'HOMME SEUL.

LEIBNITZ.

Je ne fus jamais ni trahir la vérité, ni flatter les rois, & voici ma réponſe.

Il eſt auſſi eſſentiel à l'homme de naître libre, que de naître avec une tête; il ſe détermine parce qu'il a la faculté de penſer, & il eſt libre, parce qu'il ſe détermine.

Mes cheveux ont blanchi dans l'étude de la nature, & je n'ai pu encore me faire une idée d'une cauſe aveugle: vous êtes ſurpris qu'il y ait dans l'univers un ſeul être libre, & moi je m'étonne qu'il y ait un ſeul être néceſſaire.

PARTIE II.

Votre Majeſté veut-elle me permettre de lui faire une queſtion ?

CHARLES XII.

Leibnitz, votre reſpect m'offenſe ; je ne ſuis point ici le ſouverain de la Suede, je ne ſuis que Charles XII; mais, quand même je ſerois le maître de l'Allemagne ..... un roi n'eſt qu'un homme dans le cabinet de Leibnitz.

LEIBNITZ.

Ah ! je vois bien qu'un roi tel que vous, eſt par-tout un grand homme ; mais c'eſt en réfutant votre opinion que je veux mériter votre eſtime. — Sire, penſez-vous que l'homme ſoit un être intelligent ?

CHARLES XII.

Oui, lorſqu'à Nerva, avec huit mille Suédois, je défaiſois quatre-vingt mille Ruſſes, & que dans Bender je ſoutenois, avec quarante hommes, un ſiege contre deux armées, j'avoue que je me ſuis cru digne de commander à des machines intelligentes.

LEIBNITZ.

L'HOMME SEUL.

Mais ſi vos ſujets ſont intelligens, ils ne ſauroient être des machines ; puiſqu'ils ont un entendement, ils ont une volonté ; ils peuvent donc préférer entre pluſieurs manieres d'être, celle qui contribue le plus à leur félicité : la liberté eſt donc un appanage eſſentiel de la raiſon.

CHARLES XII.

La raiſon!.... voilà le mot ; où eſt la choſe ? Sommes-nous les maîtres de réſiſter à la force invincible qui captive notre entendement ? Vous, Leibnitz, toutes les facultés de votre ame vous portent à penſer ; les miennes m'entraînent à combattre ; vous mourrez en faiſant des livres ; moi je périrai les armes à la main, malgré Bender & Pultawa, malgré mes ſujets, mes ennemis, & tous les rois.

LEIBNITZ.

Il eſt poſſible qu'il ne ſoit plus en notre pouvoir, vous, de n'être pas Alexandre ;

PARTIE II.

moi, de ne pas me traîner avec peine ſur les pas de Platon ; mais nous ne ceſſons d'être libres en ce point, que parce que nous avons abuſé de la liberté.

Il a été un tems où toutes les facultés de notre ame étoient en équilibre ; ce tems a été fort court, mais il a exiſté : la premiere fois que vous vîtes une épée, vous fîtes un raiſonnement & vous choisîtes, parce que vous étiez libre : votre pere vous parla des victoires du grand Guſtave, & votre détermination s'affermit : vous lûtes la vie d'Alexandre, & vous fûtes ſubjugué.

Dans la ſuite les fibres de votre entendement s'accoutumerent à n'avoir qu'une ſorte de vibration, & dès-lors vous ne vîtes la gloire que ſur un champ de bataille ; les rois, voiſins de la Suede, ſembloient endormis ſur leurs trônes ; vous osâtes les menacer, les combattre & les vaincre, & vous vous créâtes un caractere aux dépens de votre liberté.

Si j'osois me citer après le Héros du Nord, je dirois que mon ame a suivi la même marche; j'étois libre lorsque je n'avois encore rien lu; Platon me tomba entre les mains, & je préférai à l'inertie de l'opulence l'état sublime de philosophe; je fis quelques foibles ouvrages qu'on daigna applaudir, & depuis ce moment le desir d'éclairer la terre est devenu aussi fort chez moi, que chez vous la passion de la gouverner; mais si nous étions nés, vous à Leipsik & moi sur le trône de Stockolm, nous aurions probablement changé de rôle; Charles XII n'eût été que Leibnitz, & moi j'aurois tenté d'être Charles XII. L'HOMME SEUL.

CHARLES XII.

Eh bien, supposons que j'étois libre, avant de voir une épée; mais étoit-il en mon pouvoir de continuer à l'être? Etois-je le maître de déterminer mes sensations: de voir ou de ne pas voir, cette épée qui devoit me subjuguer?

LEIBNITZ.

Ce n'est point l'action d'un objet extérieur

PARTIE II.

ſur vos organes, c'eſt la réaction de votre ame qui a ſubjugué votre liberté ; dans le premier inſtant de cette réaction, vous balançâtes la gloire active de l'épée, avec le bonheur tranquille de la paix ; le deſir de devenir un héros fut la raiſon ſuffiſante (*) qui vous détermina, & dès-lors la Suede put ſe flatter d'avoir ſon Achille.

Les habitudes qui détruiſent la liberté, ne forment point un argument contre ſon exiſtence; Catilina auroit tort de dire qu'il n'a pu réſiſter à l'aſcendant qui l'entraînoit vers le crime, & le Bonze à la force de l'opinion ſuperſtitieuſe qui met la gloire dans le ſuicide; l'ame n'a le pouvoir de ſe déterminer que

(*) On voit dans ce dialogue, que Leibnitz a ſoin d'éviter de parler des Monades, de l'harmonie préétablie, du principe des indiſcernables & autres rêveries ſublimes que Charles XII n'étoit pas à portée d'entendre ; cependant il lui échappe, malgré lui, des expreſſions, telles que *raiſon ſuffiſante*, qui caractériſent toujours l'homme à ſyſtême : quand un philoſophe crée de nouvelles idées, il forme une langue nouvelle, & bientôt c'eſt la ſeule qui lui devient familiere, parce qu'elle eſt ſon ouvrage.

dans le principe de l'habitude ; elle le perd toujours de plus en plus, à meſure que cette habitude s'enracine ; le Romain & l'Indien ont abuſé de leur liberté, & j'en conclus qu'ils ont été libres. L'HOMME SEUL.

Au reſte, il ſuffit de replier un inſtant ſon ame ſur elle-même, pour être convaincu que la liberté n'eſt pas une chimere. Je ſuis en repos : que me manque-t-il pour me mettre en mouvement ? Je me mets en mouvement : que me manque-t-il pour retourner au repos ? Ce pouvoir d'agir eſt l'ame de toute la nature ; il exiſte dans tous les êtres ſenſibles : l'huître qui paroît bornée à un ſens, mais qui ouvre ou ferme à ſon gré ſon écaille, en jouit auſſi-bien que l'habitant de Saturne, à qui peut-être le ciel a donné ſoixante & douze organes.

CHARLES XII.

Et qu'importe à ma raiſon que j'aie la frivole puiſſance de marcher ou de m'aſſeoir, cracher à droite ou à gauche, de me revêtir du manteau royal ou de cette groſſiere redin-

PARTIE II.

gote ? Ce qui m'intéreſſe, c'eſt de faire un bon uſage de mon entendement ; c'eſt de ſavoir apprécier la gloire ; c'eſt de la mériter : en un mot, puiſque la nature m'a fait intelligent, je dois avoir une raiſon ſupérieure à celle de l'huître.

LEIBNITZ.

Voilà, Sire, le point où je deſirois vous amener ; l'étendue de la liberté dépend du nombre des organes & de leur perfection ; car, plus l'ame a d'occaſions de connoître, plus elle exerce ſa faculté de ſe déterminer : à dix ans, lorſque vos ſens internes n'étoient pas encore développés, votre liberté ſembloit ſe réduire aux mouvemens de la machine : par exemple, à vous promener à Upſal ou à reſter à Stokolm, à manier un ſabre ou à tirer des armes à feu : aujourd'hui votre ame s'occupe de plus grands objets ; elle balance les deſtinées de l'Europe, elle décide peut-être en ce moment, s'il faut embraſer le Nord ou donner des loix à l'Allemagne. Ah, Sire, ſi jamais

votre liberté devenoit fatale à ma patrie!....

CHARLES XII.

L'HOMME SEUL.

Leibnitz, la patrie d'un homme tel que vous eſt le pays qu'il éclaire, & jamais un homme de génie ne manque de patrie. — Au reſte, je ne ſuis point ici ſur un champ de bataille, mais dans le cabinet d'un philoſophe; j'examine avec vous ſi je ſuis libre, & je ne penſe point à faire uſage de mon fantôme de liberté.

Oui, Leibnitz, vos raiſonnemens m'étonnent, mais ſans me convaincre; il me ſemble toujours que Dieu a enchaîné ma liberté; ſi j'agis, je ne ſuis qu'un agent néceſſaire (*); en

(*) C'eſt Collins, auteur du fameux livre de *la Liberté de penſer*, qui a le premier réuni ces deux mots contradictoires; ce philoſophe a été combattu par Clarke, mais avec un fiel qu'on ne devoit pas attendre d'un diſciple de Newton; il y a tant de bonnes raiſons à donner à Collins, pourquoi lui dire des injures?

Les erreurs des Fataliſtes ne viendroient-elles pas de n'avoir pas attaché un ſens fixe au mot *néceſſaire*? La néceſſité morale n'eſt point la néceſſité phyſique, & encore moins la néceſſité mathématique; le pape ne ſe promenera point tout nud dans les rues de Rome,

PARTIE II.

un mot, dans l'univers un ſeul être eſt cauſe ; & tous les autres doivent être des effets.

LEIBNITZ.

Je ne vois pas, Sire, pourquoi la premiere cauſe ne nous permettroit pas d'être des cauſes ſubordonnées ; vous êtes le deſpote de la Suede ; mais vos officiers ſont les deſpotes de leurs régimens, & vos ſoldats mêmes ont été pluſieurs fois les deſpotes des payſans Ruſſes, Polonois ou Coſaques, chez qui ils campoient ; je vois dans la nature que preſque tous les êtres ſont des pivots autour deſquels tournent quelques roues & deviennent en même tems les roues d'autres pivots.

Je n'ignore cependant pas, que le métaphy-

---

voilà la néceſſité morale ; une roſe ne parviendra pas à la hauteur d'un cedre du Liban, voilà la néceſſité phyſique ; le côté d'un quarré ne ſauroit être auſſi long que ſa diagonale, voilà la néceſſité mathématique. La premiere néceſſité proprement n'en eſt pas une : le pape qui ſe promene vêtu, parce qu'il n'eſt pas un inſenſé, ſent aſſez qu'il ne tient qu'à lui de ſe dépouiller de ſes habits pontificaux ; la raiſon ne détruit pas la liberté, elle apprend à en faire uſage.

ſicien

ficien le plus ſubtil ne ſauroit accorder la liberté de l'homme avec la préſcience de Dieu ; cet accord exiſte, mais nous manquons d'idées pour l'entrevoir, & de termes pour l'exprimer. Toutes les fois que nous avons occaſion de parler des attributs de la divinité, nous nous trouvons dans une mer inconnue, ſans pilote, ſans carte & ſans bouſſole. L'HOMME SEUL.

Le ſyſtême qui fait de Dieu l'agent univerſel, offre trop d'abſurdité à dévorer : ſi Dieu me force à faire le mal, il ceſſe d'être bon ; s'il me force à faire le bien, je ceſſe d'être vertueux.

Votre Majeſté connoît ſur-tout quels reproches amers l'homme auroit à faire à l'Etre ſuprême, s'il étoit l'auteur du mal. Je ſuppoſe que dans la plaine de Pultawa, le coup de carabine qui vous bleſſa ſi dangereuſement, fût parti de la main d'un de vos propres ſoldats : c'eſt bien aſſez que Dieu eût chargé l'inſtrument meurtrier, qu'il eût allumé le nître, qu'il eût lancé le globe, qu'il eût diviſé

PARTIE II.

les chairs de votre jambe, briſé votre tibia, & fait éprouver à vos fibres toutes les palpitations de la douleur ; penſeriez-vous encore qu'il eût placé le crime le plus atroce dans le cœur d'un de vos ſujets, & forcé un guerrier de Charles XII à être un régicide ?

Continuons l'examen de l'hypotheſe : ſi ce monſtre n'eſt qu'un inſtrument dans la main de l'Etre des êtres, comment oſeriez-vous le punir ? toutes les loix humaines ne ſont alors que des attentats contre la nature, & le ſénat de Stockolm, qui feroit écarteler votre aſſaſſin, ſeroit auſſi extravagant que Xerxès, qui faiſoit battre de verges le Pont-Euxin.

Dieu même ſeroit le plus barbare des tyrans, s'il puniſſoit les crimes qu'il fait commettre (*) ; puiſque le crime eſt ſur la terre,

(*) On peut appliquer au ſyſtême de la fatalité la comparaiſon ingénieuſe du pere Malebranche, ſur la prémotion phyſique. — Un ouvrier a fait une ſtatue, dont la tête, qui peut ſe mouvoir par une charniere, s'incline reſpectueuſement devant lui, pourvu qu'il tire un cordon ; toutes les fois qu'il le tire, il eſt fort

il ne peut m'empêcher d'être libre, ſans ceſſer d'être Dieu.

L'HOMME SEUL.

Je ne ſais ſi je me trompe; mais le dogme de la néceſſité ne conduit qu'à des conſéquences atroces; il reſſemble à ces cyprès qu'on voyoit autour de quelques temples de la Grece, & qui ne donnoient jamais à ceux qui les conſultoient, que des oracles de mort.

CHARLES XII.

Leibnitz, vous calomniez le dogme de la néceſſité; loin d'anéantir l'ame, il apprend à braver la mort: tous les héros de Rome étoient fataliſtes; ces braves Muſulmans qui ont été ſur le point d'engloutir la terre, le ſont encore; il n'y a de lâches que ces hommes prudens qui s'imaginent vaincre leur deſ-

content des hommages de ſa ſtatue; mais un jour qu'il ne le tire point, elle ne le ſalue pas, & il la briſe de dépit: cet ouvrier eſt-il bon? eſt-il ſeulement juſte? --- Voyez l'ouvrage du pere Malebranche, qui a pour titre *Réflexions ſur la prémotion phyſique*, *édit. de* 1715. Il y a peut-être autant de philoſophie dans cette comparaiſon que dans le livre ſi théologiquement prolixe *de l'Action de Dieu ſur les créatures.*

PARTIE II.

tinée. -- J'ai regardé vingt fois autour de moi, & je me ſuis toujours étonné de ce que les monarchies modernes ſubſiſtoient encore : donnez-moi une armée de dix mille fataliſtes, & avant quatre ans j'oſe conquérir l'Europe.

LEIBNITZ.

Et voilà juſtement, Sire, ce qui me rend votre ſyſtême ſuſpect ; la nature ne dicte point aux hommes de braver la mort : s'il y a encore des êtres intelligens, c'eſt qu'ils ne luttent point contre le penchant primitif qui les porte à ſe conſerver : la guerre eſt un art de notre invention, & ſes héros ſont ceux des hommes, & non ceux de la nature.

Rome que vous citez, a eu une foule d'hommes célebres, & un petit nombre de grands hommes : par exemple, ceux qui n'ont été que guerriers, n'ont été que célebres ; Rome gouvernée par des conquérans, ſembloit n'aſpirer qu'à faire du fracas ; mais Rome gouvernée par Marc-Aurele, eſt devenue le modele de toute la terre.

Pour les Califes, qui conquéroient pour détruire, qui réuniſſoient à une religion meurtriere un gouvernement atroce, & qui faiſoient brûler dans le même bûcher les hommes & les livres; je ne vois de comparable au crime de les imiter, que celui d'en faire l'éloge. L'HOMME SEUL.

Pardon, Sire, ſi je m'emporte contre cet art de la guerre, que vous chériſſez avec enthouſiaſme; mais vous avez ſi peu beſoin de la gloire militaire pour être un grand roi! On admire en vous la ſobriété de Scipion, la généroſité de Céſar, & la grande ame de Trajan; faites ſervir tant de qualités au bonheur des hommes: la Suede eſt aſſez vengée des attentats de trois rois; laiſſez reſpirer le Nord, que votre valeur fait gémir depuis tant d'années; oſez devenir le pere de votre peuple: vous avez conſacré la moitié de votre vie à étonner le monde par vos vertus terribles; conſacrez-en le reſte à les faire oublier.

CHARLES XII.

Leibnitz, votre courage redouble mon

PARTIE II.

eſtime pour vous ; vous jouez votre rôle de philoſophe, avec une ſupériorité dont je n'avois aucune idée ; adieu, je vais jouer le mien au ſiege de Frédericshall. — Je voudrois être Leibnitz, ſi je n'étois pas Charles XII.

ARTICLE III.

HYMNE A LA VERTU.

L'HOMME SEUL.

TOI qui ſubſiſtes malgré le blaſphême de Brutus, & les attentats de l'hypocriſie, appanage ſublime de la liberté des intelligences, ô vertu ! veux-tu faire le bonheur de la terre, inſpire également ceux qui la gouvernent & ceux qui l'éclairent ; dirige la volonté des rois & celle des philoſophes.

Montre-toi aux hommes ſans voile & ſans nuage ; car, jouets ſans ceſſe de leur imagination, ils te revêtent d'ornemens bizarres, & s'accoutument enſuite à n'adorer en toi, que ce qui n'eſt pas toi.

Apprends aux deſpotes, qu'il n'y a point de vertu ſans liberté ; au citoyen, qu'obéir aux loix, c'eſt obéir à ſoi-même ; à l'homme ſuperſtitieux, que la piété ne conſiſte pas dans le ſuicide ; & au philoſophe, qu'il doit étudier les loix de la nature dans ſon cœur & non dans les livres.

PARTIE II.

Déchire ſur-tout le triple bandeau qui faſcine dans le peuple l'œil de l'entendement; qu'il admire moins ce qu'il ne conçoit pas; qu'il ceſſe de s'indigner du progrès de la raiſon; & qu'il honore davantage la probité des hommes obſcurs, que les vices brillans des hommes en place.

O vertu! tous les êtres s'anéantiſſent devant toi; toi ſeule, tu nous tiens lieu de tous les biens donnés par la nature, ou créés par l'opinion; tu exiſtes, & le mal n'eſt plus ſur la terre.

Puiſſes-tu diriger avec le même ſuccès, mon entendement & ma volonté; car toutes les puiſſances de l'ame, te ſont également aſſujetties: lorſque je t'étudie, tu me parois une grande idée, & lorſque je te pratique, tu n'es plus qu'un grand ſentiment.

Je reconnoîtrai ta douce influence, lorſque je me plairai avec mon ame; lorſque l'amour de l'ordre s'élevera en moi au degré de la paſſion; lorſque je ſentirai que la nature a

imprimé en moi un grand caractere, & que j'oserai achever son ouvrage.

L'HOMME SEUL.

C'est alors que j'attendrai sans murmure & sans empressement, que la mort vienne me frapper : si le ciel prolonge ma carriere, je souffrirai avec tranquillité, & peut-être avec reconnoissance : si je péris avant le tems, qu'aurai-je à redouter ? C'est la vertu elle-même qui me remettra dans le sein de la nature.

LIVRE III.

DU CORPS HUMAIN.

PARTIE II. ENFIN mon voyage dans le monde intellectuel eſt terminé, & je me retrouve dans un monde ſenſible, où je pourrai diriger mes pas, & prévenir mes chûtes.

La génération de l'homme ſera le premier objet de mes diſcuſſions ! j'examinerai enſuite ce qui conſtitue la beauté ; ce que la nature a fait pour varier l'eſpece humaine, & ce que les hommes ſont pour dégrader l'ouvrage de la nature.

Je rechercherai comment on peut travailler à la perfection de ſon être phyſique, augmenter ſa vigueur, entretenir ſa ſanté, & reculer autant qu'il eſt en nous, le terme fatal de ſa deſtruction.

Puiſque l'homme paroît un être mixte, il a des perfections qui tiennent à la fois au corps

& à l'intelligence : telles ſont celles qui dérivent des principes ſur les mœurs ; principes admirables, qui ajoutent le charme de l'intérêt à celui de la beauté ; qui n'apprennent à s'abſtenir, que pour multiplier les plaiſirs de la jouiſſance, & contre leſquels l'homme dépravé ne réclame, que parce que ſon cœur lui a défendu d'être heureux. L'HOMME SEUL.

Les hommes ſe ſont fait auſſi des perfections de préjugé qui dépendent des beſoins factices de la ſociété, de la diverſité du climat qui les a vu naître ; des lumieres de leurs légiſlateurs, & ſouvent de leurs caprices ; tels ſont l'honneur, les avantages qu'on retire de la nobleſſe, de l'opulence, &c. Toutes ces perfections émanent plutôt du rafinement des hommes policés, que des loix invariables de la nature ; peut-être auſſi ne fait-on par-là que dégrader l'être, qu'on veut relever au-delà de ſa juſte hauteur ; comme les artiſtes blaſés, qui ont voulu créer un nouvel ordre compoſite, ont dégradé l'architecture.

PARTIE II.

Quoi qu'il en ſoit, l'examen de ces perfections de préjugé ne tient pas immédiatement au tableau de l'homme phyſique; de pareilles queſtions ne trouveront leur place que dans la quatrieme partie de cet ouvrage.

Mes réflexions philoſophiques ſur la beauté naturelle & ſur la beauté de convention, conduiſent à diſcuter quelle eſt celle que nous avons le droit d'altérer, & ſi nous avons le pouvoir légitime de nous retrancher nous-mêmes de la claſſe des êtres, & de faire divorce avec Dieu, l'homme & la nature.

Cette queſtion importante du Suicide terminera la ſeconde partie de cet ouvrage, & complettera ainſi ce qui regarde les devoirs de l'homme envers lui-même.

Parmi les recherches, d'une utilité généralement reconnue, où m'a entraîné le ſujet que je traite, il en eſt dont le but ne peut être apperçu que par ces lecteurs d'un ordre ſupérieur, qui ſont accoutumés à embraſſer

d'un ſeul coup-d'œil tout l'enſemble d'un grand ouvrage, & à faire eux-mêmes les livres qu'ils liſent : telles ſont les queſtions ſur l'hermaphrodiſme, ſur l'analogie entre les ſexes, ſur le mêlange des eſpeces, &c. Au reſte les diſcuſſions de ce genre ſeront courtes : dans certaines matieres, dès qu'on eſt entendu, on a tout approfondi.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DES OPINIONS ANCIENNES ET MODERNES SUR LA GÉNÉRATION DE L'HOMME.

PARTIE II. POURQUOI ne m'occuperois-je pas quelques momens des erreurs de nos ancêtres & de celles de nos contemporains, ſur-tout ſi ces erreurs intéreſſent le philoſophe, ſi elles portent l'empreinte du génie, & ſi elles donnent lieu d'admirer encore plus l'eſprit humain.

Ce que les anciens & la plupart des modernes ont dit de la génération de l'homme, pourroit s'entendre dans le ſens le plus étendu de la génération de tous les êtres organiſés; car ils ne ſont tous que les anneaux de la même chaîne; de plus, la nature n'a probablement qu'une loi, avec laquelle elle régit l'univers; elle produit, par la voie la plus ſimple, les phénomenes les plus extraordinaires; tandis que nous, avec nos machines compliquées, nous ne produiſons rien.

ARTICLE PREMIER.

Char subtil de Pythagore.

L'HOMME SEUL.

Il eſt inutile de percer le nuage des ſiecles qui ont précédé Pythagore, & d'examiner ce que des écrivains tels que Manethon & Sanchoniaton ont pu penſer de la génération de l'homme; les fragmens qui nous en reſtent ſemblent ſi peu authentiques, leur opinion eſt ſi fort enveloppée des nuages mythologiques de la Théogonie, que leur doctrine appartiendroit bien moins à eux qu'à leurs interpretes.

Pythagore intéreſſe bien plus les philoſophes, parce que ce légiſlateur de l'Aſie a fait une ſecte en Europe, & que ſon nom a encore ſubſiſté avec gloire, lorſque ſes livres & ſes diſciples n'étoient plus.

Cependant il ne faut pas trop juger de Pythagore par ce qu'en ont écrit Diogene, Laërce, Porphyre, Jamblique & Hiéroclès.

PARTIE II.

La doctrine du maître, à force d'être commentée par ces enthousiastes, ne nous est parvenue que défigurée; comme un rayon de soleil, qui parcourt l'athmosphere, ne parvient qu'altéré, au prisme qui le décompose.

Ce sage qui, persuadé de la sublimité de la science des nombres, avoit construit l'univers avec quelques regles d'Arithmétique (*), étoit moins visionnaire quand il parloit de la génération des animaux: il disoit que tout ce qui a vie naît d'une semence. Ainsi on peut le regarder comme le premier apôtre de doctrine des germes préexistans.

Il est vrai que cette grande idée étoit défigurée par les paradoxes qui l'accompagnoient. Pythagore assuroit que l'homme est une substance qui descend du cerveau de son pere, & qui est développée par une vapeur ignée.

(*) *Pythagorei ex numeris & Mathematicorum initiis proficisci volunt omnia.* — Cicer. *académ. Quest. lib. II.* — Voyez aussi Aristote, *métaphys. Lib. XII, cap. 8.*

La

La ſubſtance formoit le corps de l'enfant, & ſon ame devoit ſon origine à la vapeur. Pour comble de ſingularité, cette ame étoit double ; l'une conſtituoit l'entendement, & l'autre la ſenſibilité : cette derniere, dans la langue du philoſophe, s'appelloit *le char ſubtil de l'ame :* ainſi, pour rendre ce ſyſtême avec ſon appareil oriental, quand le fœtus étoit développé, l'entendement montoit ſur la ſenſibilité, & les rênes à la main gouvernoit la machine. L'HOMME SEUL.

Des rabbins, jaloux de la gloire de Pythagore, ont prétendu que ce philoſophe avoit puiſé dans le Pentateuque ſa diviſion des deux ames, & qu'il l'avoit altérée en faiſant de l'une un char ſubtil, au lieu d'en faire un vaiſſeau, comme il eſt clairement démontré dans les livres myſtiques de la cabale, qu'on a tant cités & ſi peu lus.

Sans entrer avec les rabbins dans leur *vaiſſeau ;* ſans monter avec Pythagore dans ſon *char ſubtil*, pour faire des hommes avec des

PARTIE II.

vapeurs, je me contenterai d'obſerver que le légiſlateur de l'Inde a rendu un grand ſervice à la philoſophie, en avançant que le néant ne pouvoit produire l'être : ce premier pas vers la lumiere, peut conduire le phyſicien à entr'ouvrir le voile de la nature; & Pythagore a plus mérité du genre humain par cette grande idée, qu'il ne s'en eſt joué par les rêveries qui l'accompagnent.

Hypocrate, dans la ſuite, ne fit que rectifier l'idée de Pythagore ſur les germes préexiſtans; il ſuppoſa que ces êtres inviſibles flottoient dans l'air, s'introduiſoient dans les animaux par la reſpiration, & ſubiſſoient un premier développement dans le ſang, & un ſecond dans l'utérus (*). Il eſt vrai que ſuivant ce principe la femelle pouvoit concevoir, ſans le ſecours du mâle; mais peu importoit au docte médecin, pourvu qu'il établît un ſyſtême & qu'il fît ſecte.

(*) *De Diatâ, lib. I.*

L'HOMME SEUL.

On voit dans ce ſyſtême, nommé par les Grecs *Homœomerie*, le germe des molécules organiques que l'ingénieux Buffon a rendues ſi célebres : au reſte, ſi Anaxagore avoit le génie de notre Pline, il n'avoit pas ſon microſcope; loin de faire comme lui, de belles expériences ſur la génération, il enſeignoit publiquement que le ſoleil n'étoit qu'une maſſe de feu, un peu plus groſſe que le Péloponeſe.

ARTICLE III.

SIMULACRES DE PLATON.

PARTIE II. PLATON, le plus ſublime rêveur dont l'Europe s'honore, avoit une trop haute idée de ſon génie, pour ſuivre d'autres ſyſtêmes que ceux qu'il avoit créés. « O Athéniens, diſoit-il, » on vous trompe quand on explique la géné- » ration des êtres par des molécules orga- » niſées, ou par des germes préexiſtans; laiſ- » ſez là les ſophiſtes & écoutez les géometres. » Tous les corps de l'univers ſont des ſimu- » lacres réfléchis & des types de Demiur- » gos.... Vous ne m'entendez pas, je vais » m'expliquer davantage. — L'eſſence de » toute génération conſiſte dans l'unité de » l'harmonie triangulaire; le ſimulacre du pere » qui engendre, & celui de la mere dans » lequel on engendre, peuvent bien conſtituer » deux côtés du triangle; mais pour le rendre » parfait, il faut y joindre le troiſieme côté

» de la figure mathématique, c'eſt-à-dire le
» ſimulacre de l'enfant qui eſt engendré.
» Voilà la clef du ſyſtême de la nature :
» tout s'explique, comme vous le voyez avec de
» l'harmonie, des ſimulacres & des triangles. »

L'HOMME SEUL.

Les diſciples de Platon ne l'entendoient guere ; mais ils l'en admiroient davantage : pour les femmes d'Athenes, qui ſe faiſoient initier dans ces myſteres philoſophiques, elles feignoient d'entendre, & pour preuve de leur intelligence, elles alloient, en quittant Platon, eſſayer de mettre de l'harmonie entre leurs ſimulacres & ceux de quelques Grecs jeunes & aimables, tels qu'Alcibiade.

ARTICLE IV.

FACULTÉ GÉNÉRATRICE D'ARISTOTE.

PARTIE II. LES Grecs n'étoient guere plus avancés, quand ils quittoient Platon pour écouter Ariſtote. Il n'y a rien de plus ſimple, diſoit ce dernier, que l'acte de la génération : la liqueur ſéminale du mâle ſe mêle avec celle de la femelle, alors la matiere prend une forme particuliere, & de-là s'enſuit un animal. — Fort bien ; mais quel eſt le principe de ce réſultat ? — C'eſt la faculté génératrice. — Encore mieux ; mais qu'eſt-ce qu'une faculté génératrice ? — Ici ſe taiſoit le précepteur d'Alexandre.

Depuis Ariſtote juſqu'à Deſcartes aucun phyſicien ne s'aviſa d'avoir un ſentiment à lui, ſur la génération : on ſe borna pendant tant de ſiecles à commenter les ouvrages de ce grand homme ou à les flétrir, à les mettre ſur l'autel ou à les brûler.

ARTICLE V.

Loix méchaniques de Descartes.

L'HOMME SEUL.

Descartes lui-même adopta le premier principe d'Ariſtote, & n'oſa différer de lui, que par l'explication qu'il en donnoit : ce philoſophe ſuppoſoit donc que le fœtus ſe formoit du mêlange de deux ſemences; mais au lieu d'attribuer la génération à la *faculté génératrice*, il diſoit que ce phénomene s'opéroit par les loix du mouvement. Les molécules des deux ſpermes fermentoient enſemble, & il s'en formoit auſſi-tôt un cœur, un nez & des oreilles; une ſeconde loi méchanique empêchoit qu'il n'y eût deux nez & deux cœurs dans le même individu, & une troiſieme arrangeroit chaque moule, de maniere que le cœur ne fût pas ſur la tête, & le nez ſous les pieds. Si on avoit fait quelqu'autre objection à Deſcartes, il en auroit été quitte pour

PARTIE II.

en créer une quatrieme. Ainſi, avec ſa fabrique des loix du mouvement, il eût été difficile au philoſophe, je ne dis pas d'être battu, mais de reſter court.

ARTICLE VI.

Ovaires d'Harvey.

L'HOMME SEUL.

Enfin on s'apperçut, vers le renouvellement des ſciences, que des ſciences, que des ſyſtêmes en phyſique ne prouvoient rien, ſi ce n'eſt l'eſprit du philoſophe; on fit donc des expériences, & les myſteres de la nature furent ſur le point d'être dévoilés par les anatomiſtes.

Le médecin d'Aquapendente qui apprit, dit-on, à Harvey le ſecret de la circulation du ſang, fut le premier qui tenta des expériences relatives à la génération, attendant, pour juger la nature, qu'il l'eût aſſez obſervée; mais, ſoit qu'il ne fût pas encore aſſez dépouillé des anciens préjugés ſur les premieres cauſes, ſoit faute d'yeux, ſoit faute d'inſtrumens, il n'ajouta rien à la maſſe des vérités reçues ſur le principe de la génération.

Harvey eſt le premier des modernes dont

PARTIE II.

les idées méritent quelqu'attention. On ſait que le roi d'Angleterre, Charles I, lui abandonna toutes les bêtes fauves de ſes parcs pour faire ſes expériences, & que ce médecin en fit un maſſacre ſavant : à force de diſſéquer des matrices de biches, le phyſicien apperçut un point animé s'agiter dans la liqueur cryſtalline qui l'enveloppoit; ce point animé eſt l'origine du fœtus : on le voit bientôt ſe développer par degré, juſqu'à ce que l'être organiſé paroiſſe à la lumiere (*); ainſi c'eſt de l'examen de ce point qu'il faudroit partir, pour faire une hiſtoire philoſophique de l'homme.

Mais Harvey, en faiſant des expériences ſur l'êtree qui vient d'être engéndré, n'en a point fait ſur l'acte même de la génération : auſſi, quand il a quitté le ſcalpel, il n'a plus créé que des ſyſtêmes. Ce médecin prétend que le fœtus ſe trouve en abrégé dans les

(*) *Guillel. Harvey, de Cervarum & Damarum coïtu exercit. LXVI.*

ovaires de la femelle, qui communiquent avec la matrice par les trompes de Fallope, que le sperme du mâle sert tout au plus à détacher l'œuf & à le porter dans la matrice où il s'organise; & ainsi l'homme ne devient pas pere en donnant naissance au fruit, mais seulement en le faisant tomber de l'arbre où l'a placé la nature.

L'HOMME SEUL.

Comme avec un peu d'esprit & beaucoup d'érudition, on trouve tout chez les anciens, on leur a fait honneur, même de ce système des ovaires; on le trouve, dit-on, dans un conte d'Hérodote, qui rapporte que le sable d'Egypte avoit produit des poissons (*); & dans un passage d'Hypocrate, qui compare un fœtus de six jours à un œuf crud dont on a ôté la coquille (**). Cette opinion est

(*) *Hérod. Lib. II.* Il est vrai qu'il ajoute que ces poissons nâquirent des œufs que les meres avoient laissés dans le sable, au tems du débordement du Nil. --- Ainsi ces œufs furent, sans doute, fécondés par les rayons du soleil.

(**) *Tome I, page* 135, *de naturâ pueri, ex.* 4.

PARTIE II.

bien plus évidemment consignée dans un texte de Macrobe, où cet auteur dit que l'œuf est le résultat de la semence & le principe de génération (*). — Mais sûrement Harvey avoit trouvé son système en disséquant des biches, plutôt qu'en lisant les *Saturnales*.

Ce qui sûrement n'est ni dans Macrobe, ni dans Hypocrate, ni dans Hérodote, c'est l'explication qu'Harvey donne du système des ovaires. Ce médecin interprete tout le mystere de la génération, avec des comparaisons de rhéteur. — Comment le mâle féconde-t-il la femelle? comme l'aimant en touchant le fer lui communique le magnétisme. — Quel rapport y a-t-il entre le fœtus & la matrice? celui qui est entre le cerveau & les idées. — La matrice conçoit le fœtus, comme le cerveau les idées qui viennent s'y arranger. — Il faut avouer que la lecture d'Harvey seroit bien plus utile pour former des poëtes que des naturalistes.

(*) *Saturnal. Macrob. lib. 7, cap. 16.*

Environ quarante ans après Harvey, Malpighi, meilleur obſervateur que lui, s'aviſa de répéter ſes expériences ſur un œuf qui n'avoit point été couvé : le médecin Anglois s'étoit imaginé que rien ne ſe formoit les deux premiers jours de l'incubation, & que le troiſieme le fœtus s'annonçoit par l'organiſation du cœur : l'Italien, au contraire, apperçut dans le point animé de l'œuf qui n'avoit point été couvé, la membrane de l'amnios où nageoit le fœtus ; d'où il conclud avec raiſon que le fœtus exiſtoit en entier dans l'œuf avant l'incubation (*). L'anatomiſte ſuivit le développement de ſon poulet, depuis cet inſtant juſqu'au vingt-unieme jour qu'il caſſa ſa coquille ; & il acheva de ſe convaincre qu'Harvey avoit vu dans ſon œuf ſes propres idées, & non la marche de la nature.

L'HOMME SEUL.

Tous les anatomiſtes du dix-ſeptieme ſiecle

(*) Ce fait avoit déjà été obſervé par un *Joſeph de Aromataris*. --- *Voyez* Préface des Obſervations de l'Hollandois Schrader ſur le livre d'Harvey.

PARTIE II.

qui étudioient la génération des animaux, commençoient toujours par être de l'avis d'Harvey sur la production de tous les êtres organisés, par les œufs : quelques-uns allerent même plus loin, & crurent appercevoir les enveloppes du fœtus dans les ovaires des femelles. L'évêque Stenon, grand oncle de Winslow, prétendit le premier, malgré Vanhoorn, à la gloire de cette découverte : le médecin Anglois Graaf la disputa à Stenon, & ensuite le fameux Swamerdam à Graaf : il s'est trouvé après de grandes querelles sur cette nouvelle dent d'or de Silésie, qu'elle n'existoit point ; & que les physiciens, qui se contestoient l'honneur d'avoir vu les premiers les œufs des ovaires, n'y avoient rien vu.

On modifia dans la suite le système des ovaires ; mais Harvey modifié ne se trouva pas plus conséquent qu'Harvey dans son état naturel : ainsi l'œuf qui renfermoit le genre humain se cassa. Des anatomistes qui avoient de bons microscopes, & une plus belle

belle imagination encore, virent ou crurent voir des animaux dans la ſemence du mâle; alors on abandonna les œufs de la femelle, & le monde philoſophique parut tourner ſur un axe nouveau.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE VII.

ANIMALCULES SPERMATIQUES DE LEUWENHŒCK ET D'HARSŒKER.

PARTIE II. C'EST Leuwenhœck & Harſœker qui opérerent cette grande révolution dans l'anatomie. Ces phyſiciens examinant à la lentille d'un microſcope le ſperme humain, y découvrirent une multitude d'animalcules qui nageoient en toutes ſortes de directions : comme ils aimoient beaucoup à calculer, ou du moins qu'ils avoient le coup-d'œil très-géométrique, ils compterent un jour cinquante mille de ces embryons dans une goutte de ſemence de coq, qui n'égaloit pas en groſſeur un grain de ſable. D'autres anatomiſtes répéterent ces expériences ſur d'autres animaux, & le microſcope fit preſque toujours voir dans chaque goutte de ſperme un océan habité par des milliers de poiſſons.

Comme le microſcope de la prévention

groſſit beaucoup plus les objets que le meilleur microſcope des artiſtes, un nommé. Dalempatius écrivit dans une diſſertation envoyée à Bayle, qu'il avoit reconnu dans la ſemence de l'homme de petites anguilles qui frappoient de la queue le fluide où elles nageoient; & que dans le tems qu'il examinoit avec admiration ce phénomene, un de ces animalcules ſe défit de ſa peau comme le ſerpent, & ſe métamorphoſa en homme, de maniere que l'obſervateur apperçut diſtinctement ſes jambes, ſes bras, ſa tête & ſa poitrine; ſeulement ſon enveloppe reſta derriere ſon col, & lui ſervit de capuchon (*). Au reſte, puiſqu'en divers ſiecles des hommes éclairés ont vu dans l'air des ſoldats de feu qui ſe livroient bataille, on peut pardonner à de jeunes phyſiciens de voir dans le monde infiniment petit du microſcope, des anguilles, des chryſalides & des capucins.

L'HOMME SEUL.

(*) *Voyez* Nouv. de la république des lettres, année 1699, page 552, & Aſtruc, *de Lue Vener. Lib. VIII, cap.* 4.

PARTIE II.

Leuwenhœck, qui n'étoit pas jeune quand il faiſoit ſes calculs microſcopiques, a peut-être renchéri ſur Dalempatius : il a prétendu démêler dans les animalcules des ſpermes, le caractere des êtres de chaque eſpece. Un jour il ſortit de ſon cabinet, avec le même enthouſiaſme qui fit ſortir Archimede tout nud de ſon bain, lorſqu'il eut réſolu le problême de la couronne : il appella ſes voiſins, & leur fit remarquer dans la ſemence d'un bélier, de jeunes brebis qui marchoient en troupe & ſuivoient avec timidité leur conducteur. — Que devoit répondre un homme tel que Locke, à un voiſin de Leuwenhœck, qui après l'expérience lui auroit dit : *J'ai vu ?* — Rien : mais faire un nouveau chapitre ſur la foibleſſe de l'eſprit humain.

Un prodige, je crois, encore plus grand que les découvertes de Leuwenhœck & de Dalempatius, c'eſt la connoiſſance réfléchie que les anciens avoient des animalcules ſpermatiques ſans le ſecours du microſcope : on

ne peut nier que cette idée ne ſe trouve clairement dans les œuvres de Platon & d'Hypocrate. L'oracle de la médecine dit expreſſément que *la ſemence des animaux eſt pleine d'animalcules qui ſe développent* (*); & le diſciple de Socrate a écrit dans ſon Timée, qu'on *ſemoit dans l'utérus comme dans un champ, des animaux que leur petiteſſe déroboit à la vue* (**). Quoi ! ne ferions-nous que glaner d'après les anciens, ſoit lorſque nous moiſſonnons des erreurs, ſoit lorſque nous recueillons des vérités ?

L'HOMME SEUL.

Quoi qu'il en ſoit, de ce fait qui intéreſſe peut-être plus les bibliographes que les philoſophes, il eſt certain que l'édifice, ſoit bâti, ſoit raccommodé par Leuwenhœck & Harſoëker, n'a qu'une baſe de ſable : comment un million d'animalcules font-ils effort à-la-fois pour entrer dans l'œuf, & n'y en a-t-il qu'un qui s'y loge pour le féconder ? pour-

(*) Lib. I, *de Diæta, ſect.* 17.

(**) *Platon. Tim. tome III, page* 91.

PARTIE II.

quoi l'appareil d'un million de cauſes pour ne produire qu'un effet ? reconnoît-on à ce méchaniſme la main de la nature ?

Un naturaliſte plein de talens & de connoiſſances, qui n'oſoit rejeter les animalcules microſcopiques, prétendit, il y a environ un demi-ſiecle, que c'étoient de petits vers qui vivoient dans le ſperme, comme les Aſcarides dans le corps humain, & il les retrancha de la claſſe des êtres générateurs (*) : on lui objecta que ces vers ſéminaux ne ſe trouvoient ni dans les enfans ni dans les eunuques, & il répondit que dans Origene ou Combabus ils étoient morts, & que dans les autres ils étoient ſi petits qu'on ne les voyoit pas : ſolution d'un homme qui cherchoit moins à éclairer qu'à ne pas reſter court.

Quelques anatomiſtes qui croyoient deviner la nature, auſſi aiſément qu'ils uniſſoient Harvey & Leuwenhœck, firent dans la ſuite un

(*) *Lettre philoſophique ſur la formation des ſels & des cryſtaux*, page 90.

ſyſtême mixte des œufs & des animalcules; ils ſuppoſerent que la petite anguille du ſperme s'élançoit impétueuſement dans l'ovaire, & là trouvant un œuf propre à la loger, le perçoit & y prenoit ſon premier accroiſſement, juſqu'à ce que ſon poids la fît tomber avec ſa chryſalide dans la matrice : ces anatomiſtes ont été bien étonnés dans la ſuite, quand le Pline de la France leur a prouvé qu'il n'y avoit dans l'acte de la génération ni œufs ni anguilles.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE VIII.

JAUNE D'ŒUF DU BARON DE HALLER.

PARTIE II. L'OPINION des animalcules, comme celle des œufs, ſont peut-être deux branches du ſyſtême des germes préexiſtans : il eſt vrai que la femme des diſciples d'Harvey n'a plus le privilege de renfermer dans ſon ovaire tout le genre humain, c'eſt l'homme de Leuwenhœch qui contient dans ſa ſemence toute ſa poſtérité ; mais ſi un monde entier préexiſte dans un germe, qu'importe au fonds que ce germe ſoit un amas d'œufs ou un troupeau d'anguilles !

Un des derniers défenſeurs des germes préexiſtans & des plus éclairés ſans doute, eſt le baron de Haller, le philoſophe qui peut-être a le mieux étudié l'économie animale, & porté avec le plus de courage le flambeau de l'expérience dans toutes les parties de l'Hiſtoire naturelle.

. . . . . *Si pergama dextrâ*
Defendi poſſent, etiam hac defenſa fuiſſent.

L'HOMME SEUL.

On ne ſauroit conteſter que cet illuſtre phyſicien n'ait fourni pour ſon ſyſtême le fait le plus déciſif qu'on ait encore produit, en faveur de la préexiſtence des germes à la fécondation : il s'agit du jaune de l'œuf, qui compoſe un tout organique avec les inteſtins de l'embryon; or, ce jaune ſe voit dans les œufs qui n'ont pas été fécondés : le germe du fœtus préexiſte donc à la fécondation (*).

(*) Voici comment Charles Bonnet, dans ſa *Contemplation de la Nature*, expoſe cette découverte : « Une membrane tapiſſe intérieurement le jaune de » l'œuf, & cette membrane, qui n'eſt que la conti- » nuation de celle qui revêt l'inteſtin grêle du poulet » eſt commune à l'eſtomac, au pharinx, à la bouche, » à la peau & à l'épiderme : une autre membrane » revêt extérieurement le jaune, & cette membrane » n'eſt que la continuation de celle qui recouvre l'in- » teſtin. Elle s'unit au méſentere & au péritoine ; les » arteres & les veines qui rampent dans le jaune, tirent » leur origine des arteres & des veines méſentériques » de l'embryon. Le ſang qui circule dans le jaune » reçoit du cœur le principe de ſon mouvement : le » jaune eſt donc eſſentiellement une dépendance des

PARTIE II.

Cette idée paroît portée juſqu'à la démonſtration dans les beaux mémoires du baron de Haller, ſur la formation du cœur dans le poulet (*), chef-d'œuvre de travail & de ſagacité, dont les anciens ne nous ont point laiſſé de modele, & qu'on ne peut comparer dans les productions modernes qu'à l'hiſtoire des Polypes.

Il faut voir dans les Œuvres de Charles

» inteſtins de l'embryon, & ne compoſe avec lui qu'un » même tout organique; mais puiſque le jaune exiſte » dans les œufs qui n'ont pas été fécondés, il s'enſuit » néceſſairement que le germe préexiſte à la fécon- » dation. --- *Contempl. de la nature, tome I, p.* 165.

(*) *Voyez* ſur-tout la derniere édition de Lauſane, qui eſt en deux volumes in-12. --- L'auteur, en donnant ſa phyſiologie, a dans la ſuite lié enſemble toutes les parties de ſon ſyſtême; il faut voir dans cet ouvrage important quelles couleurs brillantes il donne au paradoxe de l'évolution. --- *Elém. Phyſiol. tome VIII, lib. XXIX, page* 143. Comment il applique ſes principes ſur l'œuf générateur aux animaux vivipares. *Ibid. page* 154. --- Comment s'opere l'évolution dans les androgynes. *Ibid. page* 155. --- Dans les polypes, *Ibid. page* 158. --- Dans les animaux ſans ſexe, &c. *Ibid. page* 164. --- Avec une belle imagination on interprete tout dans la nature, même ce qui n'exiſte pas.

Bonnet (*), avec quel art ce philoſophe a défendu la découverte du baron de Haller, l'enthouſiaſme métaphyſique qu'il met à ſon analyſe, & ſur-tout l'adreſſe avec laquelle il fait ſervir ce fait à expliquer la génération de tous les êtres organiſés : il ſemble, à l'entendre, que le jaune d'un œuf non fécondé ſoit, comme la gravitation, une des clefs de la nature. L'HOMME SEUL.

L'opinion de la préexiſtence des germes eſt, je le ſais, une des plus belles idées qu'ait enfanté l'eſprit de ſpéculation; elle doit plaire aux diſciples des Grew, des Cudworth & des Malebranche; mais de brillantes rêveries importent peu au progrès des ſciences, & le monde ne s'organiſe pas avec des principes de métaphyſique (**).

(*) Voyez ſur-tout ſa *Contemplation*, ſes *Conſidérations ſur les corps organiſés* & ſa *Palingénéſie*.

(**) J'ai moi-même panché long-tems vers le ſyſtême des germes préexiſtans; j'étois alors bien moins initié que je ne le ſuis dans les myſteres de la nature: tout ce qui étonnoit mon eſprit avoit droit à ma

PARTIE II.

De grands phyſiciens ont tiré, des expériences de Haller, des conſéquences bien oppoſées à celles qu'en déduit ce célebre naturaliſte; ils ont dit que l'union du jaune & du poulet pouvoit être l'effet d'une greffe analogue à celle qui change la forme des végétaux.

Ils ont prétendu que quand même le poulet préexiſteroit dans la poule, il ne s'enſuivroit pas néceſſairement que le cheval préexiſtât dans la jument ou l'enfant dans la femme, parce que les êtres vivipares peuvent à toute force ne pas s'organiſer comme les êtres ovipares.

Ils ont ajouté que de la préexiſtence du poulet à la fécondation, il ne falloit pas conclure la préexiſtence du germe à l'animal générateur : il faut appuyer les hypotheſes ſur des faits, & non les faits ſur des hypotheſes.

---

croyance ; j'étois toujours tenté de croire une opinion vraie, parce qu'elle étoit ſublime.

On eſt pour Platon à vingt ans :
On ne lit que Locke à quarante.

ARTICLE IX.

PRÉEXISTENCE DES GERMES AVEC SES DEUX BRANCHES, LA DISSÉMINATION ET L'EMBOITEMENT.

L'HOMME SEUL.

LE chevalier Vallisnieri est un des naturalistes qui a fait les meilleures expériences sur la production des animaux; il résulte de ses observations (*) combinées avec celles de Malphigi, son maître en anatomie, que les prétendus œufs qu'on découvre dans les testicules des femelles, ne sont que des vésicules ou réservoirs d'une liqueur destinée à contribuer à la génération : cependant, comme il étoit prévenu pour le système d'Harvey, il s'imagina que l'œuf qu'il n'avoit jamais pu trouver, dans la multitude infinie d'animaux

(*) Voyez *Historia della generazione dell' Homo e degli animali*, ouvrage plein de recherches & de saine philosophie, qui fut imprimé pour la premiere fois à Venise en 1721.

PARTIE II.

qu'il avoit diſſéqués ſe trouveroit un jour; & il mourut en le cherchant.

Valliſnieri eſt un des grands Apôtres des germes préexiſtans; il ſuppoſe que l'ovaire de la premiere femme (qui cependant n'en avoit point), contenoit des œufs, qui renfermoient d'autres êtres organiſés avec leurs ovaires, juſqu'au terme de la deſtruction de l'eſpece humaine: cette quantité prodigieuſe de générations contenues, par un ordre toujours décroiſſant, dans l'œuf d'une femme, n'effrayoit point l'imagination du naturaliſte; il aimoit à voir les mondes, comme des boëtes d'enfant, renfermées les unes dans les autres: cette idée hardie étoit prouvée aux poëtes par *l'Eſſai ſur l'Homme* de Pope, & le calcul de l'infini ſembloit le démontrer aux géometres.

Cependant, comme le ſyſtême des germes préexiſtans menoit indirectement à conclure qu'une vierge pouvoit enfanter, les phyſiciens, alarmés de l'abſurdité de ce corollaire, cor-

rigerent leur paradoxe par un autre. Ils prétendirent que tous les hommes furent renfermés, il eſt vrai, dans l'ovaire de la premiere femme ; mais qu'ils étoient ſans vie, & que le ſperme du mâle eſt toujours néceſſaire pour vivifier ces froides ſtatues : cette idée conſolante pour les hommes, réjouit beaucoup les deux ſexes ; & les peres ſe trouverent flattés d'avoir au moins quelques parts à la production de leurs enfans.

L'HOMME SEUL.

Il y a deux moyens d'expliquer le principe de la préexiſtence ; ou bien les germes de tous les êtres ſont répandus par-tout, & s'organiſent quand ils rencontrent des matrices qui leur conviennent ; ou bien ils ſont tous emboîtés les uns dans les autres, & ils ſe développent ſucceſſivement : mais le philoſophe, qui ſe décide par l'évidence, ne trouve pas même un certain nombre de probabilités dans ces deux hypotheſes.

Le ſyſtême de la diſſémination eſt d'abord ſi ſingulier, que dans ce ſiecle même où les

PARTIE II.

paradoxes les plus extraordinaires ont leurs enthousiastes, celui-ci a trouvé très-peu de partisans : on a de la peine à croire comment ces germes résident indifféremment dans les solides les plus denses, & dans les fluides les plus rares ; [par exemple] dans le diamant, & dans le feu solaire : on ne peut se figurer comment ils subsistent inaltérables au milieu des mixtes qui se dissolvent sans cesse. On demande par quelle voie ils pénetrent dans les testicules, & s'il est vrai qu'on puisse respirer des germes d'hommes ?

Cependant, quelle que soit cette opinion, ses partisans ont peut-être moins d'absurdités à dévorer que ceux de l'emboîtement. « Un » globule de lumiere, a dit un de ses plus » ingénieux défenseurs (*), entre par mil- » liards dans l'œil d'un animal vingt-sept » millions de fois plus petit que le ciron. Mais » l'esprit humain perce encore au-delà de ce

(*) *Considération sur les corps organisés*, tome I.

globule

» globule de lumiere; il en voit ſortir un
» autre univers, qui a ſon ſoleil, ſes planetes, L'HOMME SEUL.
» ſes végétaux, ſes animaux; & parmi ces
» derniers un animalcule qui eſt à ce nouveau
» monde ce que l'être microſcopique, dont
» on vient de parler, eſt au monde que nous
» habitons. »

Quand l'ingénieux Harſoëker eut bâti ſon hypotheſe des animalcules, & qu'il ſe fut propoſé de la ſubſtituer à l'hypotheſe des œufs, il ne manqua pas d'attaquer le grand principe de Valliſnieri ſur les développemens; il examina, la plume à la main, le rapport de grandeur qui ſe trouveroit, entre la graine d'une plante développée la premiere année de la création, & celle qui, après une ſérie étonnante de reproductions, ſe développeroit la derniere année du ſoixantieme ſiecle; & il trouva que ce rapport ſeroit, comme l'unité ſuivie de trente mille zéros eſt à l'unité (*).

(*) Voyez lettre d'Harſoëker dans la *Bibliotheque ancienne & moderne*, tome XVIII, année 1722.

PARTIE II.

Harſoëker, dont la plume étoit enchaînée par ſon attachement à des erreurs que leur antiquité rend reſpectables, ne tira pas même de cette objection tout le parti qu'il pouvoit en tirer : il devoit laiſſer aux ſectaires l'hypotheſe abſurde que le monde n'a que ſix mille ans d'antiquité, & examiner le rapport qu'il pouvoit y avoir entre la premiere graine qui fut fécondée, lorſque notre globe, élancé du ſein du ſoleil dans ſon orbite, fut aſſez refroidi pour ſe prêter à la végétation, & le dernier germe contenu dans cette graine, dont le dernier des êtres animés verra le développement; alors le calcul du phyſicien eût bien autrement effrayé l'imagination; & le ſyſtême de la préexiſtence des germes, à force de paroître au-deſſus de la raiſon, eût été confondu avec ceux qui le contrediſent.

Les partiſans de Valliſnieri, aguerris aux calculs d'Harſoëker, lui répondirent en lui en oppoſant d'autres qu'il eſt difficile de conteſter : ils dirent qu'une baleine qui, de l'état

de germe a passé au point de développement où elle pese cent trente mille livres, aura été dans le ventre de sa mere, sept cents quarante-huit millions huit cents mille milliards de fois plus petite, que lorsque par sa taille colossale elle est parvenue à obtenir l'empire des mers (*) -- & l'apôtre des animalcules se crut terrassé. L'HOMME SEUL.

Observons en général que tous ces calculs, ce débordement de divisions métaphysiques, ces ordres d'infiniment petits, renfermés les uns dans les autres, peuvent plaire à l'imagination, mais révoltent trop étrangement la raison. La matiere n'est physiquement divisible à l'infini que pour les fabricateurs des romans Ontologiques, & non pour le philosophe de la nature.

Si tout le genre humain étoit renfermé dans

(*) On peut voir d'autres calculs de ce genre non moins étonnans dans les œuvres de Boyle, tome II, *Tractat. de utilit. philos. experiment.* & dans l'ingénieux Bourguet, *lettr. philos. sur les sels & les crystaux.*

PARTIE II.

les teſticules du premier homme, ou dans les ovaires de la premiere femme, comment rendre raiſon des alternatives de reſſemblance des enfans avec leurs peres ou leurs meres? Si le fœtus eſt l'animalcule ſpermatique de Prométhée, pourquoi en ſe développant reſſemble-t-il à Pandore? S'il n'eſt que l'œuf de Pandore, pourquoi a-t-il la figure de Prométhée?

Voici une objection bien plus inſoluble: Pandore avoit dans ſon ovaire des œufs mâles & des œufs femelles, ou bien Prométhée renfermoit dans ſa ſemence des vers des deux ſexes: or, comment concevoir qu'il y eût à-la-fois dans le même réſervoir des êtres qui puſſent ſe développer à l'infini, & d'autres qui ne puſſent ſe développer qu'une fois? Suppoſe-t-on aiſément des œufs mâles & des vers femelles qui n'auront qu'une génération, tandis que des vers mâles & des œufs femelles auront une poſtérité qui ne pourra s'anéantir?

Le ſyſtême de l'emboîtement avec ſes deux

branches des œufs & des vers, rend-il raiſon des variétés de l'eſpece humaine ? Je voudrois bien ſavoir ſi dans l'ovaire de Pandore, ou dans les teſticules de Prométhée, il y avoit le germe d'une beauté de Géorgie & d'un negre du Zanguebar, d'un Américain imberbe & d'une Hottentote avec ſon chaſte tablier, d'un nain de la Laponie & d'un géant des terres Magellaniques ? L'HOMME SEUL.

L'Anatomie fournit contre l'emboîtement d'autres preuves qu'il eſt inutile d'expoſer (*); mais on peut juger, par la foule des difficultés que fait naître le ſyſtême qui a paru le plus

(*) Il eſt certain qu'il ſe forme dans les corps des êtres organiſés, des vaiſſeaux qui ne tirent point leur origine du développement de quelques parties: ſi on fait la ligature & qu'on coupe le canal pancréatique d'un chien vivant, il s'engendre un autre canal qui ſort du pancréas, & va ſe rendre dans l'eſtomac ou dans le duodenum: de plus, ſi quelques plaies pénetrent dans la ſubſtance de quelques muſcles, il s'engendre de nouveaux vaiſſeaux ſanguins, qui s'anaſtomoſant avec les anciens vaiſſeaux, portent la nourriture aux parties: dans ces deux cas, il ſe fait dans les corps une nouvelle génération.

PARTIE II.

vraiſemblable au grand nombre des naturaliſtes, des abſurdités qui regnent dans les autres. On diroit que la nature nous a condamnés à ignorer toujours le grand ſecret de la génération, & qu'elle ne nous éclaire, de tems en tems, que par de fauſſes lueurs pires que notre ignorance.

ARTICLE X.

CRÉATIONS CONTINUELLES.

L'HOMME SEUL.

DES phyſiciens ſcrupuleux & puſillanimes ont cru déchirer le voile de la nature, en ſuppoſant qu'elle créoit à chaque inſtant par un acte particulier de ſa puiſſance les êtres organiſés : mais, depuis Deſcartes, il n'eſt plus permis en philoſophie d'expliquer tout par l'opération de la premiere cauſe. Comment admettre une ſérie infinie de créations, puiſqu'une ſeule eſt un myſtere incompréhenſible à la raiſon ? Les inquiſiteurs eux-mêmes, qui forcerent Galilée à croire que le ſoleil tournoit autour de la terre, n'auroient point ajouté cet article, ſymbole d'erreurs qu'ils firent ſigner à ce philoſophe.

ARTICLE XI.

SYSTÊME DU HASARD.

PARTIE II. UNE opinion auſſi inſenſée, ſans doute, mais bien plus téméraire, eſt celle qui fait le haſard arbitre de la génération des êtres organiſés : cette idée nâquit comme la précédente, de l'impuiſſance d'expliquer par la raiſon les phénomenes de la nature : ainſi il y a un point où le dévot & l'athée ſe trouvent réunis ; le phyſicien qui ſe place entr'eux deux, eſt le ſeul qui ne ſoit pas abſurde.

Qu'eſt-ce qu'une génération fortuite ? Explique-t-on par le haſard les loix conſtantes de la reſſemblance dans les générations ? Pourquoi l'aſſemblage bizarre des attomes organiques ne donne-t-il pas naiſſance à chaque inſtant à de nouvelles eſpeces ? Pourquoi ne voyons-nous pas réaliſer la fable des Centaures, des Sphinx & des Hypogryphes ?

Au reſte, je ſais qu'on a calomnié ſur le

ſyſtême du haſard la mémoire de pluſieurs hommes célebres : comme il eſt bien plus aiſé d'impoſer un nom odieux de ſecte que de réfuter un ſyſtême, on a appellé Spinoſiſtes, des philoſophes qui expliquoient la génération avec les loix méchaniques du mouvement; on a fait des athées de quelques phyſiciens, qui n'étoient peut-être qu'inconſéquens. N'imitons point les théologiens & ne calomnions perſonne.

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

développant firent naître des animalcules : ces êtres microſcopiques ſe raſſemblerent au fond du vaſe, y perdirent tout mouvement, & enſuite ſe changerent en nouveaux zoophytes, qui ſe métamorphoſerent quelque tems après en animalcules d'une plus petite eſpece : l'opération fut réitérée, juſqu'à ce que les zoophytes & les animalcules, en ſe dégradant par degrés, parvinrent à une petiteſſe qui les rendit inacceſſibles au microſcope.

Enfin le naturaliſte, entraîné par le fil de ſes expériences, obſerva la liqueur ſéminale de l'homme & des animaux ; & il y retrouva les mêmes zoophytes qu'il avoit découverts dans ſes premieres infuſions ; la rapidité ſeule mit quelque différence entre leurs métamorphoſes.

Néedham partit de toutes ces obſervations pour conclure que le principe de la génération devoit être conſidéré comme une force végétative qui réſidoit dans chaque particule, & qui ſe réſolvoit en deux forces contraires,

celle de réſiſtance & celle d'expanſion (*). Il raiſonna beaucoup ſur cette nouvelle clef de la nature, mais elle ne lui ſervit à ouvrir aucune porte dans la phyſique : on ſe permit de plaiſanter ſur ſes ſyllogiſmes, mais on admira ſes expériences. L'HOMME SEUL.

Qu'eſt-ce qu'une force végétative, ſinon une forme plaſtique de Cudworth, une qualité occulte des anciens, un être de raiſon ?

Cette force inconnue, qui organiſe par des voies inconnues la matiere, dont nous connoiſſons fort peu les propriétés, eſt-elle propre à répandre un grand jour dans les abymes inacceſſibles de l'Ontologie ?

Eſt-il probable que cette force végétative, comme le fait entendre ſon inventeur, ne produiſe ſes effets que par degrés, & que le tout harmonique du corps humain ne ſe forme que pieces par pieces ? Par exemple, com-

(*) Voyez *Nouvelles obſerv. microſcop.* par Néedham, Préface, page 11.

PARTIE II.

développant firent
ces êtres microſc
fond du vaſe, &
& enſuite ſe
phytes, qui
tems après
eſpece : l'
que les
dégrad
petite
cro

H I
-il s'or
eſt vrai, pour
e des peuples A
ſans tête ?
er juſqu'à la juſteſſe des
edham ; Muſchembroeck
vaſes, même fermés avec
ent pas que des êtres microſ-
ennent dépoſer leurs œufs (*);
haleur d'un feu modéré ne ſuffit
détruire l'organiſation : il y a des
qui ſupportent ſans périr celle de
uillante (**). Un ſage naturaliſte parle
d'une fille qui n'étoit pas incommodée
chaleur, qui faiſoit monter à cent quinze
es le thermometre de Réaumur (†),
que celle de l'eau bouillante ne le faſſe
onter qu'à quatre-vingt-dix. Enfin Lyonnet,
homme de la terre qui, après Réaumur, a le

(*) Introd. page 64.
(**) Duhamel, *hiſt. d'une inſecte de l'Angoumois*, &c.
(†) Ibid. page 260.

es, prétend qu'il n'y en
puiſſe démontrer la naiſ-
tous ces faits, ſans détruire
e ſyſtême de Néedham, juſ-
s le ſcepticiſme des ennemis de

L'HOMME SEUL.

ARTICLE XIII.

FORCE ESSENTIELLE DE WOLFF.

PARTIE II. IL n'y a pas loin de la force végétative de Néedham à la force eſſentielle de Wolff; auſſi on a combattu le philoſophe Allemand, avec les mêmes armes que l'Irlandois. On a plaiſanté ſur la qualité occulte qui eſt la baſe du ſyſtême de Wolff, & le baron de Haller lui a conteſté le réſultat de ſes expériences (*).

Il ſera toujours très-difficile d'expliquer comment une force, ſoit végétative ſoit eſſentielle, qui n'a d'autre propriété que de dilater les corps, ſuit un ordre conſtant dans les générations; comment elle met toujours, ſans ſe tromper, chaque membre à ſa place, & comment elle ne fait pas naître un Albinos d'une Géorgienne, & une aigle d'une tortue.

Wolff étoit un des hommes les plus ſavans

(*) *Elementa phiſiolog. tome VIII, lib. XXIX, page* 113.

de

de ſon ſiecle, mais il imaginoit beaucoup & il obſervoit fort peu ; il mettoit ſouvent les mots à la place des choſes : il a compoſé près de quarante volumes *in-quarto*, qui ne valent pas quarante vers de Lucrece, & qui n'iront pas, comme ces derniers, à la poſtérité.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE XIV.

NATURES PLASTIQUES.

PARTIE II. NÉEDHAM & Wolff me conduiſent aux natures plaſtiques : je vais tâcher de déchiffrer ces modernes hyéroglyphes.

« Je vais découvrir à la terre penſante, » dit le viſionnaire Cudworth, un nouvel » ordre de vérités : il y a entre les ames & » la matiere une claſſe d'êtres immatériels, » actifs, ſans ſoupçonner leur activité ; je les » appelle des natures plaſtiques, & on leur » doit tous les phénomenes variés de la » végétation & de l'animalité. »

A peine cet oracle fut-il prononcé, que le naturaliſte Grew ſe mit à l'interpréter ; Bayle plaiſanta le Dieu & le prêtre, & il fut plaiſanté à ſon tour par le ſavant le Clerc (*) : toutes

(*) On peut voir les pieces du procès, d'un côté *Biblioth. choiſie*, tomes II, V, VI, VII, VIII, X & XI. *Paſſim ;* & de l'autre, *Rép. aux queſt. d'un*

ces plaiſanteries réjouirent beaucoup le monde penſant, mais n'éclairerent perſonne.

L'HOMME SEUL.

Le phantôme des natures plaſtiques commençoit à diſparoître, lorſque l'ingénieux Bourguet ſe plut à lui donner une nouvelle exiſtence; il commença par augmenter l'échelle intellectuelle de Cudworth : il ſuppoſa ſix claſſes d'êtres immatériels, qui ſont les anges, les génies, les ames humaines, celles des bêtes, celles des plantes & les natures plaſtiques (*). Cette fureur de faire des claſſes, dans le monde de la nature, où il n'y a peut-être que des individus, eſt moins digne d'un phyſicien qui obſerve, que d'un philoſophiſte qui commente Ariſtote.

On a déjà pu entrevoir que la nature ne fait point mouvoir trois roues pour or-

---

provinc. tome III, chap. 179, 180 & 181, & *Continuat. des penſées ſur la comete*, page 91.

(*) Voyez l'expoſition de ſon ſyſtême, *Lettre philoſophique ſur la formation des ſels & des cryſtaux*, lettre III.

ganiſer un Samoyede, pour vivifier un éléphant & peut-être pour faire végéter une ſenſitive.

Les anges de Bourguet ne ſont pas tout-à-fait ceux de la théologie, car il leur donne un corps organique. Quoi qu'il en ſoit, voyez ſur leur exiſtence ce que nous avons dit ci-devant à l'article du diable.

Ses génies n'ont probablement exiſté que dans le cerveau exalté de Socrate, à moins qu'on ne réaliſe la fable ingénieuſe des ſylphes, des gnomes & des ſalamandres.

Reſtent les natures plaſtiques; mais leur défenſeur, en admettant leur exiſtence, en conteſte lui-même l'uſage, & il déclare le premier que ces êtres actifs étant ſuppoſés ſans intelligence, ne ſauroient varier d'eux-mêmes leurs opérations : ainſi il faudroit admettre autant de natures plaſtiques d'un ordre différent qu'il y a d'individus dans le monde organiſé : ce qui n'eſt pas tout-à-fait le méchaniſme de la nature.

Laiſſons les natures plaſtiques dans la lune, avec le bon-ſens des phyſiciens qui les ont fait naître ou réparées ; je n'ai pas le courage, pour les aller chercher, de monter l'hypogryffe de l'Arioſte.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE XV.

PERCEPTIONS ÉLÉMENTAIRES DE MAUPERTUIS.

PARTIE II. UNE des opinions les plus hardies qu'ait enfanté l'imagination philoſophique, eſt celle des perceptions élémentaires (*). Maupertuis, le pere de ce ſyſtême, établit d'abord que l'intelligence eſt eſſentielle à la matiere ; il voit clairement cette propriété dans les animaux, & par analogie il la ſuppoſe dans tous les êtres : quand on lui objecte que l'organiſation met des limites éternelles entre un éléphant & un grain de ſable, il répond que l'organiſation n'eſt autre choſe qu'un arran-

(*) Voyez le *Syſtéme de la Nature*, imprimé dans les Œuvres de Maupertuis, édition de Lyon, tome II, page 139. Cet ouvrage parut d'abord ſous la forme d'une theſe, ſoutenue à Erlangen par un docteur Allemand, & fit beaucoup de bruit, comme en fera toujours *tout ſyſtéme de la nature*, où l'on défigurera la nature par ſes ſyſtêmes.

gement de parties, & que dans ce ſens général il n'y a point d'être qui ne ſoit organiſé.

L'HOMME SEUL.

Le philoſophe de Saint-Malo part de ce principe, pour ſoutenir que les élémens propres à chaque corps ſe trouvant en quantité ſuffiſante & à des diſtances d'où ils peuvent exercer leur action, viennent s'unir les uns aux autres pour réparer ſans ceſſe les pertes de l'univers.

Les élémens intelligens nagent dans le fluide ſéminal du pere & de la mere; mais comme chacun eſt extrait d'une partie ſemblable à celle qu'il doit former, il conſerve un ſouvenir de ſon ancien état & tend à le reprendre; de-là la conſervation des eſpeces & le phénomene des reſſemblances.

S'il ſe fait des réunions bizarres d'élémens ſurnuméraires, voilà des monſtres par excès: ſi quelques élémens oublient de s'unir, voilà des monſtres par défaut.

S'ils partent de différentes eſpeces entre leſquelles cependant il y ait encore quelques rapports, ils font naître des métis.

PARTIE II.

Pour les élémens, qui n'ont qu'un ſouvenir confus de leur ancienne ſituation, ils peuvent donner lieu aux générations équivoques ; ainſi les élémens qui auront perdu la mémoire pourront donner naiſſance aux anguilles des infuſions de Néedham.

C'eſt un ſpectacle très-plaiſant de voir comment tout s'arrange dans la nature avec les perceptions élémentaires : cette idée féconde eſt une baguette qui ſert à Maupertuis pour créer des monſtres & des demi-dieux, des déſerts & des jardins d'Armide.

Mais d'abord ce ſyſtême n'explique pas comment les élémens primitifs purent acquérir de la mémoire.

De plus, qu'eſt-ce qu'un élément qui eſt extrait d'un autre ? Un élément par ſa nature n'eſt-il pas un être ſimple & inaltérable ?

Les conſéquences qu'on peut tirer de l'hypotheſe de Maupertuis, ſuffiſent pour la battre en ruine ; il eſt certain que ſuivant l'idée du philoſophe, le monde n'eſt plus qu'un amas

de perceptions élémentaires, d'où il réſulte une perception unique qui eſt l'ame du grand être : voilà donc le monde un grand animal, comme l'a dit Zénon, comme l'a penſé Spinoſa, & comme ſûrement ne le diſoit, ni ne le penſoit Maupertuis. L'HOMME SEUL.

Le ſyſtême des perceptions élémentaires eſt une des idées les plus folles qu'ait fait naître le cerveau exalté d'un philoſophe : il eſt bien ſingulier que le Lucien moderne, qui s'eſt permis tant de plaiſanteries ſur l'académicien qui a applati le pôle, n'ait rien dit ſur ſon ſyſtême de la nature : cependant l'élément ſéminal qui oublie ſon origine, afin de faire un monſtre, méritoit une place dans la diatribe du docteur Akakia, autant que l'idée de borner les preuves de l'exiſtence de Dieu à une formule d'Algebre, celle de changer les aſtres en meules de moulin, & celle de conſeiller aux hommes à imagination de s'exalter pour devenir prophetes.

ARTICLE XVI.

TACT SOURD ET OBTUS DU CRÉATEUR DE L'ENCYCLOPÉDIE.

PARTIE II. UN philoſophe bien ſupérieur par ſes lumieres à Maupertuis, & qui a joui pendant ſa vie de toute ſa célébrité, a tenté de rectifier ſon ſyſtême, ce qui vaut encore mieux que d'en plaiſanter l'auteur; il ſubſtituoit à l'intelligence des élémens une ſenſibilité infiniment inférieure à celle que la nature a donnée aux animaux les plus ſtupides & les plus voiſins de la matiere morte. Cette ſenſibilité eſt une eſpece de tact ſourd & obtus, qui eſt l'origine de l'activité des molécules organiques: comme il n'y a pour chacune d'elles qu'une ſituation commode, elle la recherche ſans ceſſe par une inquiétude automate, comme un animal s'agite dans le ſommeil, lorſque l'uſage de preſque toutes ſes facultés eſt ſuſpendu, juſqu'à ce qu'il ait trouvé la diſpoſition la plus propre

au repos (*). Cette idée eſt ingénieuſe, ſans doute, mais il faut la mettre à côté des rêves ingénieux de Platon. L'HOMME SEUL.

Je demande à l'auteur de *l'Interprétation de la Nature*, ce que c'eſt qu'une matiere morte, & ſi le mot de vie, pour le philoſophe, n'eſt pas ſynonyme à celui d'exiſtence?

Un tact ſourd & obtus n'eſt-il pas une ſenſation? & y a-t-il un intervalle immenſe entre une ſenſation & une perception?

L'inquiétude automate de la molécule organique vaut bien en phyſique la mémoire de l'élément, excepté qu'elle n'explique pas auſſi ingénieuſement la formation des monſtres & le phénomene des reſſemblances.

(*) *Interprétation de la nature*, paragr. LI. *De l'impulſion d'une ſenſation.* --- L'auteur, dans ce chapitre, définit l'animal un ſyſtême de différentes molécules organiques, qui par l'impulſion d'une ſenſation, ſemblable à un toucher ſourd & obtus, que celui qui a créé la matiere en général leur a donné, ſe ſont combinées juſqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à ſa figure & à ſon repos.

ARTICLE XVII.

MOLÉCULES ORGANIQUES DE BUFFON.

PARTIE II.

ENFIN, le Pline de la France écrivit ſon Hiſtoire naturelle, & ceux qui connoiſſoient ſon génie, crurent qu'il alloit entr'ouvrir au moins un coin du voile de la nature; mais la lecture de ſon traité de la génération les déſabuſa bientôt : ils y virent des expériences fines plutôt que des preuves, des vues hardies & non un ſcepticiſme éclairé, de l'eſprit enfin à la place de la vérité.

Cependant ce philoſophe débutoit par rompre deux anneaux de la grande chaîne du préjugé; les phyſiciens du ſiecle dernier s'étoient partagés entre le ſyſtême des œufs & celui des animalcules ſpermatiques; notre obſervateur démontra aux uns que l'œuf, dans les animaux vivipares, étoit un être de raiſon, & aux autres que le ver du ſperme, s'il exiſtoit, ne pouvoit être le fœtus.

Cet écrivain ingénieux, après avoir renverſé les hypotheſes de ceux qui l'avoient précédé, établit la ſienne : il ſuppoſe qu'il y a dans un être une infinité de molécules organiques ſemblables, parce que chaque partie contient un germe de la même eſpece : ainſi un individu eſt un tout uniformément organiſé, qu'on peut conſidérer comme un aſſemblage de germes ou d'autres petits individus : ces molécules, toujours vivantes & toujours actives, compoſent une matiere commune à l'animal & au végétal : leur mouvement peut être arrêté par les particules inorganiques des mixtes ; mais dès qu'elles parviennent à ſe dégager, elles produiſent par leur réunion ce que nous nommons un être organiſé. L'HOMME SEUL.

Cette matiere répandue par-tout, comme les germes préexiſtans dans le ſyſtême de la diſſémination, ſert à développer tout ce qui vit & végete ſur le grand théatre de la nature.

Le ſuperflu de cette matiere organique

PARTIE II.

est renvoyé de chaque partie du corps, de l'un à l'autre sexe, dans les organes de la génération qui leur servent de réservoir.

A la fin du quart-d'heure voluptueux, quand Ovide & Corinne satisfaits ne sont plus liés que par cette douce sensibilité qui survit à la jouissance, leurs molécules organiques qui se trouvent réunies s'arrangent dans un moule intérieur par une attraction particuliere, & Corinne devient mere.

Si les molécules fournies par Ovide sont plus nombreuses ou plus actives que celles de son amante, l'embryon est mâle; sinon il est du sexe de Corinne.

Si la maîtresse d'Ovide recevoit dans ses bras un autre Romain plus robuste ou plus voluptueux, les molécules organiques du nouvel amant l'emportant en activité, l'enfant qui en résulteroit ressembleroit à son pere, & la trahison de Corinne seroit découverte.

Si par une suite de cette dépravation que le luxe & la satiété entraînent, Corinne se

livroit à un de ces hommes disgraciés de la nature, qui ne suppléent à la privation de quelques membres que par la vigueur de leur tempérament, plusieurs moules manquant au pere, & ne pouvant être représentés en petit dans le fœtus, l'enfant viendroit au monde mal organisé, & Corinne seroit punie de son crime par la naissance d'un monstre. L'HOMME SEUL.

Quelquefois les molécules disséminées partout, ne trouvent point de matrice convenable; alors elles forment ces especes de zoophytes qu'on connoît sous le nom des animalcules des infusions.

Il y a des corps dont le méchanisme est très-composé, & qui par conséquent ne renferment qu'un petit nombre de parties similaires; alors ils doivent se reproduire avec peine & moins se multiplier. C'est ce qu'on remarque dans l'homme & dans les quadrupedes, dont la population est presque dans le rapport de l'unité à l'infini si on la compare avec celle de quelques animaux qui

PARTIE. II.

forment un tout plus homogene, tels que les huîtres & les pucerons.

Les corps organisés les plus simples, sont ceux dont toutes les parties sont formées de molécules organiques; ce sont aussi ceux qui se reproduisent le plus aisément: un polype est un assemblage de petits polypes; aussi l'acier qui coupe un de ces insectes, ne fait qu'en multiplier les individus.

L'audacieux physicien paroît expliquer tous les phénomenes de la génération avec les molécules organiques; mais Harvey & Leuwenhœch, qu'il réfute, les expliquoient aussi avec leurs vers spermatiques: ainsi cet appareil imposant ne prouve pas la marche de la nature, mais seulement l'adresse du naturaliste.

Le système que je viens d'exposer étoit celui d'Empédocle, de Plotin & d'Anaxagore (*). Cependant il n'a point fait fortune

(*) *Voyez* les preuves de cette assertion dans les *recherches sur l'origine des découvertes*, &c. par M. Dutems, tome I, page 97.

chez

chez les anciens, & on ne voit pas que ſes premiers auteurs aient joui même de la gloire vulgaire de faire ſecte. L'HOMME SEUL.

Qu'eſt-ce qu'un moule intérieur? Eſt-ce aux deſtructeurs des natures plaſtiques, à mettre des mots à la place des principes, & à interpréter par des qualités occultes les myſtères de la nature?

Une molécule organique qui n'eſt ni animal ni végétal, & qui produit des animaux & des végétaux, eſt-elle bien claire à l'eſprit de l'initié, quand même il auroit toute la ſagacité de l'Hiérophante?

Le baron de Haller & d'autres naturaliſtes célebres, ont renverſé avec des armes victorieuſes ce frêle édifice (*) : ils ont oppoſé des raiſons à ſes ſophiſmes, & des expériences à ſes expériences : cependant comme on admire plus la phyſiologie latine qu'on ne la

(*) Voyez ſur-tout *Elementa phyſiologiæ*, *t. VIII*, *lib. XXIX*, *page* 118.

PARTIE II.

lit, le procès entre ſon auteur & le Pline de la France, n'a pu encore être jugé.

On a demandé au philoſophe du jardin du roi, comment ſes molécules organiques, qu'il ſuppoſe inaltérables, peuvent être moulées dans ſon moule intérieur? Si ſes élémens ſe modifient, ils ne ſont plus élémens; s'ils reſtent inaltérables, ils ne peuvent concourir à la formation des corps organiſés.

Comment, ſuivant ces principes, des individus qui naiſſent du mêlange de deux eſpeces, ont-ils des organes qui ne ſe trouvent ni dans le pere ni dans la mere? Par exemple, pourquoi l'abeille-ouvriere eſt-elle ſans ſexe, & ne reſſemble-t-elle ni au bourdon, ni à la reine-abeille? Le phénomene des fourmis qui ſont ſans ailes, tandis que leurs peres & leurs meres ſont ailés, eſt bien plus inexplicable encore dans le ſyſtême des molécules.

L'inventeur des moules réſoudra-t-il, avec ſes principes, le problême du fœtus mâle qui naît avec deux mains, tandis que ſon pere

L'HOMME SEUL.

eſt né manchot (*); & celui de ces Hottentots qui naiſſent avec l'organe complet de la génération, quoique preſque tous les peres, par principe de religion, ſe faſſent couper un teſticule (**).

Voilà donc des ailes, des mains & des organes de la génération que la Nature a formés ſans le ſecours des moules ! Pourquoi donc les autres parties en auroient-elles beſoin ? Il faut que le moule intérieur produiſe tout, ou qu'il n'exiſte pas; qu'il ſoit le ſeul être générateur, ou bien un être de raiſon.

Le ſyſtême de Buffon a pour baſe la reſſemblance des enfans à leurs peres, & on peut nier tout-à-fait cette reſſemblance; ſi on lit avec attention les ouvrages des plus célebres naturaliſtes (†), on ſe convaincra que

(*) Fait reconnu, même des anciens : *A mancis integri generantur*, dit Ariſtote. *Hiſt. anim. lib. VII, cap. 6.*

(**) Voyez Kolbe, *Deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance*, page 273.

(†) Voyez ſur-tout la préface que le baron de Haller

PARTIE II.

depuis que le genre humain exiſte, il n'y a jamais eu deux hommes qui par la ſtructure intérieure & extérieure de leur corps ſe ſoient parfaitement reſſemblés. On a dépoſé dans les mémoires des académies mille deſcriptions des arteres de la tête, & il y a une variété ſinguliere dans tous les deſſeins. Cette variété ſemble même une des loix que s'eſt preſcrite la nature : elle a réſervé la ſimplicité pour ſes plans, & prodigue la richeſſe & la magnificence dans les détails.

Voici encore un côté foible par lequel s'écroule l'édifice de notre ingénieux naturaliſte; quand même on ſuppoſeroit que les molécules organiques ſe rendent en effet de toutes les parties du corps dans la liqueur ſéminale, je voudrois bien ſavoir par quel méchaniſme s'exécute leur arrangement : ne doivent-elles pas nager ſans ordre dans le fluide qui leur tient lieu de réſervoir ? Pour-

a miſe à la tête de la traduction allemande de l'*Hiſtoire naturelle.*

quoi donc l'univers n'eſt-il pas rempli de monſtres, dont les uns auront un œil ſur la main, d'autres le nez ſur l'épine du dos, &c. ? Si on ſuppoſe une puiſſance particuliere qui arrange avec intelligence ces molécules, il valoit tout autant ne pas créer les moules intérieurs; il faut que l'édifice ſoit l'effet de la combinaiſon aveugle des matériaux, ou qu'il ſoit tout entier l'ouvrage d'un architecte. L'HOMME SEUL.

Cependant un moule eſt une choſe ſi commode pour ceux qui veulent fondre d'un ſeul jet la ſtatue de la nature, que Charles Bonnet, un des grands adverſaires de l'Epigeneſe, s'en ſert auſſi pour expliquer le myſtere de la génération; ce naturaliſte qui n'oſe pas décider que l'hypotheſe de la diſſémination ſoit une erreur, quoiqu'il regarde celle de l'emboîtement comme une vérité (*), après avoir réfuté le ſyſtême de Buffon, tente de

(*) *Voyez* les aveux qu'il fait de ſon incertitude, *Conſidérat. ſur les corps organiſés.* Paſſim *Palingénéſie philoſoph.* tome I, page 101.

PARTIE II.

le concilier avec ſes idées en concentrant le moule organique dans les parties génitales (*); idée ingénieuſe, ſans doute; mais avec de l'eſprit on ne fait que le roman de la nature.

Ce qui caractériſe les ouvrages ſublimes de l'être générateur, eſt l'uniformité de ſes opérations : il n'établit pas deux loix pour gouverner les machines animales; ainſi le moule organique eſt par-tout ou nulle part.

Au reſte, l'auteur des molécules auſſi bien que l'écrivain ingénieux qui a voulu en étayer l'édifice, ont tous les deux rendu des ſervices importans à la phyſique & à l'hiſtoire naturelle; & ce n'eſt qu'aux admirateurs de leurs perſonnes qu'il eſt permis de critiquer leurs ouvrages.

(*) *Conſidérat. ſur les corps organiſés.* Paſſim.

ARTICLE XVIII.

Cerveaux microscopiques du Médecin le Camus.

L'HOMME SEUL.

C'EST sans doute dans l'attelier des moules intérieurs que le médecin le Camus forgea ses cerveaux microscopiques (*); ce physicien partant du principe que la nature n'a qu'une loi pour la formation de tous les êtres organisés, suppose que le cerveau n'est qu'un germe animo-végétal, qui renferme le principe générateur des animaux de la même espece. La semence, dit-il, est composée de cerveaux microscopiques, émanés du grand cerveau de l'individu; ainsi mon entendement est un magasin de graines qui se féconderont pour donner naissance à ma postérité; & il n'est plus besoin des allégories de

(*) Ce système est développé dans des *mémoires sur divers sujets de médecine*, qui ont paru en 1760.

PARTIE II.

la mythologie, pour expliquer comment Pallas nâquit du cerveau de Jupiter.

Il n'y a que deux moyens d'interpréter ce ſyſtême : ou bien le cerveau générateur eſt compoſé de petits embryons qui attendent une matrice pour ſe développer, & alors je ne vois guere pourquoi les femmes font autre choſe que des cerveaux ; ou bien la matrice elle-même fait un corps à la tête que la ſemence de l'homme a fournie ; & cette idée eſt auſſi abſurde que celle qui attribueroit à la coque d'un œuf la naiſſance d'un poulet. — Ne dégradons pas, même par des juſtes plaiſanteries, les ouvrages d'un médecin dont nous reſpectons la mémoire.

ARTICLE XIX.

Apprentissage de la Nature de J. B. Robinet.

L'HOMME SEUL

Si jamais il y eut sur la génération un système extraordinaire, c'est celui que J. B. Robinet a consigné dans le livre intitulé : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être, ou Essai de la Nature, qui apprend à faire l'homme* (*). Après la lecture de cet ouvrage, on croit avoir fait un long rêve, & cependant on est long-tems à déterminer en quoi ce rêve est distingué du réveil.

Le principe qui sert de base au système, est une vérité éternelle : c'est que la nature n'est qu'un seul acte, que cet acte comprend

(*) L'idée de ce titre & peut-être du système entier, est tirée d'un texte de Pline où il appelle le lizeron, petite fleur qui a beaucoup d'analogie avec le lys, l'apprentissage de la nature, qui apprend à faire un lys. *Tyrocinium naturæ lilium formare discentis.*

PARTIE II.

les phénomenes paſſés, préſens & futurs; & que ſa permanence fait la durée des choſes; d'où il ſuit que tous les êtres ont été formés d'après un ſeul deſſein primitif, dont ils ſont des variations graduées à l'infini : c'eſt d'après ce prototype que la nature travaille, pour former par degrés l'homme qui eſt à la tête de l'échelle animale, & ce travail eſt appellé par notre philoſophe ſon apprentiſſage.

La premiere ébauche de la forme humaine ſe trouve dans les foſſiles. Par exemple, il y a des pierres qui ont la figure d'un cœur (*), & d'autres qui imitent le cerveau (**); pluſieurs ont la forme du pied (†), de

(*) Ce ſont celles que les naturaliſtes ont déſigné ſous le nom de Lithocardites, de Bucardites & d'Antropocardites : le ſavant d'Argenville, *Conchyl. page* 312, *planche XXVI*, repréſente quatorze pierres différentes qui ont la figure d'un cœur. J. B. Robinet n'étoit pas inſtruit de ce fait : il auroit ſans doute été l'objet d'un nouveau chapitre de ſes conſidérations.

(**) Ce ſont les Encéphalloïdes.

(†) Il parle d'une eſpece d'antropodite où l'on reconnoît nos petits os, nos veines & nos rotules : imi-

l'œil (*) & de l'oreille (**); d'autres deſſinent au naturel le ſein d'une belle femme (†); & ce qui eſt encore plus merveilleux, il y a des *Priapolites*, qui repréſentent l'organe de la génération dans l'homme; des *Hyſtera petra*, qui imitent celui de la femme, & des *Hyſterolithes*, qui faiſant voir les deux ſexes réunis, deviennent le type des hermaphrodites. L'HOMME SEUL.

Il eſt donc clair, ſuivant ce ſyſtême, que la nature en formant une *Olite*, une *Encéphalloïde*, ou une *pierre mamillaire*, s'eſt eſſayée à produire l'oreille muſicale de Pergoleſe, le cerveau générateur de Newton, ou ce ſein allant, venant, arrondi par l'amour, qui ſervit autrefois de modele à la Vénus de Médicis.

---

tation qui a fait prendre à quelques perſonnes ce pied pour celui d'un homme, changé en pierre par la tête de Méduſe.

(*) Tel eſt le Leucophthalme de Pline le naturaliſte.

(**) Ce ſont les olites. Il y a auſſi une petite huître, ridée, ovale, qu'on pourroit prendre pour une pierre auriculaire.

(†) Il a fait graver une de ces pierres mamillaires.

PARTIE II.

Ce qui eſt encore plus clair, car J. B. Robinet le dit, c'eſt qu'un caillou oriental eſt l'ébauche d'un enfant en maillot, parce que ſa marbrure en renferme l'image (*); qu'une agathe qui repréſente la tête d'un negre, peut bien avoir ſervi de moule à la tête d'un Caffre (**); & qu'un rocher de Malthe, connu des chevaliers ſous le nom de *moine pendu* (†), eſt probablement le type d'un cordelier mourant au gibet.

On ne réuſſit jamais dans ſon premier apprentiſſage; auſſi la nature, qui s'eſt eſſayée aſſez groſſiérement dans les foſſiles à faire l'homme, va le mouler avec bien plus d'adreſſe dans les plantes.

On découvre, dit J. B. Robinet, une analogie merveilleuſe entre l'homme & les végétaux : l'homme a un corps & des membres,

(*) C'eſt le *Puer infaſciis*. Voyez l'ouvrage que j'analyſe, page 34. --- C'eſt ici qu'il faut citer, encore peut-être ne me croira-t-on pas.

(**) Ibid. page 35.

(†) Ibid. page 36.

& l'arbre un tronc & des branches; l'écorce de l'arbre eſt compoſée de trois membranes, auſſi bien que notre peau : la ſeve tient lieu de ſang à la plante; ſes fibres ligneuſes lui ſervent de veines lactées, & ſes feuilles ſont les poumons : on découvre dans les parties ſexuelles des végétaux un rapport ſingulier avec nos organes de la génération. Enfin, la plante vit, reſpire & tranſpire; elle dort, & elle veille; elle eſt malade, & elle ſe porte bien : voilà bien des apanages de l'humanité; ſi elle en avoit davantage, elle ſeroit un homme (*).

L'HOMME SEUL.

(*) Comme l'idée de l'analogie entre l'homme & les végétaux eſt au fond très-vraie, je me fais un plaiſir d'analyſer ce chapitre 36 des *conſidérations*. Il ſervira de nouvelle preuve à un chapitre antérieur de la *Philoſophie de la Nature*.

Les parties ſexuelles des plantes ne s'éloignent pas beaucoup, pour la forme, des parties naturelles de l'homme & de la femme; les étamines, parties mâles des plantes, portent des gouſſes ſpermatiques analogues aux teſticules; & le pyſtile a ſa baſe, ſes conduits & ſon ſommet, qui repréſentent la matrice, les trompes & la vulve d'une femme.

PARTIE II.

Au reſte, la nature de tems en tems donne une idée de ſes talens méchaniques, en perfectionnant le type humain dans les plantes: on a trouvé dans la forêt d'Aldorff, un champignon portant un groupe de ſix hommes (*). Ailleurs on a obſervé deux femmes nues, repréſentées par un navet & une mandragore (**).

Le fœtus plante a des filets ombilicaux, des lobes qui lui ſervent de placenta; & des enveloppes qui répondent à notre *chorion* & à notre *amnios*.

Il y a dans le corps humain deux fluides généraux, le ſang & la lymphe: il y a dans les plantes deux fluides, la ſeve & une liqueur viſqueuſe analogue à la lymphe.

La plante pompe par ſes racines & par les pores de ſes feuilles, un ſuc qui eſt porté dans des utricules qui lui ſervent d'eſtomach; là il fermente & ſe digere; il ſe rend enſuite dans les organes excrétoires, où s'évacuent les matieres peu propres à s'affimiler avec la ſubſtance.

Les maladies des plantes ont beaucoup de rapport avec les nôtres: elles ſont ſujettes aux puſtules, aux engorgemens, aux abcès, à l'inflammation, à la fievre, à la gangrene, &c. Au reſte, cette analogie ſemble portée à la démonſtration dans l'*Anatomie des plantes* de Grew, & dans le *Traité de l'ame des plantes* du docteur Dedu.

(*) Conſidérat. &c. page 59.

(**) Ibid. pag. 58 & 60.

Notre portrait eſt encore plus parlant dans les animaux que dans les plantes : on voit un ſerpent des Indes orientales (*), qui porte un maſque de tête humaine ſur ſon dos, & des carpes anthropomorphes, qui peuvent rendre vraiſemblable la fable des Syrenes. L'HOMME SEUL.

Plus on monte de degrés dans l'échelle, & plus les imperfections diſparoiſſent ; l'homme marin, atteſté par tant de voyageurs, ne differe, dit-on, de nous que par l'élément qu'il habite, par ſes écailles & par ſa ſtupidité (**).

L'Ourang-Outang qui vit dans les bois, qui ne manque pas d'eſprit, & qui eſt ſans écailles, remplit l'intervalle qui eſt entre le triton & l'homme.

Enfin, la nature après s'être amuſé à créer des hommes difformes, tels que les Negres de Manille avec leurs queues, & les Hotten-

(*) C'eſt le *Cobra di Capello*.

(**) Ici J. B. Robinet ne fait guere que copier Telliamed ; c'eſt au public à juger de leur double autorité.

PARTIE II.

totes avec leurs tabliers, & les hommes fort laids, tels que les Lapons & les Kalmoukes, avant de casser son moule, a produit les Persans & les Géorgiennes, les plus beaux individus de l'espece humaine: ces chefs-d'œuvres dont on ne trouve guere dans notre Europe les images que dans les belles statues de l'antiquité: la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvedere & l'Atinoüs.

Tel est le systême de l'auteur du livre *de la Nature* : comme il est appuyé tantôt sur des faits & tantôt sur des sophismes, il est à certains égards un chef-d'œuvre de délire & un chef-d'œuvre de raison.

Il est évident qu'il y a un rapport singulier entre tous les êtres; qu'ils vont tous en se dégradant par nuances insensibles, & que s'il est une propriété qui leur soit commune à tous, c'est la faculté de vivre.

Mais que d'absurdes corollaires ose-t-on tirer de ces axiomes, & quel rôle subalterne fait-on jouer à la nature !

Peut-on

Peut-on ſuppoſer que l'être générateur faſſe ſon apprentiſſage ſur la ſcene du monde comme un éleve de Pigal dans l'attelier de ce ſculpteur ? La nature ne fait rien d'ébauché ; pourquoi lui prêter nos petits eſſais, nos moules & notre impuiſſance ?

L'HOMME SEUL.

La nature en faiſant des priapolites & des mandragores, a voulu faire des priapolites & des mandragores, & ne s'eſt point eſſayée à faire l'homme.

Pourquoi l'homme ſeroit-il le premier objet du travail de l'être générateur ? eſt-il ſon chef-d'œuvre ? Sait-on ſi dans cette multitude de planetes qui font leur révolution autour de notre ſoleil & des étoiles fixes, il n'y a point d'intelligence ſupérieure à la nôtre ? Sans nous égarer dans cette immenſité de mondes, avons-nous ſeulement parcouru toute la ſurface de ce grain de ſable qu'on nomme la terre, & connoiſſons-nous les habitans des terres auſtrales ?

Si la nature a eu beſoin d'un prototype

PARTIE II.

pour créer l'homme, je ne vois pas pourquoi il ne lui en auroit pas fallu auſſi pour créer les mondes ; car il eſt probable qu'une planete, telle que Saturne, n'eſt pas un des modeles ſur leſquels l'homme a été travaillé ; & s'il y a ſeulement deux prototypes néceſſaires, le ſyſtême de notre philoſophie eſt renverſé.

Il ſera toujours infiniment abſurde de chercher le moule de l'eſpece humaine dans une conque de Vénus & dans un priapolite.

Il ſera infiniment abſurde de ſuppoſer que cette conque & ce priapolite, qui ne ſont ni d'autres foſſiles, ni d'autres coquillages, ſont le type d'une jouiſſance.

Il ſera infiniment abſurde de compoſer un homme avec des cailloux, des pierres mamillaires, des agathes, des raves & des mandragores, parce qu'il y a des foſſiles qui repréſentent un cerveau, un pied & des mamelles; des pierres précieuſes ſur leſquelles des têtes ſont deſſinées, & des plantes qui ſont taillées en homme.

Milord Shaftesbury a composé un livre, pour prouver que la vérité étoit inaccessible au ridicule; & je serois tenté de croire que dès qu'on peut rire d'un système, on est en droit de le rejetter : la raillerie entre les mains de Lucien, peut être une pierre de touche pour distinguer les opinions des hommes des vérités immortelles de la nature.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE XX.

MOUVEMENT GÉNÉRATEUR.

PARTIE II.

IL m'eſt tombé entre les mains une diſſertation phyſique ſur la génération, traduite du latin, & imprimée il y a douze ans (*); où l'au-

(*) Il eſt bon de marquer la date préciſe de l'impreſſion, car le ſtyle pourroit faire croire à quelques Bibliographes que l'auteur a été contemporain de Rabelais : voici quelques phraſes de la dédicace au roi de Pruſſe.

« Ainſi que nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui, malgré notre attachement à la vie, de deſirer d'être les contemporains des Céſars, lorſque nous liſons leur vie, de même, &c. Or, ſi c'eſt un vœu ſage & ſenſé que nous formons en deſirant avoir exiſté dans le ſiecle des Céſars, pour leur donner des marques de notre amour : certes, ſire, vous le ſentez, & il ne peut y avoir qu'un eſprit bas & rampant, qui ne ſent ni la bonté ni les hauts faits, qui ne forme pas ces deſirs. Si les ſiecles futurs, enviant notre bonheur, deſirent avoir vécu avec nous, je dois être exempt de blâme quand je parois aſſez hardi pour vous offrir cet eſſai de talens ordinaires, &c. »

Aſſurément ce n'eſt pas dans ce ſtyle que Trajan a été loué par Pline ; Louis XIV par Buſſi-Rabutin, & Fréderic lui-même par Voltaire.

teur s'écarte des routes vulgaires, & bâtit un ſyſtême qui peut prêter à la critique, mais non à la plaiſanterie. L'HOMME SEUL.

La génération, dit notre anonyme, n'eſt qu'une combinaiſon du mouvement, & ſi la ſemence devient féconde, c'eſt parce qu'elle fermente dans les teſticules de l'homme & dans l'ovaire de la femme : ce mouvement en faiſant circuler les humeurs, devient la baſe des tempéramens ; lui ſeul entretient l'activité de nos organes ; lui ſeul, en agitant nos faiſceaux fibrillaires, enfante nos paſſions, & il ne nous manque que le ſecret de le perpétuer dans nos frêles machines, pour acquérir l'immortalité.

Avec ce mouvement générateur, notre philoſophe explique tout : une modification particuliere du mouvement dans les organes de la génération produit un mâle plutôt qu'une femelle ; une autre fait un manchot & une troiſieme fait un embryon à deux têtes.

PARTIE II.

Il en eſt de la génération ainſi que de la Chymie : comme la variété des matieres qu'on met dans les fourneaux fait varier les produits qui réſultent de la ſéparation de leurs principes, de même, la variété des ſemences fait varier les produits de la génération.

De toutes les hypotheſes que la philoſophie ancienne & moderne a fait naître, pour jeter quelques lumieres dans la nuit de notre bereceau, celle-ci auroit pu, je ne dis pas conduire le plus ſûrement à la vérité, mais du moins ſatisfaire le plus l'eſprit humain.

Mais il auroit fallu que l'auteur de ce ſyſtême ne l'eût pas conçu d'une maniere vague, & qu'il ne l'eût pas exprimé encore plus vaguement qu'il ne l'a conçu.

Il auroit fallu qu'il eût appuyé ſes principes ſur des expériences : car les faits ſont preſque la ſeule logique de l'hiſtoire naturelle.

Il auroit fallu, ſur-tout, qu'en admettant une cauſe méchanique de la génération, il eût concilié ſon hypotheſe avec l'idée du

ſuprême ordonnateur de la grande machine de l'univers.

L'HOMME SEUL.

Au lieu de tout cela, l'anonyme s'amuſe à parler de l'ovaire de la femme, qui n'a point d'ovaire; à aſſurer que Paſiphaé a pu faire naître le Minotaure, & à prouver qu'une vierge peut concevoir & enfanter ſans miracle.

Il viendra peut-être dans la ſuite quelqu'homme de génie, qui partant de ce principe du mouvement générateur fera mouvoir le monde phyſique ſur un autre pivot: la même idée qui meurt dans un cerveau ſtérile, germe quelquefois avec ſuccès dans une tête mieux organiſée: une pomme tombe d'un arbre dans un jardin de Londres, le peuple des phyſiciens n'y voit que la chûte d'un fruit, Newton y apperçoit le principe qui fait graviter les mondes.

ARTICLE XXI.

HYPOTHESE TURQUE DU PHILOSOPHE IBN-ELBAKA.

PARTIE II.

JE ne crois pas à la jument Alborak, qui conduiſit Mahomet vivant dans les ſept cieux: je ne penſe pas qu'il y ait de la ſageſſe à introduire dans la phyſique les calculs du Coran & de l'Apocalypſe; je n'ai jamais pourſuivi la chimere du grand œuvre: mais malgré les abſurdités de ce genre qui accompagnent l'hypotheſe du bon Muſulman Ibn-Elbaka, il me ſemble qu'elle peut figurer avec diſtinction avec les moules, les formes plaſtiques, & toutes les rêveries que je viens de réfuter: je vais l'expoſer avec tout ſon appareil oriental, mais ſans y ajouter la plus légere réflexion: ce qui s'y rencontre de vrai, ſera aiſément apperçu par les lecteurs qui ſuivent la chaîne de mon ouvrage: pour les erreurs, elles y ſont expoſées avec tant d'abſurdité qu'elles

portent avec elles leur contre-poiſon.

L'HOMME SEUL.

« Il faut conclure de mon ſyſtême (*), que » le principe du corps humain vient de la » terre qui d'abord a végété, & de l'état de » végétal a enſuite paſſé à celui d'animal: » cet animal a ſervi d'aliment à l'homme, & » cet aliment a été d'abord du ſperme, » enſuite de la chair, des veines & des os » dont l'être eſt né, & après la naiſſance il » ſubſiſte, ou il ne ſubſiſte pas. -- Sachez » donc, vous qui cherchez le grand œuvre, » que de tant de millions d'atomes de la terre, » à peine un ſeul devient aſſez actif pour » végéter; que la plus petite partie de mille » millions de végétaux devient animale; » que de mille millions d'animaux une ſeule » molécule devient humaine, & que de mille » millions de molécules humaines, il n'y en » a qu'une qui devienne une goutte de ſperme;

(*) Ce fragment eſt tiré d'un livre italien, qui a pour titre: *Della litteratura de Turchi*, édition de Veniſe, pages 75 & 76.

PARTIE II.

» ce n'eſt pas tout encore : de mille millions
» de gouttes de ſperme une ſeule devient
» ſemence : de mille millions de parties de
» ſemence, une ſeule arrive à la matrice, &
» de mille millions de ces particules ſéminales
» qui arrivent à la matrice, il en naît un ſeul
» homme, & de mille millions qui naiſſent,
» un ſeul ſubſiſte, & de mille millions qui
» ſubſiſtent un ſeul eſt Muſulman, & de mille
« millions de Muſulmans, un ſeul a la vraie
» foi, & de mille millions de fideles un
» ſeul eſt philoſophe, & de mille millions de
» philoſophes, un ſeul devient adepte. — Le
» but de tant de générations eſt donc un
» adepte : ainſi la nature entiere a contribué
» à ſon exiſtence ».

ARTICLE XXII.

ORONDAL, Hiſtoire philoſophique écrite ſur les mémoires de Zoroaſtre.

JE ne ſaurois mieux terminer l'hiſtoire des erreurs humaines ſur la génération, que par la rêverie d'un des plus anciens défenſeurs de l'Epigeneſe : il s'agit d'un petit écrit fait ſur les mémoires de Zoroaſtre, un des premiers légiſlateurs de l'Orient : ce n'eſt point l'ouvrage que nous avons de ce philoſophe ſous le nom d'Oracles (*), ni ſon fameux Zend, un des évangiles de l'Aſie, ni le Sadder qui en eſt l'abrégé ; je parle ici d'une bagatelle échappée à ce grand homme, dans le tems qu'il s'ennuyoit dans ſon ſerrail de Baƈtra, comme tout roi philoſophe doit s'ennuyer quand il a un ſerrail.

L'HOMME SEUL.

Un roi de la Baƈtriane, ſucceſſeur de Zo-

(*) *Oracula verſibus hexametris græcè cura ſervati Gallæi, in-4°, Amſtelodami, 1689.*

PARTIE II.

roaſtre, qui avoit auſſi un ſerrail, & qui n'étoit pas philoſophe comme le ſublime auteur du Zend, trouva cette hiſtoire dans les archives de la couronne, & la rédigea telle qu'elle eſt ici; je ne garantirai point la vérité, mais ſeulement la fidélité de ſa traduction : le Parſis de qui je la tiens a eu la complaiſance de la rendre en françois mot pour mot, & c'eſt ſur cette verſion que j'ai fait l'écrit qu'on va lire; ſeulement j'ai pris la liberté d'en retrancher les alluſions fréquentes aux attributs d'Oromaze & d'Arimane, les allégories trop recherchées, & tout ce fatras de langage myſtique & théurgique, que les Orientaux prennent ſouvent pour du ſtyle ſublime : j'ai tâché de faire parler Zoroaſtre & ſon rédacteur, comme ils auroient parlé eux-mêmes, s'ils avoient vécu dans ce ſiecle de lumiere & de raiſon; & ſi une traduction de ce genre n'eſt pas de nature à ſe faire citer, elle l'eſt du moins à ſe faire lire.

Les notes, qui ſont au-deſſous du texte,

ſerviront à éclaircir divers points d'hiſtoire naturelle, & à concilier la phyſique ancienne avec la nôtre : elles ſont toutes de moi, & je l'annonce avec empreſſement, afin qu'on ne faſſe pas honneur de mes erreurs à Zoroaſtre.

L'HOMME SEUL.

ORONDAL.

PORTE I. (*)

HYMNE ANTÉRIEURE A ZOROASTRE.

PARTIE II.

« JE te salue, ô roi de la nature ; toi, » qui as jeté dans l'étendue, des millions de » spheres étincelantes, pour former l'archi- » tecture de la machine qui embrasse tous les » êtres ; toi, qui as ordonné aux mondes de » graviter les uns sur les autres, & qui fais » résulter des loix éternelles du mouvement, » l'équilibre & le repos de l'univers.

» On dit que dans cette petite fourmilliere » qu'on nomme la terre, il y a des taupes » qui ne savent pas si tu es, & des tigres » qui voudroient que tu ne fus pas : je ne te

(*) Ceux qui ont lu le docteur Hyde, savent que les Orientaux nomment *Porte*, ce que nous appellons *Chapitre*.

» demande pas leur anéantiſſement, car je
» ſuis comme eux un être organiſé ; mais je
» te remercie de n'avoir pas permis que je
» devinſſe ou aveugle ou ingrat.

L'HOMME SEUL.

» Je me ſuis ſervi de l'intelligence dont tu
» m'as doué, pour t'étudier dans les merveilles
» du globe que j'habite ; les facultés que je
» tiens de toi, m'ont conduit à la nature, &
» la nature m'a ramené vers toi.

» J'ai cru appercevoir qu'avec le ſeul feu
» élémentaire tu as compoſé tous les êtres
» que je découvre, ſoit par mes yeux, ſoit
» par mon entendement ; & je t'adore ſous
» l'emblême de ce feu, dont la pureté me
» peint ton eſſence & que j'entretiens depuis
» tant d'années, pour me tracer une foible
» image de ton éternité.

» Et toi, ô ma fille, adore auſſi cet être
» ſuprême qui t'a miſe dans mes bras ; mais
» ne répete point l'hymne que j'ai chanté :
» tu ne connois point Dieu comme archi-
» tecte de ces millions de globes qui roulent

PARTIE II.

» dans l'eſpace : que t'importe que tous les » êtres gravitent les uns vers les autres ? Que » te fait même l'éternité de leur auteur, à toi, » qui n'es pas à portée de la comprendre : » à toi, dont l'exiſtence eſt bornée à un » inſtant qui s'écoule : à toi, qui dois plus au » ſouverain de la nature, en qualité d'être » ſenſible, qu'en qualité d'être raiſonnable ?

» Que ta priere ne ſoit que l'effuſion de » ta reconnoiſſance ; elle ne doit point être » l'ouvrage d'une philoſophie, que tu as » peu exercée : Dieu la deſire ſimple comme » ton ame ; elle ſera plus ſublime que la » mienne.

» Tu es dans le printems de l'âge, & ton » cœur ſeul doit parler à la divinité : quand » l'hiver ſera ſur ta tête, tu feras parler à la » fois le cœur & l'intelligence ; il faut bien, » quand une partie de nous-même eſt glacée, » que l'autre ſupplée à ſa foibleſſe.

» Remercie l'être bienfaiſant par excellence, » de t'avoir fait naître dans une isle déſerte,

où

» où tu n'as à ſubir ni les chagrins de l'obéiſ-
» ſance, ni les fatigues du commandement ; L'HOMME SEUL.
» où tu vivras tranquille & fortunée, à l'abri
» des erreurs & des terreurs humaines, loin
» des eſprits foibles & des perſécuteurs, du
» ſpectacle flétriſſant des eſclaves & des
» caprices deſtructeurs du vulgaire des rois.

» Il faut le remercier de ce que tu habites
» le plus beau climat de la terre, n'ayant point
» de marécages à deſſécher, & de plantes
» paraſites ou venimeuſes à détruire : ſans
» être obligée de captiver la mer par des digues,
» de diſputer quelques vils alimens aux bêtes
» féroces, & de faire au péril de ta vie la
» conquête de la nature.

» Tu dois le remercier encore de ce que
» tu as la paix avec ton ame & avec tous les
» êtres qui t'environnent ; tandis que par-tout
» où les hommes ſont raſſemblés, le feu
» de la guerre embraſe juſqu'à l'air qu'on
» reſpire, & fait tarir la ſource des géné-
» rations.

PARTIE II.

» O ma fille, combien Dieu te deviendroit » cher, ſi dans le ſilence de cette ſolitude, » ton ame émue pouvoit interroger quelqu'au- » tre que ton pere ! ſi ce ſein qui s'ouvre aux » deſirs pouvoit palpiter ſous des yeux qui » en accéléraſſent le développement ! Le ciel » qui te protege exécutera peut-être un jour » ce prodige : il te doit du moins de te laiſſer » le calme de l'ignorance, s'il te refuſe les » tranſports de la volupté. »

PORTE. II.

Du lieu de la Scene et des Acteurs.

L'HOMME SEUL.

TEL étoit l'hymne que le reſpectable Orondal chantoit à l'être ſuprême : il avoit le viſage tourné du côté de l'Orient, & la main étendue ſur un autel de gazon où brûloit le feu pur & léger de l'Alcohol (*), feu qui ſe conſervoit depuis quinze ans, & qu'il avoit allumé.

(*) Les chymiſtes donnent le nom d'*Alcohol* à l'eſprit de vin rectifié au dernier degré ; c'eſt le ſeul corps de la nature entiérement inflammable. Les premieres expériences que fit ſur ce ſujet Boerhaave, déconcerterent toute la phyſique moderne, qui cependant ne marchant qu'à l'appui des faits, ne ſembloit pas aiſée à déconcerter. On fut très-ſurpris d'apprendre que ce liquide enflammé n'exhaloit aucune fumée, ne noirciſſoit pas les corps qu'on expoſoit ſur ſa ſurface, & ſe conſumoit entiérement ſans dépoſer de cendres ; on le fut encore plus d'entendre aſſurer qu'un charbon ardent plongé dans l'alcohol, loin de l'allumer, l'éteignoit lui-même : les uns nierent les faits, d'autres les répéterent & accuſerent la nature de ſe contredire : il n'y eut qu'un petit nombre de ſages qui avouerent que Boerhaave étoit un grand homme, & qu'ils ne connoiſſoient pas parfaitement la marche de la nature.

PARTIE II.

Orondal n'avoit encore que cent vingt ans: au feu de ſes yeux, à la vigueur de ſa démarche, & encore plus à celle de ſa raiſon, on l'auroit cru dans l'automne de l'âge; ce qui paroîtra un prodige aux rois mes contemporains qui ſont déjà vieux à cent ans (*); mais auſſi pourquoi ont-ils un trône & un ſerrail?

Zima, fille d'Orondal, tous les jours, au lever & au coucher du ſoleil, verſoit dans un vaſe de porphyre la liqueur odoriférante qui ſervoit d'aliment au feu ſacré : c'étoit une beauté piquante, qui uniſſoit la fraîcheur de

(*) J'ai voulu, en partant de ce fait & d'un texte de Salomon qui fixe la vieilleſſe de l'homme à quatre-vingts ans, calculer l'époque où cette hiſtoire fut écrite par Zoroaſtre; mais comme la ſolution de mon problème m'a conduit quelques trois mille ans avant le tems où les hiſtoriens placent le regne de ce fameux roi de la Bactriane, je ne veux pas faire part au public de mon calcul : je n'irai point pour un conte, quelque philoſophique qu'il ſoit, me brouiller avec les chronologiſtes; & ſous prétexte que Zoroaſtre n'a jamais menti, brûler les livres d'Uſſérius, du chevalier Marsham & du pere Pétau.

quinze ans à l'ingénuité de dix : ſes charmes ſont au-deſſus de mon pinceau : les génies bienfaiſans créés par Brama l'auroient priſe pour une habitante du ciel, ſi elle n'eût pas vécu dans une isle déſerte ; & elle auroit eu un culte, ſi elle avoit pu avoir des adorateurs. L'HOMME SEUL.

Zima étoit donc parfaitement belle ; ce qui n'eſt pas rare en Aſie : mais de plus elle n'en ſavoit rien ; ce qui eſt un peu moins commun, dans nos grandes villes, où les jeunes filles apprennent bientôt ce ſecret, non de leurs rivales, mais de leurs amans, de leur cœur & de leurs miroirs.

Au reſte, Zima dans ſon déſert avoit toutes les jouiſſances, excepté celle qui donne du prix aux autres : d'abord elle habitoit le plus beau climat de l'Aſie, une terre où les fruits & les fleurs naiſſoient ſans culture, & qui eût été le berceau du genre humain, ſi le genre humain pouvoit avoir un berceau.

Cette isle éloignée de Baſtra de plus de deux

PARTIE II.

cents cinquante paraſanges (*), n'avoit aucune terre dans ſon voiſinage ; ſeule au ſein de l'Océan, elle ſembloit ſéparée de toute la nature.

Il n'y avoit autour d'elle aucun port où le plus foible vaiſſeau pût mouiller ; environnée de toutes parts de rochers eſcarpés, elle paroiſſoit au navigateur le repaire des aigles & des vautours, plutôt que la demeure d'un philoſophe.

Cette isle, malgré le préjugé, renfermoit la

(*) La *Paraſange* de la Perſe, ſuivant les commentateurs qui ont le mieux défriché les landes de l'antiquité, renfermoit trente ſtades de la Grece, & il faut huit ſtades pour former un mille d'Italie. Il s'enſuit que l'isle d'Orondal étoit ſituée à environ neuf cents trente-ſept milles, c'eſt-à-dire, à plus de trois cents douze lieues de Bactra : j'ai cherché dans Ptolomée, dans Cluvier & dans tous nos géographes des traces de cette isle ; mais, ſoit que le globe ait ſubi quelque grande révolution, ſoit peut-être qu'il n'y ait eu qu'un foible intervalle entre la naiſſance de cette isle & ſon anéantiſſement, je n'ai pu aſſeoir ſur ce ſujet que de foibles conjectures ; ce qui me fait beaucoup de peine, ſoit à cauſe de mon amour pour la géographie, ſoit à cauſe de mon reſpect pour la mémoire de Zoroaſtre.

plupart des biens qui peuvent faire chérir l'exiſtence; & ſi l'amour avoit pu s'y introduire, l'homme y auroit été auſſi fortuné, que Brama l'eſt dans la ſphere du feu, d'où il gouverne les mondes. L'HOMME SEUL.

Cependant les rochers dont l'isle étoit ceinte, ne receloient point dans leur ſein de mines d'or; puiſque ſes habitans jouiſſoient de la nature, ils n'avoient pas beſoin de l'acheter.

On n'y trouvoit auſſi ni perles ni diamans; qu'en auroit fait Zima? belle, jeune & à demi nue, elle ſe paroit de ſes charmes: tous les brillans de l'Aſie n'auroient pu que lui nuire, puiſqu'ils n'étoient point elle.

A la place de tous ces riens futiles, on y voyoit des berceaux flexibles de grenades, qui parfumoient au loin l'air qu'on reſpiroit; des boſquets touffus de lilas qui ne recevoient que ce demi-jour ſi favorable à la volupté, & des baſſins expoſés au ſoleil levant d'où l'onde s'échappoit en caſcades colorées, &

PARTIE II.

venoit rafraîchir l'émail des fleurs, autour de la grotte où Zima goûtoit les douceurs du sommeil. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je vois déjà, à ce tableau, s'échauffer l'imagination de mes femmes : ce soir quand renfermé seul avec Zirphé, mes mains presseront l'albâtre de son sein, que nos bouches seront unies & nos ames confondues, elle ne manquera pas de me dire : ô mon bien-aimé, volons vers l'isle d'Orondal ; dérobe-moi au tourment d'avoir des rivales ; viens dans ce sanctuaire de la Divinité, jouir du ciel & de mon cœur ; que t'importe la Bactriane ? ne retrouveras-tu pas dans la tendresse de Zirphé, ton trône, ton serrail & l'univers ?

Ah ! Zirphé, que me demandes-tu ? -- cette isle dont je t'entretiens a été engloutie par un tremblement de terre, arrivé il y a trois

cents quinze ans (*). Tu ſoupires ! conſole-toi : tant que tu reſpireras, tu n'auras point de rivales ; tu poſſéderas ſans partage ma main & mon cœur ; & ce palais ſera pour toi l'isle d'Orondal.

L'HOMME SEUL.

(*) Il eſt probable que cette isle dut ſa naiſſance comme ſa deſtruction à un tremblement de terre, occaſionné par l'éruption d'un volcan caché ſous les eaux : les faſtes de la phyſique renferment ſur ce ſujet pluſieurs faits auſſi extraordinaires que la naiſſance de l'isle d'Orondal. Pline le naturaliſte parle d'une isle d'Hyera, formée de maſſes ferrugineuſes & de terres lancées du fond de la mer. Séneque prétend que de ſon tems l'isle de Santorin parut tout d'un coup à la yue des navigateurs ; & en 1720 un volcan produiſit une isle nouvelle auprès de celle de Tercere. Voyez *Tranſact. philoſoph. abr. tome VI, part. II, page* 154. — Ces faits doivent nous apprendre que toutes les fois que les anciens ont écrit quelque choſe d'extraordinaire, ils n'ont pas écrit une abſurdité : admirons leurs connoiſſances naturelles, reſpectons leurs hiſtoires & liſons juſqu'à leurs romans.

PORTE III.

COMME LE SEIN ET LES DESIRS DE ZIMA SE DÉVELOPPENT.

PARTIE II.

CEPENDANT Zima, reine dans ſon isle, ne voyoit ſon pere que pour l'aimer, ne s'adreſſoit à Dieu que pour le bénir, & ne connoiſſoit la nature que pour goûter ſes bienfaits ; elle ſembloit devoir être heureuſe, elle ne l'étoit pas ; il lui manquoit une jouiſſance, ſans laquelle toutes les autres ne ſont rien.

Une fille de quinze ans, qui habite ſous un beau ciel & qui eſt oiſive, s'ennuie bientôt de n'avoir à parler qu'à Dieu, à ſon pere, & à ſes arbres : Zima erroit donc dans ſon isle, triſte, ſans en ſoupçonner la cauſe, & cherchant avec inquiétude le plaiſir qu'elle ne connoiſſoit pas.

Lorſqu'elle venoit faire ſa priere au ſoleil levant, les rayons de cet aſtre faiſoient fermenter dans ſes veines un feu qui l'étonnoit ;

si elle se baignoit, l'impression de l'onde faisoit frémir en elle délicieusement toutes les fibres du toucher : voyoit-elle deux oiseaux se caresser ? elle pressentoit le plaisir dont ils étoient enivrés, & se doutoit bien qu'il étoit d'une nature différente de celui qu'elle goûtoit dans les froids embrassemens d'Orondal. L'HOMME SEUL.

L'aspect de son sein l'entretenoit sur-tout dans ses rêveries ; elle avoit vu ses deux roses long-tems renfermées dans leur germe, & son œil curieux mesuroit chaque jour la marche graduée de leur développement, jusqu'à ce qu'elles furent entiérement épanouies : elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce sein d'albâtre avoit un mouvement alternatif, & palpitoit, lorsqu'elle se laissoit aller à ses vagues desirs de félicité ; ce rapport secret entre l'ame & une gorge naissante, devoit paroître sans doute un singulier phénomene à Zima, puisque de nos jours il fait déraisonner tant de philosophes.

PORTE IV.

CONFIDENCE D'UNE FILLE A SON PERE, QUI N'EST PAS DANS NOS MŒURS.

PARTIE II.

IL étoit minuit, la nature entiere étoit dans le silence, & la lumiere incertaine de la lune ne pénétroit que foiblement dans la grotte d'Orondal; cependant Zima & son pere ne dormoient pas; Zima tourmentée de ses quinze ans, & Orondal d'un problême d'algebre qu'il n'avoit pu résoudre : la jeune insulaire rompant la premiere le silence : Mon pere, dit-elle, les hommes dont vous dites que le continent est peuplé ressemblent-ils à vous ou à moi ? — Mais, ma fille... ce sont des hommes, & nous, nous en sommes aussi. — Si je suis un homme, reprit Zima, certainement vous ne l'êtes pas : je vois une barbe blanche descendre en ondoyant sur votre poitrine, & mon menton n'est pas ombragé du plus léger duvet; ma gorge captive fait effort con-

tre le tiſſu léger qui l'enveloppe, & vous... je crois que vous n'en avez point : lorſque je m'incline ſur le bord d'une fontaine, il me ſemble toujours que votre viſage eſt moins attrayant que l'image fugitive que j'apperçois dans l'onde : non, nous ne ſommes point formés ſur le même modele ; & mon pere me trompe, ou il eſt trompé par la nature. L'HOMME SEUL.

Une pareille confidence étoit plus embarraſſante pour Orondal, que tous ſes problêmes d'algebre ; il auroit bien deſiré que ſa fille n'eût jamais l'idée d'un bonheur qu'elle ne pouvoit goûter ; mais il étoit vrai, & il inſtruit Zima à l'être : il réſolut donc de lui répondre, ſans lui donner des lumieres trop cruelles & ſans la tromper : Zima, Zima, dit ce ſage vieillard, tu vas remplir d'amertume & ta vie & la mienne : n'importe ; j'ai cherché pendant cent ans la vérité, & je n'irai point la trahir ſur le bord de ma tombe : tâche de t'endormir ; demain, au lever de l'aurore, je te montrerai un monument qui

PARTIE II.

te ſera cher, malgré les larmes qu'il te fera répandre : alors un grand ſecret te ſera dévoilé.

L'attente d'un grand ſecret n'étoit pas un moyen bien propre à endormir Zima; auſſi s'agita-t-elle le reſte de la nuit; & au point du jour les roſes de ſon teint parurent fanées pour la premiere fois.

PORTE V.

ZIMA DÉCOUVRE QU'ELLE A UN SECOND PERE.

LES rayons du soleil levant commençoient à peine à colorer le pic des montagnes, lorsque Zima & son pere sortirent de leur grotte, & s'avancerent en silence vers le bord de la mer. Après trois heures de marche, ils arriverent dans un bois touffu où l'aspect lugubre des cyprès, l'absence de la lumiere, & le silence de la nature inspiroient une certaine horreur religieuse; vers le milieu étoit un obelisque, qui avoit pour base un tombeau entr'ouvert. Orondal arrivé au pied du monument, prend une urne qui y étoit enfermée, la baise les larmes aux yeux, & la montrant à Zima qui s'attendrissoit sans en savoir la cause : O ma fille, lui dit-il, cette cendre que j'offre à tes yeux, a été un être vivant tel que toi. — Zima frémit, son ame

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

n'étoit pas encore ouverte à l'idée de destruction. — Orondal continua : — Cette cendre m'eſt bien chere ; c'eſt celle de l'objet reſpectable qui t'a donné la vie. — Quoi, dit Zima avec ingénuité, la nature m'a donc donné deux peres ; car vous l'êtes ; vos bienfaits & le plaiſir que j'éprouve en vous ſerrant dans mes bras m'en aſſurent. — Oui, ma fille, je ſuis ton pere ; mais je ne ſuis pas le ſeul qui ait droit à ta reconnoiſſance : plus un être eſt ſimple, moins la nature fait de frais à ſa production ; ce grain que tu foules aux pieds ſuffit pour faire naître un arbre ; le puceron que ton doigt écraſe, a peut-être lui ſeul donné la vie à vingt mille pucerons (*) ;

(*) L'infatigable Réaumur, le hardi Leuwenhoeck, & l'auteur juſtement célebre de la *Palingénéſie philoſophique*, ont confirmé par leurs expériences le ſyſtême de Zoroaſtre : en effet, qu'on prenne un puceron au moment où il ſort du ſein de ſa mere & qu'on l'enferme dans un bocal, il ne tardera pas à faire des petits : la poſtérité de cet inſecte vierge en fera enſuite d'autres ſans s'accoupler, & dans l'eſpace de trois mois la race du premier puceron ſera parvenue juſqu'à la neuvieme

mais

mais la machine humaine eſt ſi compliquée, qu'il faut toujours le concours de deux êtres pour en produire un troiſieme. -- Zima verſa quelques larmes, puis ſaiſiſſant l'urne : O mon ſecond pere, s'écria-t-elle, pourquoi n'ai-je

L'HOMME SEUL.

---

génération, ſans que la nature ait eu beſoin du concours des deux ſexes : il eſt probable cependant que le puceron engendre avec une ſorte de volupté : mais combien ces plaiſirs ſolitaires ſont foibles au prix des nôtres !

Leuwenhoeck a, dit-on, obſervé un animalcule dont la génération eſt encore plus ſinguliere que celle du puceron ; il ne vit que trente heures, ou pour mieux dire, il eſt immortel ; car ſa mort n'eſt qu'un ſommeil d'un moment, après quoi il ſe diviſe en huit parties, qui ſont huit autres animalcules : ceux-ci, trente heures après, en produiſent chacun huit autres, ce qui forme :

Dans la premiere multiplication,	8
ſeconde,	240
troiſieme,	1920
quatrieme,	15360
cinquieme,	122880
ſixieme,	983040
ſeptieme,	7864320

Ainſi, en moins de neuf jours, voilà un ſeul inſecte qui en engendre près de huit millions. O nature, combien de principes de vie tu renfermes dans ton ſein ! & il y a ſur ce globe de malheureux ſectaires qui prêchent la doctrine de l'anéantiſſement.

PARTIE II.

jamais pu épancher mon ame dans ton sein ! combien je t'aurois aimé ! car tu me ressemblois sans doute encore plus que le vieillard respectable qui m'amene à ta tombe : ce petit cyprès ne differe point de l'arbre élevé qui l'ombrage ; il faut bien que je sois ton image ; peut-être tiens-je de toi ma figure, & ma raison d'Orondal. — Zima s'arrêta pour rêver ; ensuite jetant sur l'urne des regards pleins de feu : ô nature, dit-elle, puis-je espérer qu'un jour tu ranimeras cette cendre ? Peut-être, dit Orondal ; & ce peut-être la fit rêver encore.

PORTE VI.

Histoire d'Orondal.

CEPENDANT Orondal s'apperçut que ſa fille à chaque inſtant étoit plus émue ; & craignant que ſa ſenſibilité ne lui fût fatale, il l'arracha de ce ſéjour funebre, & prit avec elle le chemin de la grotte. Durant la route Zima porta de nouveaux coups à la philoſophie d'Orondal. Pourquoi, dit-elle, ſommes-nous ſeuls dans ces climats, n'ayant donné l'être à perſonne, & trahiſſant l'eſpoir de la nature ? — Ma fille, tous les âges ne ſont pas également favorables à la fécondité : vois ce cedre à moitié deſſéché, il a épuiſé tous ſes ſucs générateurs, & jamais il ne naîtra de lui des rejettons qui lui reſſemblent : je ſuis ce cedre, & ſans ma chere Zima, j'entrerois tout entier dans la tombe. — Pardon, mon pere ; mais achevez de m'éclairer : ſuis-je le ſeul être à qui vous ayez donné le

L'Homme seul.

PARTIE II.

jour ? — Non ; tu es le ſoixante & douzieme enfant que j'ai fait naître : famille nombreuſe, ſans doute, mais que le ſouffle deſtructeur du deſpotiſme a deſſéchée. Orondal ſoupira alors & ſes yeux parurent humides ; Zima les eſſuya avec un baiſer, & le vieillard voyant qu'il ne lui étoit pas poſſible d'avoir des ſecrets pour ſa fille, s'aſſit avec elle ſur le bord d'une anſe que la mer formoit à une lieue de ſa demeure, & lui parla ainſi :

Cette isle ne m'a point fait naître, & j'ai vu le jour dans le vaſte continent, dont cette mer nous ſépare ; mon pere, qui avoit élevé ſon ſouverain, étoit devenu ſon miniſtre, & en qualité de ſon premier eſclave, jouiſſoit du droit d'opprimer : il déplut au nain de ſon maître qui l'amuſoit par ſes ſaillies, & le roi lui fit trancher la tête : le bouffon qui ſe jouoit de tout, par une bizarrerie digne de lui, me fit donner ſa place, & je ſortis de l'échafaud, le viſage encore tout couvert du ſang de mon pere, pour m'aſſeoir au pied du

trône : j'avois alors trente ans ; on ne me connoiſſoit à la cour que ſous le titre de philoſophe ; mais il avoit paru très-plaiſant au petit monſtre de Bactra, de voir comment s'y prendroit un être libre pour aduler un maître, & l'éleve de la nature pour commander à des hommes ; je vis le piege, & je n'y tombai pas : le prince étoit un homme féroce, qui faiſoit périr ou rendoit ſemblables à lui tous ceux qui pouvoient l'approcher ; il fallut que je fiſſe ma cour au tigre, pour ſortir ſans danger de ſon repaire ; parvenu à la faveur, j'obtins enfin un exil honnête ; je ſecouai alors la pouſſiere de mes pieds, & ceſſant d'être miniſtre d'un deſpote je redevins homme (*).

L'HOMME SEUL.

(*) Il y a dans ce récit bien des choſes que Zima n'étoit pas à portée d'entendre, ſans avoir eu des connoiſſances antérieures ; mais il paroît qu'Orondal l'avoit inſtruite de tout, excepté de la différence des ſexes, de l'amour & des myſteres de la génération. --- Ce ſage ne ſavoit pas que dans ces matieres une fille de quinze ans, renfermée dans une isle déſerte avec un homme, a bientôt deviné la nature.

PARTIE II.

Un être qui te reſſembloit, Zima, & qui étoit à peu près de mon âge, m'accompagna dans ma retraite : cet être qu'on appelle une femme, s'unit à moi pour en produire d'autres ; & tranquille avec mes livres, mon cabinet de phyſique & mes enfans, j'oubliai Bactra & l'univers.

Cependant l'Aſie ſe renverſa ſur elle-même ; les ſouverains ſubjuguerent leurs voiſins pour être ſubjugués à leur tour : le trône de la Bactriane, ſur-tout, n'ayant de force ni contre les conquérans, ni contre les uſurpateurs, fut envahi tour-à-tour par des barbares & par des rebelles ; ce mouvement terrible des empires qui ſe détruiſoient, ne parvint pas juſqu'à moi : la tempête étoit autour des trônes, & le port dans les déſerts.

J'avois cent cinq ans lorſqu'on m'amena dans ma retraite le dernier rejetton de la race de nos rois, échappé par un bonheur ineſpéré au déſaſtre de ſa famille : c'étoit un enfant de ſept ans, d'une figure intéreſſante,

qui portoit ſur ſon viſage l'empreinte de ſes malheurs & l'eſpérance de les réparer un jour ; on l'avoit nommé Zoroaſtre ; je l'élevai avec mes enfans, & lui imprimai une marque ineffaçable ſur la poitrine, afin que dans la ſuite les vengeurs de nos rois puſſent le reconnoître. L'HOMME SEUL.

Dans un état ſoumis au pouvoir abſolu, il n'y a point de danger à être obſcur, mais il y en a à être juſte ; l'uſurpateur du trône de la Bactriane ſoupçonna bientôt que j'avois dérobé à ſa fureur une victime ; ſur ce ſimple ſoupçon, il jura d'exterminer toute ma famille : à l'approche des ſatellites du tyran, je me renfermai avec ma femme & Zoroaſtre dans le tombeau de mon pere (*) : mais ma maiſon fut brûlée, & ſoixante & onze enfans que j'avois, égorgés ſur ſes décombres : la même nuit je portai l'enfant royal à un

(*) Voilà l'hiſtoire de l'Orphelin de Tchao ! Comme toutes les nations ſe copient les unes les autres ! où eſt l'hiſtoire originale ? Eſt-ce à la Chine, eſt-ce dans la Bactriane ?

PARTIE II.

républicain, qui m'en répondit sur sa tête ; & m'étant traîné sur le bord de la mer, je m'embarquai sur un vaisseau qui faisoit voile pour la découverte d'un nouveau-monde (*).

Le projet hardi du navigateur ne réussit qu'en partie ; une tempête ayant fait échouer le vaisseau sur les rochers qui bordent notre isle, je me sauvai à la nage avec ma femme,

(*) Ce sont de plaisantes gens que ces philosophistes ! Ils prétendent que personne avant Colomb n'a pu découvrir le Nouveau-Monde ; cependant, si vous en exceptez nos voyages autour du globe, il est prouvé que les anciens ont fait sur l'Océan des routes bien plus hardies que nos célebres navigateurs : je n'en voudrois pour preuve que ce fameux périple d'Hamon, dont le président de Montesquieu a si bien démontré l'authenticité. Quelques historiens respectables ont même pensé que l'isle Atlantique de Platon & la Thulé de Séneque, pouvoient être l'Amérique : il est vrai que Bochart le nie, par la raison, dit-il, qu'un tel trajet ne pouvoit se faire sans le secours de la bousole. *Géograph. sacr. part. II, lib. I, cap.* 35 & 38. --- Mais d'abord qui nous a dit que les Phéniciens n'avoient pas la bousole ? Les Chinois s'en servoient de tems immémorial, lorsque Marc Paul l'introduisit en Europe : de plus, n'y a-t-il dans la nature aucun secret qui puisse suppléer à l'usage de l'aimant ? Nous faisons le monde bien jeune, c'est que notre raison l'est encore.

à l'aide d'un coffre d'une très-grande ſurface qui renfermoit des inſtrumens de phyſique (*); & j'abordai dans un Nouveau-Monde, ſans doute, puiſqu'étant ſans habitans, le crime n'avoit pu s'y introduire. L'HOMME SEUL.

Le lendemain de notre naufrage, ma chere Zima, tu vis le jour; c'étoit avant le terme preſcrit par la nature : auſſi ta naiſſance coûta la vie à ta mere. Je lui ai érigé le foible monument où je viens de te conduire; mais depuis quinze ans je ſuis toujours venu ſeul l'arroſer de mes larmes : je me flattois ſans ceſſe que quelque homme digne de toi aborderoit dans cette isle, & déroberoit mon nom à l'opprobre de l'anéantiſſement : je ne penſois pas que mon ſecret me ſeroit ſi-tôt arraché, & que tu duſſes connoître ta mere, avant l'inſtant où tu pouvois la remplacer.

Cette confidence d'Orondal fut pour l'ame

(*) Si on fait ici des objections, on en trouvera la réponſe ci-après, *Porte XII*, ſoit dans le texte, ſoit dans la note.

de Zima l'aurore d'un nouveau jour. Dès-lors un nouvel ordre de devoirs ſe développa à ſes yeux : elle s'occupa moins de ce qui manquoit à ſon bonheur, que du ſoin d'augmenter celui de ſon pere ; & l'inſtinct ſecret de la nature qui l'appelloit à l'amour, ſe tut quelques momens pour laiſſer parler la reconnoiſſance.

Cependant la nuit agitée que Zima avoit paſſée, les fatigues de la marche & les divers ſaiſiſſemens que ſon ame avoit ſubis, avoient détendu les reſſorts de ſa foible machine : ſes genoux ſe déroberent ſous elle ; ſon œil ſe ferma, & elle s'endormit. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Et toi, Zirphé, dérobe-toi aux regards inquiets de tes rivales, & viens veiller avec ton bien-aimé. J'ai cependant un reproche à te faire ; tu t'es attendrie au récit des malheurs d'Orondal ; ſais-tu que je ſuis

jaloux de ta ſenſibilité? ſuis-je Orondal, pour que ton ame paſſe ainſi toute entiere dans tes regards? Viens, que je te puniſſe d'avoir un cœur pour d'autres que pour moi: viens . . . je t'en dirai davantage, quand je t'aurai embraſſée.

L'HOMME SEUL.

PORTE VII.

LA POPULATION DE L'ISLE S'ACCROIT D'UN HOMME.

PARTIE II.

PENDANT que Zima dormoit, Orondal alla ſur le bord de la mer recueillir ſon ame, & interroger la nature. Déjà ſa penſée ſublime planoit au-deſſus de la terre, lorſque des cris perçans partis du ſein des rochers attirerent ſes regards vers l'entrée du golfe; il vit un jeune homme couvert de ſang & d'écume, qui luttoit contre les vagues, pour franchir les rochers & aborder au rivage : Orondal dont la tête ſeule, malgré l'hiver de l'âge, étoit encore dans ſa vigueur, incapable de ſauver cet infortuné, lui tendit les bras en ſigne d'amitié; enfin, les flots ſe laiſſerent dompter, & l'intrépide nageur vint à terre : le philoſophe l'accueillit avec cette ſenſibilité douce & généreuſe que la nature a donnée à tous les êtres bien organiſés, & qui vit en-

core dans le cœur de l'homme, lorſque tout eſt mort chez lui; il le mena dans ſa grotte pour l'y faire rafraîchir, & de là ſous un berceau de palmiers, peu éloigné de l'endroit où il avoit dépoſé ſes inſtrumens de phyſique & ſes curioſités d'hiſtoire naturelle : car l'inconnu avoit beſoin de repos; & comment, à ſon âge, auroit-il dormi auprès de Zima, dans la grotte du philoſophe ?

L'HOMME SEUL.

Orondal, pendant que l'inconnu embraſſoit ſes genoux, tournoit ſes yeux baignés de larmes du côté de l'orient : Grand Dieu ! s'écrioit-il, s'il étoit digne de toi... Si Zima qui te repréſente ſur la terre... Fais trois heureux, je meurs ſatisfait... mais s'il apporte du commerce des hommes, les vices qui les dégradent; s'il vient empoiſonner l'air pur que je reſpire; ſi ces regards pleins de feu ne partent que d'une ame cadavéreuſe... ne punis que moi, & que l'ingrat que j'embraſſe ſoit le ſeul habitant de ces déſerts !

PORTE VIII.

PETIT ENTRETIEN D'ORONDAL ET D'UN INCONNU QUI A TROIS PERES.

L'INCONNU.

QUOI ! tu n'es point un antropophage ?

PARTIE II.

ORONDAL.

Jeune homme, vois l'hiver sur ma tête, & l'été dans mon entendement ; crois-tu qu'à l'âge de cent vingt ans, je me suffirois à moi-même dans ces déserts, si je m'étois accoutumé à dévorer des hommes ? crois-tu qu'on vieillisse au milieu des outrages faits à la nature & au sein des remords ?

L'INCONNU.

Être respectable, tu es donc un Dieu !

ORONDAL.

Jeune enthousiaste, tu raisonnes comme tu sens, & tu sens avec la plus grande vivacité : vois le délire de ton imagination ardente ;

en un inſtant tu as réunis les deux idées les plus contradictoires ; tu as fait de moi un dieu & un antropophage.

L'HOMME SEUL.

Moi, un Dieu ! & je ſuis près de ma tombe ! & le plus petit des inſectes rend mon exiſtence malheureuſe ! & mon cœur glacé ſe ferme à preſque toutes les jouiſſances ! ce blaſphême abſurde n'eſt utile qu'à l'adulateur : eh ! qu'as-tu beſoin de me flatter ? ne ſuis-je pas plus foible que toi ?

Dieu remplit l'univers, & le féconde par ſa préſence ; il preſcrit aux mondes la route qu'ils doivent ſuivre autour de la ſphere de feu qu'il habite ; & moi, le dernier des êtres intelligens, je raiſonne bien ou mal dans un point de l'eſpace, je jette quelques conjectures ſur l'origine des choſes, & d'une main tremblante j'entr'ouvre de tems en tems le rideau derriere lequel ſe cache la nature.

L'INCONNU.

La nature ! — Voilà un beau mot ; il préſente une idée ſublime ; mais ce n'eſt peut-

PARTIE II.

être qu'un mot : du moins je l'ai consultée souvent, & jamais elle n'a daigné me faire part de ses oracles.

ORONDAL.

Eh ! qui es-tu pour avoir le droit d'interroger la nature ?

L'INCONNU.

Hélas ! je l'ignore encore.

ORONDAL.

Tu soupires. -- Jeune homme, ne crains point d'épancher ton ame dans mon sein : réponds-moi, quel est ton nom ?

L'INCONNU.

Je suis malheureux : voilà mon nom ; je n'en ai pas d'autre.

ORONDAL.

Je respecte ton secret & ta douleur : quelque jour ton amitié sera moins défiante. -- Revenons à la nature.

L'INCONNU.

Cruel ! tu ne peux prononcer ce nom sans me rappeller mes malheurs : être obscur, jeté

jeté ſur la terre pour éprouver des ſenſations douloureuſes, je n'y ai jamais été lié par les nœuds ſacrés de la nature : trois hommes tour-à-tour ſe ſont dit mes peres ; l'un que je ne vis jamais, a, dit-on, été empoiſonné dans ſon palais ; l'autre qui m'a nourri un jour, a été brûlé dans ſa cabane ; le dernier qui a partagé mon naufrage, vient d'avoir la mer pour ſépulture. — Quelle lumiere me guidera dans ce chaos d'événemens terribles ? Un homme peut-il avoir trois peres ? que ſignifie le mot de pere ? & qu'eſt-ce que la nature ?

L'HOMME SEUL.

ORONDAL *(à part.)*

Ce cœur tout entier à Zima s'étonne de s'attendrir pour un étranger. . . . .

(à l'inconnu.)

La machine humaine, quelque compliquée qu'elle ſoit, ne peut s'organiſer que par la volonté d'un ſeul pere : tu as donné ce titre à trois hommes, & peut-être il n'y en a aucun qui ait droit de le porter ; mais viens à moi,

PARTIE II.

je veux être ton bienfaiteur ; & ſi je réuſſis à te rendre heureux, je mériterai ſeul d'être ton pere : quant à la nature, je t'expoſerai mes doutes ſur ſon eſſence, & je t'apprendrai à replier ton ame ſur elle-même pour la forcer à te répondre ; car il eſt peut-être auſſi difficile de l'interroger que de devenir ſon interprete.

PORTE IX.

ZIMA DEVINE QU'ELLE POURRA DEVENIR MERE.

LE jeune homme étoit dans l'extaſe : il ſe croyoit tranſporté dans un de ces mondes qu'habitent les intelligences de feu, dont Brama fait ſes miniſtres ; Orondal l'embraſſa, promit de venir le retrouver le lendemain au point du jour, & reprit le chemin de la mer, inquiet du ſommeil forcé de ſa fille, & brûlant de faire ſon bonheur ; mais réſolu de le lui cacher, juſqu'à ce qu'il connût celui qui devoit en être l'inſtrument. L'HOMME SEUL.

Il étoit à peine à cent pas de la grotte, que Zima accourut avec tranſport, & s'élançant dans ſes bras : Ah ! mon pere, s'écria-t-elle, Brama nous a exaucés, je remplirai les vœux de la nature, & vous n'entrerez pas tout entier dans la tombe. -- Comment, ma fille ? -- Mon ame étoit trop agitée pour dormir long-

PARTIE II.

tems : j'ai été vous chercher ſur les bords de la mer : j'ai vu..... pardonnez-moi ; j'en ſuis encore toute émue : j'ai vu ſur le ſable l'empreinte des pas d'un homme nouvellement abordé dans ces déſerts. -- Mais ces pas ſont ceux de votre pere. -- Oh ! point du tout ; je les ai long-tems examinés : d'abord ce ne ſont pas les miens, parce que j'ai les pieds infiniment plus petits : pour les vôtres je ne les ai point confondus avec ceux de l'inconnu ; vos pieds ont fait dans ce ſable humide une trace profonde, & les ſiens en effleurent à peine la ſuperficie ; on auroit dit que vous marchiez enſemble : inquiete & curieuſe, j'ai ſuivi l'empreinte de ces pas, ils m'ont amené à la grotte ; j'ai cherché par-tout avec empreſſement ; mais je n'ai trouvé perſonne.... Mon pere, je vous ai tant entendu parler des eſprits de feu qui gouvernent les mondes ſous les ordres de Brama : l'un d'eux ſeroit-il venu viſiter un philoſophe ? Pourquoi a-t-il diſparu ſans ſe faire voir à Zima ? Ces êtres ſupérieurs aiment

ils beaucoup les habitans de la terre ? Pourrois-je m'unir à un eſprit de feu pour faire des hommes ? L'HOMME SEUL.

Orondal étoit toujours dans le ſyſtême que pour le philoſophe de la nature, le menſonge n'eſt jamais bon à rien; mais il étoit dangereux pour Zima qu'elle fût ſi-tôt éclaircie; il ſe contenta donc de lui dire que la nuit n'étoit pas trop longue pour réfléchir ſur tant de queſtions, & il lui promit le lendemain de lever tous ſes doutes : Zima n'inſiſta pas davantage ; & comme la lumiere du ſoleil commençoit à diſparoître, elle s'étendit ſur ſon lit de verdure, cherchant dans le ſommeil un repos qui n'étoit ni dans ſon cœur ni dans ſon entendement.

s'il y venoit avec moi, féconder la nature...

Ma fille, je vous l'ai dit, il faut connoître la nature, avant de se livrer à ses jouissances.

Eh bien, si c'est un des ministres de Brama, il me dévoilera tous ses secrets : si ce n'est qu'un homme comme nous, nous les étudierons ensemble.

Insensée, tu desires de devenir mere !

Je ne suis pas née, sans doute, pour végéter dans ces déserts : tous les êtres qui m'environnent, croissent & se multiplient ; faut-il que moi seule je ne naisse que pour mourir ?

Fille cruelle, tu oublies que ta naissance a coûté la vie à ta mere.

Mon pere, ce souvenir me déchire le cœur : je respecte sa mémoire, & je me propose d'aller tous les jours verser quelques larmes sur sa tombe ; mais ne m'avez-vous pas dit que j'étois le soixante & douzieme enfant qu'elle avoit fait naître ? eh bien, quand j'aurai soixante & douze fois rendu hommage à la nature, je consens d'entrer à jamais dans son sein.

PORTE XI.

D'UN LIVRE DE TROIS PAGES, QUI A COUTÉ CENT ANS DE TRAVAUX ET D'EXPÉRIENCES. (*)

L'INCONNU dormit un peu, malgré l'image de Zima qui étoit tracée en caracteres de feu dans ſon ame : il ſe leva à la pointe du jour, & reſpectant la défenſe d'Orondal, il dirigea ſes pas du côté oppoſé à la grotte ; il ſe trouva bientôt dans un cabinet de verdure où étoient diſpoſés avec ordre une foule d'inſtrumens de phyſique & de curioſités d'hiſtoire naturelle ; comme il en ignoroit l'uſage, il ſe contenta d'admirer en ſilence ; bientôt appercevant un livre relié avec une ſorte de magnificence, il l'ouvrit avec tranſport & y lut pour titre :

L'HOMME SECL.

(*) Il ne faut pas confondre une de ces petites pages imprimées avec ce que pouvoit contenir d'écriture une grande feuille du *Papyrus* Egyptien : j'ai conſulté mon Parſis ſur ce chapitre, & il m'a dit qu'il ne tenoit tout entier qu'une demi-page de l'original.

PARTIE II.

CONJECTURES SUR LA NATURE, ouvrage commencé par Orondal la vingtieme année de ſa vie : il voulut enſuite le feuilleter, & il n'y vit d'écrites que trois pages. Quoi ! dit en lui-même l'inconnu, cet homme céleſte a employé cent ans à écrire trois pages de conjectures ſur la nature, & nos jeunes gens de Bactra font en deux mois de gros volumes, qu'ils intitulent du nom faſtueux de ſyſtêmes. — Tâchons de nous éclairer avec les doutes d'Orondal. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je vois d'ici toute ma cour redoubler d'attention ; chacun s'épuiſe en conjectures ſur les conjectures d'Orondal ; on ſe dit à l'oreille : Que peut nous apprendre un livre de trois pages ? -- Ces trois pages ſont-elles vraiment du maître de Zoroaſtre ? -- Voyons un peu ce code de la nature en trois pages. -- Sérieuſement vous vous flattez donc que je vais vous

lire ce chef-d'œuvre : point du tout ; vous, reines de mon cœur, vous ne l'entendriez pas, & vous en feriez l'aveu avec ingénuité : vous, mes visirs, ce ne seroit que pour me flatter que vous feindriez de l'entendre ; & toi, mon grand Bramine, tu pourrois bien en comprendre quelques mots, & me faire brûler ensuite si tu devenois plus puissant que moi. -- Non non ; je garderai pour moi le manuscrit de Zoroastre : seulement pour vous faire connoître l'esprit du philosophe, je vais vous en lire quelques morceaux détachés : écoutez-moi, & devinez le reste. . . . . . .

L'HOMME SEUL.

. . . . . .

« Hermès Trismégiste a dit : Donnez-moi » de la matiere & du mouvement, & je referai » le globe que j'habite : pour moi, je ne » demande à Brama que du feu élémentaire » pour créer de nouveau la grande machine » de l'univers.

» Bon Hermès, qu'entends-tu par ton mou- » vement ? est-il distingué de ce que tu appelles

PARTIE Ire.

» matiere ? le feu, principe du mouvement,
» n'eſt-il pas de la matiere ; le feu n'eſt-il pas
» le mouvement ?

» Prétendus philoſophes, qui meſurez la
» nature ſur la petite échelle gravée dans votre
» entendement, écoutez une de ſes loix éter-
» nelles : Le feu eſt le principe de tout ; c'eſt
» par lui que tout naît, que tout ſe méta-
» morphoſe, & que tout paroît s'anéantir.
» . . . . . .
» . . . . . .
» . . . . . .
» Il vit, ce rocher que tu foules aux pieds
» comme un être mort, & ce ſtalactite qui
» végete dans ma grotte, & que tu traites de
» jeu de la nature ; comme ſi la nature avoit
» des caprices à l'exemple de ta raiſon ! &
» cet atôme que ton orgueil dédaigne & qui
» deviendra peut-être un homme (*).

(*) Je ne ſuis point, à l'exemple des Saumaiſe, des Dacier & des Caſtelvetro, enthouſiaſte de l'auteur que je commente ; j'expoſe ſes doutes, mais je ne fais point de ſyſtême : ſi je m'étends ici ſur l'idée de l'Epi-

» Le feu qui fait vivre tout, a tout orga-
» nisé : les végétaux dont je me nourris, le
» roc sur lequel je repose, l'air même que je
» respire sont organisés ; ainsi les êtres vivans
» s'assimilent avec d'autres êtres vivans, &
» le résultat est souvent un être qui ne ressem-
» ble à aucun de ses principes (*).

L'HOMME SEUL.

» Le mouvement, cause de la génération
» des êtres, est donc essentiellement inhé-
» rent à la matiere ; c'est par lui qu'elle se
» développe, qu'elle végete, qu'elle s'anima-

---

genese, c'est que de très-grands hommes dans tous les cultes l'ont adoptée : c'est qu'elle se concilie très-bien avec le dogme sacré de la providence ; c'est que si c'est une erreur, ce n'est qu'une erreur de physique, qui n'intéresse en rien ni les mœurs ni les loix, ni même les religions de la terre.

(*) Les combinaisons chymiques mettent cette vérité dans tout son jour. --- Il y a cependant, parmi les sels & les cristallisations, des corps qui conservent la configuration de leurs principes, parce qu'ils sont formés de particules homogenes ; c'est ainsi que l'octaëdre de l'alun est formé d'une infinité de petites pyramides, & que les prismes hexagones du cristal de roche viennent d'une multitude de petits triangles équilatéraux.

PARTIE II.

» lise (*), & qu'elle se décompose (**).
» J'ai vu autrefois toutes ces merveilles, dans
» mon laboratoire chymique de Bactra : au-
» jourd'hui confiné dans mon désert, je ne
» les vois plus qu'avec l'œil de l'entendement ;

. . . . . .

. . . . . .

(*) C'est dans les *Nouvelles observations microscopiques* de Néedham, qu'il faut étudier la gradation qu'observent les êtres en s'animalisant ; il est très-curieux de voir comment une plante infusée s'exalte en fermentant, se partage en globules doués de vie, se change en zoophytes qui ont un mouvement spontané, & enfin se métamorphose en anguilles. --- Il est au reste bien singulier que Zoroastre se soit rencontré avec Néedham, soit qu'il ait fait avec les yeux ses observations microscopiques, soit qu'il ait inventé le microscope.

(**) Ce mouvement est si inhérent à la matiere, que souvent il ne le perd pas à nos yeux, lorsque la machine animale est détruite. Quand un animal est froid & peu sujet à transpirer, tel que la carpe & le serpent, sa chair palpite encore, long-tems après qu'il n'est plus : un cœur de grenouille, exposé au soleil sur un vase échauffé, s'agite pendant plus d'une heure après avoir été arraché : si l'on coupe d'un seul coup la tête d'un coq-d'inde, on le voit aussi pendant quelque tems se tourner, marcher & battre des ailes.

L'HOMME SEUL.

» Plus un corps eſt petit, plus il s'approche » de l'organiſation élémentaire; & plus alors » les parties qui le compoſent doivent avoir » d'activité; le monde d'une goutte d'eau, » qui renferme un ſi grand nombre d'animaux » de différentes eſpeces, ſubit, ſans doute, » plus de révolutions que le monde que nous » habitons, où les empires ſe renverſent » avec fracas les uns ſur les autres, où l'Eu- » rope ſe heurte contre l'Aſie, & où l'Océan » ne peut ſortir de ſes limites, ſans anéantir la » race des hommes.

» J'ai long-tems étudié l'être, non en lui- » même, mais dans les livres des hommes: » je m'imaginois alors que les principes élé- » mentaires étoient auſſi variés que les corps » qui ſont le fruit de leurs combinaiſons: » inſenſé! j'ai blaſphêmé quarante ans la » vérité; aujourd'hui, que faiſant divorce avec » les hommes & leurs vains ouvrages, je » n'habite plus qu'avec Brama, mon enten-

PARTIE II.

» dement & la nature, je m'apperçois que la » même pâte a servi à la composition de tous » les êtres, & que l'ordonnateur suprême n'a » varié que les levains.

» Les ouvrages de nos artistes, petits comme » notre intelligence, avec un grand appareil » de forces, produisent très-peu d'effet : pour » la nature, il n'y a rien de plus simple que » ses plans, & de plus magnifique que leur » exécution : voyez les animaux ; le feu est » l'unique principe qui serve à les engendrer, » mais en même tems quelle prodigieuse » variété dans les formes de la génération ! » le puceron est sans sexe (*), & l'huître en » a deux (**) ; le cerf ne devient père, que

(*) On peut aussi ranger dans la classe des animaux sans sexe l'animalcule des infusions & un petit ver qui ronge la vigne, & que le baron de Haller a très-bien observé. Voyez *Physiolog. tome VIII, page 3.*

(**) On a encore observé l'hermaphrodisme dans le moule. *Johan. Mery, page 420.* --- Dans la limace, *Lyonnet, page 50*, & dans le buccin. *Lister, exercit. Anatom. II, page 55.* --- Pour les hommes hermaphrodites qui fécondent & qui sont fécondés, ils sont

quand

» quand ſes feux ſe partagent, & le ver à ſoie
» rend fécond un cadavre (*) ; l'homme
» crée ſon ſemblable au milieu des jouiſſances
» les plus voluptueuſes, & le polype donne
» la vie à ſa race ſous le couteau qui le déchire.

L'HOMME SEUL.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Fabricateurs de ſyſtêmes, pourquoi ren-
» dre compliquée une machine qui peut mar-
» cher à l'aide d'une roue ? Laiſſez-là votre
» vain appareil d'œufs, de molécules & d'ani-
» malcules ; voyez ces végétaux dont ſe nour-
» rira l'amant de Zima, fermenter dans ſon
» eſtomac, acquérir un mouvement plus rapide
» dans ſes réſervoirs générateurs, s'élancer
» comme un trait enflammé dans la matrice

poſſibles, mais juſqu'ici ils ne ſubſiſtent que dans les romans hiſtoriques du baron de la Hontan, & dans les romans philoſophiques de l'auteur *de la Nature*.

(*) Ceux qui ne voudront pas en croire Zoroaſtre, peuvent conſulter Swamerdam : ce naturaliſte dit en propres termes du ver à ſoie, *Init mortuam fœminam. Bib. natur. page* 431.

PARTIE II.

» qui doit les recevoir, ſe développer enſuite
» par la chaleur féconde de l'utérus ; &
» enfin former un être intelligent qui fer-
» mera les yeux d'Orondal, qui comme lui,
» interprétera la nature, & qui le fera oublier.

» Le philoſophiſte qui ouvre toutes les
» portes de la nature avec la clef des qualités
» occultes, veut qu'il n'y ait point de naiſ-
» ſance ſans germes : mais qu'eſt-ce qu'un
» germe ? y a-t-il quelque corps qui ne ſoit
» pas déjà organiſé ? Ou tout eſt germe, ou
» il n'y en eut jamais.

» N'exprimons pas par des mots obſcurs
» les idées obſcures de notre entendement :
» la chymie a-t-elle beſoin de germe pour
» compoſer du vitriol ? une infuſion végétale
» eſt-elle le germe des anguilles ? mon couteau
» eſt-il le germe des polypes ?

» Eſt-il vrai même que les corps ne ſe
» fécondent que dans la matrice des corps
» homogenes ? je connois des plantes dont
» les piſtils ne ſont pas dans la fleur, mais

» dans le pied (*) ; quelques-unes qu'on mul-
» tiplie en mutilant la racine (**), & d'au- L'HOMME SEUL.
» tres qui croiſſent juſques dans le corps de
» l'animal qui les dévore (†) ; des feuilles de
» chêne font naître l'inſecte du kermès (††) ;
» tout le monde ſait auſſi que dans le ſerrail du

(*) S'agiroit-il ici d'une plante telle que le *Bidens* du Nouveau-Monde, dont la feve, au lieu de produire dans la fleur, produit dans le pied. Voyez *Défenſe des recherch. philoſoph. ſur les Américains, page 66.*

(**) Je trouve dans un naturaliſte moderne, que ſi on coupe une racine de campanule de l'épaiſſeur de trois lignes, chaque fragment mis en terre produit une plante homogene. Voyez le *Dictionn. des arbres de la France, par M. Buchoz, art. Campanule.*

(†) J'avois compulſé vainement tous mes livres d'hiſtoire naturelle, pour juſtifier cette obſervation de Zoroaſtre, lorſque je lus par haſard dans le journal de médecine, du mois de février 1772, le fait ſuivant : *Un habitant des Eſſarts en Poitou rendit, dans une maladie de langueur, quatre cents noyaux de ceriſes, dont un grand nombre avoit ſubi un commencement de végétation, le noyau étoit ouvert & il ſortoit de l'amende un germe de pluſieurs lignes.*

(††) Ce ſont des galles plutôt que des feuilles que naît le vermiſſeau du kermès. Voyez le *Mémoire de M. Garidel ſur l'Hiſtoire naturelle de ce gallinſecte.* Au reſte, il eſt auſſi ſinguller qu'une excroiſſance d'arbre ſerve de matrice à un ver, qu'une de ſes feuilles.

» dernier roi de la Bactriane, un fœtus humain » ſe développa dans le bas-ventre d'une » Indienne ; & que le grand anatomiſte, en » diſſéquant la ſultane favorite, trouva une » tête d'enfant dans un de ces réſervoirs que » l'ignorance appelle un ovaire (*).

» Mon pere a vu en Ethyopie, un peuple » entier qui ne vit que de ſauterelles : vers l'âge » de quarante ans, des inſectes ailés s'engen- » drent dans leur ſang, percent leur peau & » les dévorent (**). Quel rapport y a-t-il

(*) Ce premier fait eſt cité par-tout, mais ſi peu exactement que je n'ai pu le vérifier nulle part ; pour le ſecond il eſt encore arrivé de nos jours. Voyez les *Mémoires de l'Académie royale des ſciences*, *année* 1690, *page* 91. --- Toutes mes recherches me convainquent de plus en plus que la phyſique des anciens n'eſt pas tant à mépriſer ; que le manuſcrit de mon Parſis vaut ſans doute bien des parchemins reſpectables qu'on conſerve au Vatican, & que Zoroaſtre étoit un grand homme.

(**) Ce peuple ſe nomme *Acridophage*, ou mangeur de ſauterelles. L'amiral Drack, qui n'étoit pas un homme crédule, en parle dans ſon voyage autour du monde, & Buffon qui le tranſcrit ajoute : *Ce fait eſt très-extraordinaire, mais ne me paroît pas incroyable.* Hiſt. natur. édit. complette in-12, tome VI, page 216.

» entre le ſang humain & la génération des
» ſauterelles ?

L'HOMME SEUL.

» Que diroient, au reſte, nos ſavans Ontho-
» logiſtes, ſi on leur démontroit que tous
» les êtres étant originairement homogenes.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Eh bien, ne le diſois-je pas ? voilà mes viſirs endormis, comme s'ils aſſiſtoient à un conſeil d'état ; mon grand Bramine s'eſt éclipſé ; Zirphé ſeule m'écoute avec un intérêt qui ſuppoſeroit qu'elle peut m'entendre. -- O Zirphé, Zirphé, je ne crois pas aux prodiges . . . ſi ce n'eſt à celui de ton amour ; à ton âge & peut-être à tout âge, la profonde métaphyſique doit être une ſcience de mots ! Va, ce n'eſt pas Zoroaſtre, c'eſt moi que tu as écouté.

PORTE XII.

ZIMA AGITÉE PAR LA NATURE, S'INQUIETE ET A DU PLAISIR.

PARTIE II.

PENDANT que l'inconnu étudioit la nature dans l'ouvrage d'Orondal, Zima adoroit son auteur au pied de son autel ; mais l'image de ce jeune homme fatiguant sans cesse sa pensée, elle ne remercia ce jour-là l'Être suprême qu'en l'offensant : je me trompe, Dieu ne s'offense pas de l'amour, puisque c'est lui qui le fait naître ; & le cœur ingénu de la fille d'Orondal n'en étoit pas moins pur, parce qu'il se partageoit entre Brama & son amant.

Mon pere, vous me quittez, dit Zima avec inquiétude ; mon cœur agité n'a jamais ressenti plus vivement qu'à cette heure le vuide de votre absence. . . . Si l'esprit de feu venoit, & qu'il me trouvât seule ! je ne sais pourquoi je crains ses regards. . . . & je sais encore moins pourquoi je les desire. . . . . Oh ! non, soyez

tranquille, il ne viendra pas ; mon cœur en vain l'appelle ; le ſien, ſans doute, ne lui dit rien pour moi. L'HOMME SEUL.

Cependant Orondal occupé à diſpoſer ſes inſtrumens pour une expérience de phyſique, feignoit de ne pas entendre Zima ; & Zima pour cacher ſon trouble regardoit l'autel, & agitoit l'eſſence qui ſervoit d'aliment au feu ſacré de Brama. Ma fille, dit le vieillard, il y a long-tems que tu deſires ſavoir quel eſt le feu humain qui approche le plus du feu élémentaire ; dans une heure tes doutes ſeront éclaircis : un grand ſpectacle s'offrira à tes yeux : le nouvel habitant de l'isle ſera préſent, & une épreuve me fera connoître s'il eſt digne de toi. — Il y ſera, mon pere ! — Zima alors laiſſa échapper le vaſe de porphyre, & l'autel fut inondé d'Alcohol.

Orondal trop prudent pour s'appercevoir de la diſtraction de ſa fille, alla derriere un rideau de palmiers diſpoſer une machine de rotation, dont les ailes étoient deſtinées à

PARTIE II.

préſenter au vent une grande ſurface, & il la plaça de façon qu'en touchant un fil de fer attaché à l'autel, il feroit tourner ſur elle-même une glace de douze pieds de diametre (*), montée ſur un axe de bois de cedre, & preſſée en tout ſens par des couſſins; il arrangea enſuite, à un pouce de la glace, des tubes légers couverts de feuilles de métal, & ſuſpendus aux arbres par des cordons de ſoie; attacha ſur le tronc d'un palmier qui formoit beaucoup d'ombrage, un verre taillé en parallélogramme où étoient gravés des caracteres magiques, & conduiſit du tube divers fils de fer, ſoit au verre, ſoit à un grand vaſe de porcelaine à moitié revêtu en dedans & en dehors d'une feuille d'argent, & qui ſe trou-

(*) Quoiqu'en aient dit quelques détracteurs des anciens, on a connu le verre dans les tems les plus reculés; cet ingénieux ſcélérat d'Ariſtophane en parle dans ſa farce des Nuées; il introduit ſur la ſcene Strepſiade, qui pour rendre Socrate odieux, enſeigne une nouvelle méthode de payer ſes dettes; c'eſt de placer entre le ſoleil & le billet une pierre tranſparente qui brûle la créance.

voit placé ſur les marches de l'autel : quand l'appareil fut achevée, il embraſſa Zima, ſerra ſa main ſur laquelle il répandit une larme, & alla trouver l'inconnu. L'HOMME SEUL.

Zima abandonnée à elle-même, s'aſſit au pied de l'autel. — Quel eſt donc cet être qu'on va éprouver pour juger s'il eſt digne de moi?.... Digne de moi! Suis-je donc une intelligence ſupérieure? Non, ſi je l'étois, mon cœur ſeroit moins agité..... Cet inconnu eſt donc mon égal.... Cependant cette idée qui devroit me raſſurer, redouble mes craintes : mon pere m'a dit que j'étois femme, & qu'un homme ſeul pouvoit s'unir à moi pour me rendre mere..... Si l'inconnu étoit une femme! d'où vient que mon ſein palpite, & que mon cœur bat avec violence.... Eh bien, ſi c'eſt une femme, ſa vue me rappellera ma mere : nous vivrons enſemble, je ſerai heureuſe... Heureuſe! Non.... un mouvement ſecret m'apprend qu'un homme ſeul peut faire ma félicité; & malheureuſement l'inconnu ne l'eſt

PARTIE II.

pas.... Un homme ne doit-il pas reſſembler à mon pere, avoir ſa barbe reſpectable, ſa voix forte & ſes traits pleins de majeſté ? Pour l'inconnu, quoiqu'il ne m'ait apparu qu'un inſtant, ſes traits ſont reſtés gravés dans ma mémoire; ſa chevelure eſt blonde comme la mienne, le duvet le plus léger ne garnit point ſon menton, & la douceur plutôt que la majeſté ſe peint dans ſes regards : oui, c'eſt une femme; je n'en puis plus douter.... Cependant j'ai ſenti en la voyant que je l'aimois autant que mon pere..... plus que lui peut-être..... Aimerois-je avec cette violence une femme comme moi ?... O nature ! nature, ſi je dois être malheureuſe, laiſſe-moi mes doutes, & ne m'éclaire jamais.

PORTE XIII.

De l'art de faire des hommes.

L'HOMME SEUL.

Il y avoit déjà long-tems que l'écharpe éclatante de l'aurore embraſſoit l'Orient, lorſqu'Orondal entra ſous le berceau qui renfermoit ſes curioſités d'hiſtoire naturelle : l'inconnu ſe jettant à ſes pieds : Homme ſublime, lui dit-il, j'ai lu ton livre ; je l'ai lu, & ſi jamais je rentre dans Bactra, je brûlerai ma bibliotheque.

Dis-moi qui t'a dévoilé les opérations de la nature, ſoit qu'elle compoſe les êtres, ſoit qu'elle les décompoſe ? étois-tu au conſeil de Brama, lorſque ſon ſouffle tout-puiſſant féconda les mondes ?

Ton ouvrage a tellement occupé toutes les facultés de mon entendement, qu'en le liſant j'ai ſenti l'univers entier s'éclipſer devant moi : le croiras-tu ? j'ai oublié alors juſqu'à Zima, Zima qui repréſente ſi bien ce ciel que ton livre fait connoître.

PARTIE II.

Jeune homme, dit le vieillard, tu as reſpecté cette nuit ma défenſe ; Zima ni toi ne ſe ſont éveillés avec des remords ; ton ame eſt digne de contempler la nature, & tes ſens d'en jouir : ſuis-moi à l'autel du ſuprême ordonnateur des mondes, tu y verras un grand ſpectacle : Zima y ſera, mais modere tes tranſports ; ſonge que ce lieu eſt le théatre de ma puiſſance, & que ma main, toute glacée qu'elle eſt, peut y devenir redoutable à la témérité.

Pendant la route on s'entretint du code de la nature en trois pages : il y avoit dans ce livre un ordre admirable ; mais comme il étoit écrit pour des philoſophes, les idées intermédiaires que l'auteur laiſſoit à ſuppléer faiſoient croire que la chaîne des vérités ſe caſſoit à chaque inſtant. Orondal mit le jeune initié ſur la voie de deviner les myſteres de la nature, & en déployant tous les reſſorts de ſon entendement, il n'eut pas de peine à juſtifier la logique de ſon ouvrage.

En passant sous un rocher où étoient suspendues quelques cryſtallisations de figure pyramidale, l'inconnu s'arrêta, & après un moment de silence : Orondal, dit-il, ces ſtalactites en ſe formant ont-elles du plaiſir ? Pourquoi non, dit le philoſophe ; le plaiſir n'eſt-il pas fait pour tout ce qui a vie ? & quel eſt l'être qui en eſt privé ? il n'y a que le ſtupide détracteur de la nature qui s'imagine ne voir autour de lui que des cadavres. L'HOMME SEUL.

Le plaiſir augmente à proportion que les êtres générateurs ſont plus compoſés : il n'y a rien de plus ſimple que les concrétions lapidifiques qui arrêtent nos regards ; le mouvement lent de la chûte d'un fluide a ſuffi pour les former, auſſi n'ont-elles peut-être que le ſens du tact, & ce ſens encore eſt-il peu ouvert au plaiſir ? Il n'en eſt pas de même de l'homme ; c'eſt une machine hydraulique qui ne ſe meut qu'à l'aide d'une foule de roues, de pompes & de reſſorts, & ſes plaiſirs ſont proportionnés au nombre de ſes facultés : je conçois que

PARTIE II.

dans les mondes qui gravitent autour de la ſphere de feu où réſide Brama, il peut y avoir des êtres nés avec encore plus d'organes que nous, dont tous les pores ſeroient ouverts aux impreſſions de la volupté, & qui compteroient leurs deſirs par leurs jouiſſances.

Cependant les feux du ſoleil commençoient à embraſer l'horiſon : l'inconnu appercevant un arbre iſolé, propoſa à Orondal de s'arrêter un moment ſous ſon ombrage. — Cette idée m'enchante, dit le vieillard; cet arbre m'eſt cher, plus que tu ne penſes : c'eſt mon pere. — Votre pere? — Jeune homme, écoute-moi : je n'ai point cru outrager la nature, en faiſant ſervir la cendre d'un pere à la génération des êtres : j'oſai l'expoſer au ſoleil renfermé dans ſon urne, & couverte d'un cryſtal léger, qui ſans s'oppoſer au contact de l'air, arrêtoit les graines étrangeres qui auroient pu végéter ſur ſa ſurface : tous les jours j'arroſai cette cendre précieuſe avec de l'eau, portée par l'alambic à ſon dernier degré de pureté;

enfin, les principes de vie que l'urne renfermoit se développerent, & je vis naître une plante que la botanique ne rangeroit dans aucune de ses classes (*). Cette plante périt & eut une

L'HOMME SEUL.

(*) On a cru pendant long-tems que tout avoit été créé, & qu'il ne pouvoit plus naître d'êtres nouveaux; ce dogme absurde de l'ignorance dut tomber à la renaissance de la physique: ne parlons ici que des végétaux.

En 1715, le botaniste Marchand apperçut dans son jardin une plante inconnue, qui s'éleva jusqu'à six pouces; il la nomma *Mercurialis foliis capillaceis*. L'année suivante il en vit paroître au même endroit six autres, dont quatre ressembloient à l'ancienne & deux autres formoient une nouvelle espece de mercuriale, qu'il nomma dans la langue diffuse de Tournefort, *Mercurialis foliis in varias & inæquales lacinias quasi dilaceratis*; ces deux plantes nouvelles se multiplierent depuis dans l'espace de huit pieds de terrein, & jamais on ne put leur découvrir aucune apparence de graine. Voyez *Mémoires de l'académie royale des sciences, année* 1719.

De plus, il y a plusieurs plantes décrites par les anciens qui se sont perdues, & que nos Linné & nos Jussieu n'ont pu retrouver.

Le climat seul suffit pour dénaturer entiérement l'organisation des plantes: c'est ainsi que le tabac & le ricin, qui forment en Afrique des arbrisseaux de trente ans de vie, dans notre Europe ne sont que des herbes, que le printems fait naître & que l'automne voit mourir.

Il est vrai qu'une plante peut être neuve pour nous

PARTIE II.

postérité, dont la cendre augmenta le volume du limon générateur : au bout d'un certain nombre d'années, les principes de vie acquirent plus d'activité ; la plante devint arbuste, & aujourd'hui c'est un arbre qui le dispute en hauteur aux plus beaux cedres de ces déserts (*).

& ne pas l'être pour la nature. Il y a dans l'*Hortus* de la côte de Malabar des végétaux totalement inconnus, même sur la côte de Coromandel ; le théatre de la végétation n'est par conséquent plus le même dans des contrées aussi éloignées que la Laponie & la côte de Zanguebar.

Le chevalier Von Linné a décrit sept ou huit mille especes de plantes ; le célebre Sherard, qui en connoissoit seize mille, a trouvé bien des incrédules ; & voilà le savant Commerson qui a écrit de Madagascar à un de nos astronomes, que sa collection, qui monte à vingt-cinq mille, n'est pas le quart de toutes celles qui existent sur la surface du globe. *Journal d'un voyage autour du monde, traduit de l'Anglois, par M. de Freville, page 257.*

En un mot, rien de plus magnifique que le théatre de la nature ; ses décorations changent à chaque instant, parce que sa baguette magique fait passer les êtres par toutes sortes de métamorphoses ; & nous, pauvres philosophes, nous sommes dans le parterre, calculant péniblement l'effet des machines que nous ne voyons pas.

(*) Et tout cela dans l'intervalle de quinze ans ! ô Zoroastre, tu peins quelquefois des arbres, des mœurs, & peut-être des hommes de l'autre monde !

Cet

Cet arbre produit un fruit délicat dont Zima se nourrit, & qui s'animalise dans ses veines. Ainsi, supposé que jamais elle devienne mere, elle fera servir la cendre de mon pere à la production de sa race, ou plutôt c'est mon pere lui-même qui revivra dans sa nombreuse postérité.

L'HOMME SEUL.

Il étoit difficile de répondre à ce paradoxe; parce qu'il n'étoit point le fruit d'une imagination exaltée : le vieillard parloit de sang-froid, & c'étoit le jeune homme qui écoutoit avec enthousiasme.

Il se fit un quart-d'heure de silence; l'inconnu sortant le premier de sa rêverie : Orondal, dit-il, quoi ! avec des végétaux, je pourrois faire un homme (*) ?

(*) C'étoit un absurde visionnaire que ce Paracelse, qui s'imagina qu'en mettant dans une phiole de la semence de l'homme & du sang des regles d'une femme, & en faisant fermenter ce mêlange dans un limon plein de suc & de chaleur, il en naîtroit un homme ! il y a bien autant de folie à vouloir créer un être intelligent avec le flux menstruel d'une femme, qu'avec les pierres de Deucalion.

PARTIE II.

Cet homme eſt tout fait, répondit le philoſophe ; mais le bandeau du préjugé le cache à tes regards : jeune homme, dis-moi, ne te nourris-tu pas de végétaux ? —

Sans doute ; la chair des animaux n'a jamais enſanglanté mon palais ; & c'eſt parce que la nature m'a fait ſenſible & intelligent que je ſuis frugivore. —

Eh bien, ces végétaux, en ſe décompoſant dans tes veines, s'animaliſent, ſe convertiſſent en ta ſubſtance, deviennent toi (*) ; la ſemence que la nature a miſe en dépôt dans tes réſervoirs eſt la quinteſſence de ces végétaux : tu ne peux croître ſans t'en nourrir, & tu ne peux t'en nourrir ſans faire des hommes. —

Orondal, en analyſant dans votre livre

(*) Les mémoires de l'académie de Bologne font mention d'une ſinguliere expérience : ſi l'on pétrit longtems de la pâte & qu'on la mêle ſans ceſſe avec de l'eau nouvelle, on lui fait perdre entiérement ſa nature végétale, & par la diſtillation on en retire les mêmes principes que des ſubſtances des animaux. — Je ne ſais pas ſi cette expérience a conduit les académiciens de Bologne aux principes de Zoroaſtre.

l'ouvrage de la génération, vous avez pris pour exemple l'amant de Zima. — Zima que j'ai cru née pour n'avoir que des adorateurs, ſouffriroit-elle un amant ? ſon ame ſublime s'ouvriroit-elle à la douce impulſion de la nature ? & l'amour ſi profané dans les ſerrails de Bactra, viendroit-il embellir ces déſerts ? —

L'HOMME SEUL.

Zima ! . . . Vous la voyez à l'autel ; interrogez ſon ame, liſez votre deſtinée dans ſes regards ; mais reſpectez en elle l'ingénuité & la vertu.

PORTE XIV.

L'ÉLECTRICITÉ AMENE LE DÉNOUEMENT (*).

PARTIE II.

O mes enfans ! voyez ce feu pur & léger qui brûle ſur cet autel; la nature avec cet élément a compoſé tous les corps : il donne à l'air ſon élaſticité ; il remplit tout l'eſpace du vuide parfait ; il étincele dans le diamant :

(*) Des philoſophiſtes qui ſe croient habitans d'un monde tout neuf & dont l'eſprit l'eſt du moins, ont été révoltés de ce que l'électricité jouoit un rôle dans le livre de Zoroaſtre : ils en ont conclu que le manuſcrit de mon Parſis étoit dépourvu d'authenticité, & peu s'en eſt fallu qu'ils l'aient attribué au Parſis lui-même ; comme le pere Hardouin attribuoit l'Enéide aux Moines du treizieme ſiecle. -- J'ai mieux aimé relire mes anciens que de me fâcher contre des modernes : or, voici un texte de Timée de Locres, qui prouve que de tems immémorial on a eu quelques idées ſur l'électricité. --- *Il ſort de l'ambre une matiere ſubtile, par le moyen de laquelle il attire des corps étrangers :* τὸ δὲ ἤλεκτρον ὑπεισδύντος τοῦ πνεύματος ἀναλαμβάνει τὸ ποιὸν σῶμα, *Cap. V, paragr.* 3. --- Pour un philoſophe ſolitaire qui a des machines, il n'y a qu'un pas de-là aux autres phénomenes de l'électricité.

il brûle dans la glace; il produit tous les êtres, les développe, les métamorphoſe, & ſurvit à leur cendre (*). L'HOMME SEUL.

Ce feu n'eſt peut-être élémentaire que dans le ſoleil, & dans les étoiles fixes qui ſervent de ſoleils aux mondes des autres ſyſtêmes : partout ailleurs, il eſt uni avec des corps hétérogenes. Les inſtrumens de la phyſique le dégagent en partie de ſes entraves ; mais il ne paroît vraiment libre qu'à l'œil de l'entendement du philoſophe.

Voyez ce fil que ma main fait mouvoir (**), voyez... Zima ne voyoit que l'inconnu, & l'inconnu ne voyoit que Zima. -- Entendez du moins la voix de la nature, dont je ſuis

(*) Ce principe a fait naître quelquefois dans ceux qui s'en pénétroient un ſingulier enthouſiaſme ; il y a des chymiſtes qui ſe ſont intitulés philoſophes *par la grace du feu*, comme les rois ſe diſent ſouverains *par la grace de Dieu*, & quelques prélats évêques *par la grace du pape*.

(**) Ce fil conduiſoit ſans doute à la machine de rotation, dont il eſt parlé Porte XII, & que le vent mettoit en jeu. -- Il eſt bon de voir le ſpectacle du côté des machines, après l'avoir vu du côté du parterre.

PARTIE II.

l'interprete. — Les jeunes gens ivres de joie & de plaiſir n'entendoient que leur ſilence. — Orondal s'apperçut que la langue de la phyſique eſt bien foible auprès de l'idiôme muet de l'amour; & ceſſant de parler, il tenta de captiver l'attention des deux amans par de grands ſpectacles : il alla en ſilence prendre leurs mains & les approcha du tube de la machine : l'inconnu ſe flatta un moment que le vieillard alloit l'unir à ſa fille ſur l'autel de Brama : le phénomene dont il fut témoin le tira de ſon erreur; des traits de feu s'élancerent du tube à la main des amans, & ils reculerent tous deux en jettant un cri d'effroi. Orondal les raſſura en répétant l'expérience ſur lui-même, & ils virent qu'il n'avoit voulu que leur prouver que le feu réſide dans les corps qui ſemblent le plus inacceſſibles à cet agent de la nature.

Cependant l'inconnu revenu de ſa frayeur, reprenoit une nouvelle exiſtence dans les regards de Zima : tous les feux de l'amour

étinceloient ſur ſon viſage : il s'approcha de ſon amante pour reſpirer ſon haleine ; ſon œil baiſoit ſon ſein, dont ſa bouche n'oſoit encore approcher. Orondal dans l'intervalle toucha, ſans qu'on s'en apperçut, avec un excitateur, le parallélogramme de verre ſuſpendu au palmier qui ombrageoit l'autel ; & le jeune étranger lut ces mots en caracteres de feu : RESPECTE ZIMA OU TREMBLE. — Il trembla en effet ; & oubliant un moment qu'il aſſiſtoit à un ſpectacle de phyſique, il demanda à Orondal s'il étoit magicien. L'HOMME SEUL.

Zima répondit pour ſon pere, & la magie de l'amante fit oublier celle du philoſophe. — O intelligence céleſte, dit-elle avec ingénuité, toi, que je n'ai pu voir un inſtant ſans une douce émotion ; toi, qui es ſans doute deſcendu dans ce déſert pour faire mon bonheur, n'appréhende rien d'Orondal, il eſt mon pere... il peut devenir le tien... Comment déſapprouveroit-il le plaiſir que je goûte à te voir ? ce plaiſir me vient de la nature : il ne convient pas

PARTIE II.

plus aux philoſophes de le condamner, qu'à moi d'en rougir.

L'inconnu n'avoit point encore entendu parler Zima; les ſons enchanteurs de cette bouche qui ne s'ouvroit que pour dire *je t'aime*, acheverent de le tranſporter; ce n'eſt plus du ſang, c'eſt du feu qui circule dans ſes veines; il s'élance aux genoux de ſon amante, & liſant dans ſes regards attendris le pardon de ſon audace, il ſe releve avec tranſport pour l'embraſſer, & reſpirer ſon ame ſur ſes levres brûlantes de volupté : ſes pieds touchoient alors le vaſe de porcelaine plein de phlogiſtique qui étoit ſur les marches de l'autel : ſa main dans le mouvement qu'il fit pour ſe jeter au col de Zima, s'approcha d'un fil de métal qui les ſéparoit : il ſe ſentit alors frappé comme d'un coup de foudre, recula malgré lui, & tomba ſans connoiſſance aux pieds d'Orondal. Le vieillard empreſſé à le rappeller à la vie, détacha l'agraffe qui aſſujettiſſoit ſa robe, pour donner paſſage à l'air qui devoit le rani-

mer : mais quelle fut sa surprise quand il apperçut sur sa poitrine un signe qu'il avoit lui-même tracé ! — O ma fille ! s'écria-t-il en se jettant dans ses bras, cette intelligence, cet esprit de feu, cet amant qui t'adore, c'est le dernier rejeton de la race de nos rois, c'est Zoroastre. — Zoroastre, mon pere ! — Et elle s'élança sur le corps du jeune homme, baignant son visage de larmes que la douleur & le plaisir à-la-fois lui faisoient verser. Zoroastre ne resta pas long-tems dans ce sommeil de mort ; son cœur battoit sous la main embrasée de Zima, & reconnoissant son amante..... Où suis-je, dit-il d'une voix foible ? Zima, es-tu morte pour renaître avec moi ? Le barbare qui m'a frappé de son tonnerre n'a donc plus le pouvoir de nous séparer ! — Jeune homme, dit Orondal, ce barbare a été ton pere ; il le sera encore : car tu es Zoroastre, & je t'unis à Zima. — N'appréhende rien de la commotion que tu viens d'éprouver ; l'élément du feu que la physique a soumis à mon pouvoir n'a jamais été

L'HOMME SEUL.

PARTIE II.

entre mes mains un inſtrument de mort : je n'ai voulu que t'expoſer mes conjectures ſur l'origine des êtres. . . Embraſſez-moi, mes enfans : je ſens que le plaiſir acheve d'uſer les reſſorts de ma foible machine. Je ne ſurvivrai pas long-tems au bonheur de vous avoir unis: ſouvenez-vous quelquefois d'Orondal; & en jouiſſant de la nature, ne blaſphémez jamais contre la philoſophie qui apprend à la connoître. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Il y a long-tems que je ne parle plus, & Zirphé m'écoute encore. . . . ô Zirphé, ce livre, plus que tu ne penſes, eſt fait pour laiſſer dans ton ame une trace profonde; ſais-tu que tu deſcends de cette Zima que Zoroaſtre a tant aimée ? Je ſuis en Aſie le ſeul dépoſitaire de ce ſecret, & je l'ai renfermé trois ans, pour examiner en ſilence ſi ton cœur étoit digne du mien : l'épreuve

eſt faite : voilà ma main, monte avec moi ſur le trône de la Bactriane. J'anéantis ce ſerrail & je donne la liberté à ces eſclaves qui ont eu la vanité de ſe croire un moment tes rivales. . . . O Zirphé ! c'eſt avec toi ſeule que je veux étudier l'origine des choſes ; ce n'eſt que dans tes bras que je veux me pénétrer du ſyſtême de Zoroaſtre.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE II.

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LE CORPS HUMAIN.

PARTIE II.

IL étonna ſinguliérement le monde littéraire, ce Berkeley qui prouva, à la façon des géomètres, que le corps humain n'exiſtoit pas. De grands hommes refuſerent de lutter avec lui, parce que l'erreur étoit plus ſéduiſante ſous la plume du ſophiſte, que la vérité ne devoit l'être ſous celle du philoſophe ; & peu s'en eſt fallu qu'un des plus hardis blaſphêmes contre la raiſon, n'ait paſſé pour une des loix éternelles de la nature.

Le corps humain exiſte, & il eſt inutile de le démontrer, parce qu'il en eſt de cette vérité de fait, comme des axiomes de géométrie, qui prouvent tout & qu'on ne prouve pas : quant à l'évêque de Cloyne, le ſeul homme après Pyrhon qui en ait douté de bonne-foi, à quoi ſerviroit pour le convaincre tout

l'appareil de mes raiſonnemens ? S'il eſt conſéquent, il doit douter à-la-fois & qu'il ait écrit ſon paradoxe & que je l'aie réfuté.

L'HOMME SEUL.

Malgré les déclamations de quelques ſombres miſanthropes, l'homme eſt à la tête de l'échelle animale ; ſon corps ſuffiroit pour lui aſſurer cette ſupériorité : quelle hardieſſe dans la charpente générale de la machine humaine ! quel goût dans les formes, & quelle beauté dans les proportions ! Cette tête dont l'attitude eſt celle du commandement ; ce caractere de vigueur imprimé ſur un ſexe, ces graces touchantes répandues ſur l'autre ; cette ame ſurtout qui ſe peint dans les regards de tous deux ; & qui ſemble multiplier leur exiſtence, atteſtent que l'homme eſt le chef-d'œuvre de la nature, qui d'ailleurs n'a fait que des chefs-d'œuvres.

Ce fou de la Mettrie qui nia audacieuſement tout ce qu'il n'entendit pas, & qui entendit très-peu de choſes dans les myſteres de la nature, croyoit les animaux bien ſupé-

PARTIE II.

rieurs à l'homme dans l'uſage de leurs facultés; il le dit à chaque inſtant dans l'*Homme-Machine*; mais il n'a pas même perſuadé ſes enthouſiaſtes : l'origine de l'erreur de ce célebre Athée vient de ce qu'il n'a pas aſſez diſtingué l'homme naturel de cet homme que nos uſages ont civiliſé, amolli & dépravé; c'eſt le ſauvage robuſte qui devoit lui ſervir d'objet de comparaiſon, & non ce Pariſien petit & froid, qui ſe glorifie de ſes ſens factices & de ſon entendement mutilé, pour qui la nature eſt un être métaphyſique, & que le plaiſir a tué avant qu'il ait eu le loiſir de le connoître.

L'homme ſauvage eſt, relativement à ſa taille, plus léger que les quadrupedes : le jéſuite du Halde qui ne ment guere que quand il parle de ſa ſociété, a vu les montagnards de l'isle Formoſe défier les chevaux les plus rapides, & prendre le gibier à la courſe (*); ce

(*) Voyez *Lettr. Edif.* — On ſait auſſi que les Chaters d'Iſpahan font trente-ſix lieues en quatorze heures.

fait n'a pas encore été nié par les philoſophes.

L'HOMME SEUL.

L'homme ſauvage eſt le plus adroit des animaux; il y a des Hottentots qui à cent pas touchent d'un coup de pierre un but qui n'a que trois lignes de diametre : les anciens habitans des Antilles perçoient de leurs fleches les oiſeaux au vol, & les poiſſons à la nage; & il ne manque à l'homme de la nature que d'avoir les beſoins de l'homme en ſociété, pour être en tout genre plus adroit que lui.

L'homme ſauvage eſt auſſi, relativement au volume de ſon corps, le plus fort des animaux. Les auteurs qui ont parlé du genre humain, dans les tems qui avoiſinoient ſon berceau, nous entretiennent ſans ceſſe des prodiges de ſa vigueur : les légiſlateurs par leurs inſtitutions l'énerverent enſuite; mais ce ne fut que par des degrés inſenſibles. Voyez encore dans Homere quels hommes c'étoient que les Théſée, les Achille & les Hercule; deſcendez au ſiecle merveilleux de la chevalerie, & liſez les exploits des Bayard, des

PARTIE II.

du Guesclin & des Couci, vous vous croirez transporté dans une autre planete; & si vous n'êtes pas un peu philosophe, vous mettrez l'histoire de nos Paladins, avec les contes des Centaures & des Hypogryphes.

On voit encore, de tems en tems, parmi ces sauvages qui n'ont pas adopté nos loix pusillanimes & nos mœurs dépravées, des traits de vigueur physique supérieurs à ceux qu'on raconte des Hercule & des du Guesclin. En 1746, un Indien de Buenos-Aires, dans un spectacle public, attaqua un taureau furieux, armé d'une seule corde, le terrassa, le brida, le monta, & sur ce nouveau courtier combattit deux autres taureaux, également furieux, & les mit à mort au premier signal qu'on lui donna (*). L'inquisition le crut sorcier, parce qu'il étoit plus fort que tous ses Alguasils; & s'il n'avoit pas été de la religion d'Hercule, il auroit été brûlé.

(*) *Observ. sur l'Hist. natur.* de M. Gautier, tome I, page 161.

En

En France où on brûle très-rarement, parce qu'il n'y a point de ſaint-office, le maréchal de Saxe a pu être ſans péril le Milon de ſon ſiecle : on raconte mille traits de ſa vigueur ; un des plus étonnans eſt celui-ci qu'on connoît le moins : il prenoit une corde pour point d'appui, enlevoit entre ſes jambes un cheval d'eſcadron & le tenoit ſuſpendu juſqu'à ce qu'il l'eût étouffé : l'antiquité dit qu'Hercule en fit autant du géant Antée, fils de la terre ; mais c'étoit dans un tems où l'on croyoit que la terre faiſoit des enfans, & que ces enfans étoient aſſez grands pour jouer au palet avec des montagnes. L'HOMME SEUL.

En général, on s'appercevra aſſez, dans le cours de cet ouvrage, que ſi l'homme déſarmé le cede en force aux animaux de ſa taille, il ne doit l'attribuer qu'à ſon éducation énervée, & non à une erreur de la nature.

Des hommes éloquens, frappés de cette ſupériorité de notre eſpece ſur les animaux, en ont tiré quelquefois des concluſions plus glo-

rieuſes pour nous que légitimes : le Pline du ſiecle a dit, dans ſon hiſtoire naturelle, que nous avions eſſentiellement la langue & la main au-deſſus des animaux ; & pluſieurs écrivains imitateurs ont répété ce paradoxe, croyant que le nom de l'auteur devoit les diſpenſer de l'examen.

D'abord les ſinges ſe ſervent de leur main avec une adreſſe ſinguliere, ſur-tout ceux qui étant de la claſſe des bipedes, n'uſent point en elle par le frottement l'organe du toucher : s'il y a une ſi grande uniformité dans leurs ouvrages, c'eſt qu'ils ſont bornés à un petit nombre de beſoins : s'ils étoient nés pour vivre en ſociété comme nous, ils connoîtroient bientôt le luxe ; & qui ſait ſi avec du luxe, ils n'auroient pas bientôt des Vaucanſon ?

Le paradoxe ſur la langue eſt encore plus inſoutenable. Je n'entends ſous le nom de langue que l'action de rendre, par un ſigne extérieur, ce qui ſe paſſe au-dedans de nous : or dans ce ſens, il n'y a point d'animal qui

ſé parle ; le cheval qui ſouffre ne hennit point de la même façon que le cheval amoureux ; le pigeon en roucoulant appelle la colombe & la fait fuir ; le lion connoît tous les beſoins de ſes petits à l'inflexion varié de leurs mugiſſemens.

L'HOMME SEUL.

Mais, dit le philoſophe du Jardin du roi, il eſt ſi vrai que ce n'eſt pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de pluſieurs eſpeces, auxquels on apprend à prononcer des mots, & même à répéter des phraſes aſſez longues ; mais jamais on n'eſt parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment (*). Ainſi, dit à ce ſujet un naturaliſte Anglois, la raiſon pour laquelle ils n'expriment point leurs penſées par des ſignes combinés & réguliers, c'eſt qu'il n'y a point de combinaiſon réguliere dans leurs penſées (**).

Il eſt bien étonnant que des animaux n'atta-

(*) Voyez l'*Hiſt. natur.* édit. in-12, tome IV, page 166.

(**) *Parallele des facultés de l'homme, &c.* trad. par J. B. Robinet, page 12.

PARTIE II.

chent point aux mots techniques que nous apprenons, l'idée qu'y mettent nos grammairiens ! connoiſſent-ils les langues par principes ? Avons-nous aſſez étudié leur nature, pour que les mots que nous leur apprenons ſervent d'intermedes entre leurs idées & les nôtres ?

Il ne faut pas plus exiger du chien à qui Leibnitz apprit à prononcer quelques mots Allemands, qu'il réponde avec intelligence à ſon maître, que nous n'exigerions d'un Caraïbe qu'il converſât avec nous en Grec, parce qu'on a trouvé dans ſa langue un mot ou deux qui ſont dans un chœur de Sophocle.

Il faudroit faire un ouvrage auſſi gros que l'hiſtoire naturelle, pour raſſembler tous les traits qui annoncent une combinaiſon réguliere dans les idées des animaux. Pline, Ariſtote, le chevalier Von-Linné, le docteur Reimar, Réaumur & Lyonnet en citent des exemples ſans nombre ; il y en a auſſi dans le Roman philoſophique de Bougeant ſur le langage des bêtes ; il eſt vrai que ce jéſuite a eu tort d'affir-

mer, ſans révélation, qu'un animal ne donnoit des ſignes d'intelligence, que parce qu'il logeoit dans ſon corps une ame du diable. L'HOMME SEUL.

Buffon & ſes diſciples devoient ſe contenter de dire que l'homme a la langue & la main infiniment plus perfectionnées que le reſte des animaux; alors ils l'auroient maintenu à la tête de l'échelle animale, ſans lui donner des qualités excluſives que lui diſputent la nature & la raiſon.

L'homme a au-deſſus des animaux la faculté de s'accommoder de toutes ſortes d'alimens pour appaiſer ſa faim: il eſt à ſon choix carnivore, ichthyophage & frugivore, ſans que ſa ſanté s'en altere: la nature lui a donc donné un moyen de plus de ſe conſerver, & en effet il eſt infiniment rare que quelque individu de l'eſpece humaine meure phyſiquement de faim; ce n'eſt point l'eſtomac vuide qu'il eſt difficile de ſatisfaire, c'eſt l'eſtomac blaſé: un pain noir & de l'eau font vivre le laboureur qui travaille; l'habitant des villes, oiſif & dégoûté, meurt de faim à la table d'Apicius.

PARTIE II.

Au reſte, c'eſt de cette facilité que nous avons de nous accommoder de toutes ſortes d'alimens, que la plupart de nos maladies tirent leur origine : les animaux accoutumés à une nourriture ſimple & uniforme parcourent ſans chanceler la carriere de la vie : pour nous, qui ne goûtons que les mets compoſés, qui irritons encore notre appétit lorſque le beſoin n'eſt plus, & qui faiſons d'un ſens de plaiſir un organe de débauche, il n'eſt point étonnant que les reſſorts de notre machine s'uſent avant le tems, & que nous ayons le triſte privilege de mourir à tout âge.

En général, c'eſt cette grande uniformité dans les actions des animaux qui les diſtingue eſſentiellement de l'eſpece humaine ; tous les vers à ſoie filent de la même façon leurs coques ; toutes les cellules des abeilles ſont hexagones ; quand on ſait les ruſes de guerre d'une bête carnivore, on connoît d'avance tout ce qu'exécutera en ce genre ſa poſtérité ; il n'en eſt pas de même de l'homme ; chaque

individu a une ame à lui ; ſon intelligence ſe varie ſuivant la maniere dont ſes fibres ſenſibles cedent à l'impreſſion des objets extérieurs, & peut-être qu'il n'y a pas un caractere qui ſe reſſemble, depuis le Caffre ſtupide qui fait ſon dieu d'une ſauterelle, juſqu'à ce Newton dont l'intelligence active plane au-deſſus des mondes qu'elle a meſurés. L'HOMME SEUL.

L'homme eſt le plus beau des êtres ſenſibles ; il n'y en a point dont le contour des membres ſoit mieux deſſiné, dont les formes ſoient plus adoucies, dont le viſage porte plus évidemment le caractere de la ſupériorité ; mais la fineſſe même de la peau, dont il s'enorgueillit avec tant de raiſon, entraîne avec ſoi un grand déſavantage ; il eſt obligé dans le plus grand nombre des climats de s'habiller ſous peine de la douleur, & même de la mort.

Voilà donc un beſoin de plus, que fait naître notre délicateſſe naturelle ; au reſte, ce beſoin même, à quelques égards, eſt un bien, puiſqu'il force notre induſtrie à ſe développer.

Sans cette néceſſité de ſe vêtir, nous n'aurions peut-être aucun des arts : ces arts dont le luxe peut abuſer, mais qui ſont un monument éternel de notre ſupériorité.

On s'appercevra aſſez, dans le cours de cet ouvrage, par combien d'autres titres l'homme mérite d'être placé au-deſſus de tous les êtres de la planete qu'il habite : on ne veut jeter ici que quelques idées générales, qui ſerviront de point d'appui pour juger les plans de réforme qu'on propoſe.

CHAPITRE III.

De la Beauté.

JE voudrois étudier dans la nature le deſſein prototype de la beauté, voir en quoi le beau primitif differe du beau arbitraire, & faire dériver ainſi de quelques principes invariables la chaîne des devoirs de l'homme envers lui-même. L'HOMME SEUL.

La beauté ! . . . que ce mot n'allume point l'imagination de quelques femmes frivoles ; il y a trop loin de la *Philoſophie de la Nature* à un livre de boudoir : Palmyre même, toute chere qu'elle eſt à mon cœur, ne me ſervira point de modele ; ce n'eſt point ma beauté que je dois peindre, c'eſt celle du genre humain.

Platon & le pere André ont bien dit des inutilités métaphyſiques ſur le beau : leur beau idéal n'eſt point celui de la nature ; & quelque brillante que ſoit l'imagination de ces écrivains,

PARTIE II.

il faut chercher ailleurs des lumieres ſur la beauté.

Irons-nous conſulter l'artiſte Anglois Hogard, qui, dans ſon *Analyſe du Beau*, fait dériver uniquement du degré de courbure d'une ligne le type original de la beauté (*) ?

Un des hommes le plus en état de nous éclairer ſur les principes de la beauté étoit Winckelmann ; ce ſavant avoit paſſé ſa vie à étudier les livres des anciens, leurs ſtatues & leurs tableaux ; il étoit plus artiſte que métaphyſicien, & n'avoit guere d'autres préjugés que ceux que donne l'enthouſiaſme pour les beaux monumens de la Grece & de Rome : voyez cependant comment il définit la beauté ; je rapporte ſcrupuleuſement ſes termes : *L'idée de la beauté eſt comme un eſprit produit par le feu de la matiere, qui tâche de ſe former une créature d'après l'original de la premiere créature raiſonnable, projetée dans la ſageſſe*

(*) *Etat des arts en Angleterre*, édit de 1755, page 52.

de la Divinité (*). Ce ſeroit au ſphinx, que cet antiquaire a ſi bien décrit dans ſon livre, à donner la clef de cette énigme.

L'HOMME SEUL.

Pope qui a parlé de l'homme en ſi beaux vers, n'a pas défait le nœud gordien, il l'a coupé; l'homme, dit ce poëte, eſt parfait tel qu'il eſt : ainſi un Samoyede, un Caffre & un Kalmouke, ſont auſſi ſouverainement beaux que ce Grec qui ſervit autrefois de modele à la ſtatue d'Antinoüs; ainſi cette Négreſſe du Monomotapa, avec ſon nez épaté, ſes levres bouffies & ſes mamelles pendantes à ſes genoux, eſt une beauté auſſi parfaite que cette Cléopâtre, qui coûta à Marc-Antoine l'empire du monde, ou cette Géorgienne capable d'embraſer les ſens mêmes de l'homme blaſé qui a un ſerrail.

Laiſſons-là Platon, le jéſuite André, Winckelmann & l'optimiſme, & tâchons de prendre des idées juſtes de la beauté.

(*) *Hiſtoire de l'art chez les anciens*, édit. in-8°, tome I, page 254.

PARTIE II.

Je ne ſais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que le philoſophe peut définir la beauté, l'accord expreſſif d'un tout avec ſes parties.

Cette définition eſt d'autant plus exacte qu'elle convient également aux productions de l'art, & aux ouvrages de la nature ; elle me ſervira à déſigner, non-ſeulement la femme, dont mon cœur eſt épris, mais encore le grouppe de Laocoon, la colonnade du Louvre & la comédie du Miſantrope.

En analyſant l'idée que je me fais ainſi de la beauté, j'y trouve tous les attributs qui la caractériſent ; c'eſt-à-dire, le coloris, les formes heureuſes & l'expreſſion. Achevons de la décompoſer, afin de la faire connoître.

ARTICLE I.

Du Coloris.

L'HOMME SEUL.

TOUT eſt coloré dans la nature ; faire abſtraction de la couleur en deſſinant la beauté, c'eſt peindre un être de raiſon ; voilà ce qui met tant d'obſcurité dans les fameux dialogues de Platon : il eſt impoſſible de ſe former une idée de ſon *ſouverainement beau*, comme du point mathématique des géometres & des monades de Leibnitz.

De toutes les couleurs, celle qui paroît le plus favorable à la beauté humaine, eſt le blanc ; c'eſt en effet celle qui eſt le plus imprégnée des rayons de la lumiere : auſſi dans preſque toutes les langues, l'idée d'éclat eſt renfermée dans celle de la beauté.

On pourroit expliquer par-là pourquoi chez tous les peuples policés le diamant eſt d'un plus grand prix que le rubis, la topaze ou l'émeraude.

Voyez les belles ſtatues qui nous reſtent

PARTIE II.

des anciens : quel eſt le connoiſſeur qui ne préféreroit pas l'Apollon du Belvedere, qui eſt en marbre blanc, au Scipion de Baſaltes noir du palais Roſpigliofi, quand même ces deux chefs-d'œuvres ſeroient du même artiſte ? on ne ſe perſuade pas aiſément que ce qui eſt obſcur ſoit ſouverainement beau.

Les peuples même dont la peau n'a pas la couleur primitive de la beauté, en reconnoiſſent l'excellence ; les négreſſes ſe livrent avec fureur à un blanc, & les negres que ce dernier fait trembler lui érigent des autels.

Qu'on ne m'objecte point le goût dépravé de quelques Européens pour des négreſſes ; ce ne ſont point les charmes d'une peau baſanée qui les ſubjuguent ; c'eſt la délicateſſe des formes, c'eſt la régularité des proportions, & ſur-tout cette ardeur effrénée pour le plaiſir, qui dans les climats chauds multiplie les jouiſſances.

La nature a prodigieuſement varié les nuances qui diſtinguent la plupart des peuples du globe ; elle deſcend par degrés inſenſibles du

blanc des François au baſané des Eſpagnols, & de-là au gris-cendré des Siamois, à l'olivâtre des Mogols, au jaune des Bréſiliens, & enfin au noir des peuples du centre de l'Afrique ; & on peut aſſurer preſque toujours ſans ſe tromper, que plus elle s'écarte du blanc, plus elle affoiblit le caractere primitif de la beauté. L'HOMME SEUL.

Cependant la blancheur toute ſeule ne conſtitue pas la beauté : il y a en Afrique un peuple dégénéré, connu ſous le nom d'Albinos, dont le teint eſt d'un blanc livide, & que les naturaliſtes mettent au-deſſous des negres, qui ſemblent les derniers hommes de la terre ; c'eſt que la beauté étant, comme nous l'avons déjà dit, l'accord expreſſif des parties avec le tout, elle exige une heureuſe harmonie même dans les nuances de la couleur primitive : un Albinos qui n'a qu'une couleur, eſt à un Italien plus favoriſé de la nature, ce qu'eſt une eſtampe au crayon, à un ſuperbe tableau de Raphaël.

PARTIE II.

C'eſt par-là qu'on peut expliquer pourquoi, en général, une ſtatue d'un grand artiſte plaît moins qu'un tableau de main de maître ; il lui manque eſſentiellement un des trois caracteres de la beauté, je veux dire la magie du coloris ; & ſi Prométhée eſt devenu amoureux de ſa Pandore, plutôt qu'Apelle de ſa Vénus, c'eſt que dans le délire de ſa paſſion, un amant qui veut jouir eſt plus ſenſible à la délicateſſe des formes, qu'au ton heureux des couleurs ; & on ſait qu'à cet égard le marbre fait plus illuſion que la toile.

Cette Hélene, qui arma dix ans l'Europe contre l'Aſie, avoit, ſuivant Homere, la peau d'une blancheur éclatante, & les couleurs les plus tendres & les plus variées ſe fondoient mollement ſur ſon viſage ; l'incarnat de ſon teint reſſembloit à la couleur d'un rideau pourpre, réfléchi ſur une table de marbre blanc ; & qu'on ne diſe point qu'Homere ici eſt plus poëte qu'hiſtorien ; c'étoit en étudiant la nature que ce grand homme avoit appris à peindre la beauté.

ARTICLE

ARTICLE II.

DES FORMES.

LES ſtatues ne peuvent avoir qu'un ton de couleur; c'eſt par les belles proportions du corps des anciens, que nous jugeons de leur beauté. L'HOMME SEUL.

Il nous reſte en ce genre deux modeles; c'eſt la Vénus de Médicis & l'Apollon du Belvedere, chefs-d'œuvres dont nos Pigal & nos Girardon n'ont pu qu'approcher, & qui ſerviroient en quelque ſorte à juſtifier le crime célebre de Pigmalion.

Quand Anacréon peint Bathylle & ſa maîtreſſe, il donne à leurs corps les belles proportions de la Vénus de Médicis & de l'Apollon du Belvedere; ainſi les poëtes & les ſculpteurs concourent avec les hiſtoriens à faire regarder les Grecs des tems héroïques, comme les plus beaux hommes de la terre.

Ajoutons que ces mêmes Grecs étoient juges-nés de la beauté; les hommes nus

ARTICLE III.

DE L'EXPRESSION.

PARTIE II.

LE coloris & les belles proportions ne feroient encore du modele, dont je m'occupe, que la froide ſtatue de Prométhée : l'expreſſion eſt le feu céleſte qui doit la vivifier ; c'eſt elle qui conſtitue eſſentiellement la beauté.

La beauté qui réſulte du mêlange heureux des couleurs, & celle que fait naître la proportion des formes, ne ſont pas reconnues univerſellement ; le Samoyede, avec ſon viſage large & plat, ſon nez écraſé, ſes jambes courtes & ſa taille de quatre pieds, a des prétentions, ainſi que le Perſan, à la beauté : un roi Africain périra avant de ſe laiſſer enlever une négreſſe de ſon ſerrail ; mais la beauté qui dépend de l'expreſſion, eſt adoptée par tous les peuples du globe : elle diminue la difformité d'une Laponne, & multiplie les appas d'une Géorgienne ; c'eſt elle qui conſtitue la beauté de la nature.

L'expreſſion eſt l'ame même répandue ſur toute la perſonne; & tant pis pour notre langue, ſi ſa ſtérilité m'oblige à ne définir les attributs de la beauté que par des métaphores. L'HOMME SEUL.

Chez preſque tous les hommes, l'ame dont je parle brille dans les regards; chez ceux qui ſont heureuſement organiſés, elle ſe manifeſte dans toute la perſonne; voyez les monumens de l'art qui rendent le mieux la belle nature; Rubens ne fait-il pas ſentir l'épuiſement de Marie de Médicis, dans l'affaiſſement de ſon ſein? ne reconnoît-on pas les convulſions de la douleur, juſques dans les doigts des enfans du grouppe de Laocoon?

On remarque, en général, que ce ſont les paſſions douces qui rendent la beauté plus touchante, comme les paſſions violentes ajoutent à la difformité (*).

(*) Pline qui a tant obſervé la nature & qui quelquefois l'a ſi bien peinte, a fait le premier cette obſervation.... Voyez *Hiſt. natur. lib. II, cap.* 37.

PARTIE II.

La beauté ſans expreſſion, ne cauſe qu'un inſtant de ſurpriſe; la beauté réunie à l'expreſſion procure ſans ceſſe de nouveaux points de vue à l'admiration, & ne l'épuiſe jamais: une froide Hollandoiſe n'eſt guere belle que d'une façon, une vive Italienne l'eſt de cent mille.

L'expreſſion eſt le germe des graces. — Les graces, cet accord heureux des mouvemens du corps avec ceux d'une ame libre, ce charme ſingulier de la beauté, qui naît ſans qu'on s'en apperçoive & que l'œil qui le cherche fait diſparoître.

Les graces ſont données particuliérement au ſexe, & c'eſt une ſuite de cette loi admirable de la pudeur, dont la nature nous a fait préſent, pour augmenter le charme de nos jouiſſances; comme cet heureux inſtinct oblige une femme à voiler tous ſes appas, le moindre mouvement involontaire qui les découvre devient une grace, qu'apperçoit l'œil indifférent, auſſi bien que l'œil embraſé d'un amant.

Homere, le créateur des belles allégories, fit bien de donner à Vénus la ceinture des graces; elle ne convenoit point à ſes deux rivales : il n'y a rien de ſi froid que la ſageſſe & la majeſté; l'expreſſion & les charmes qui en réſultent appartiennent eſſentiellement à une divinité qui aime & fait aimer. L'HOMME SEUL.

Il y a une ſorte de grace vague qui entretient l'ame dans une douce rêverie; on l'apperçoit dans une Vénus endormie du Titien : un charme indéterminé vivifie ſon viſage; il ſemble qu'un ſonge léger voltige ſur ſa tête; cette eſpece d'expreſſion dépend moins de ce que le pinceau a tracé, que de ce qu'il laiſſe à entendre.

Trop d'expreſſion fait diſparoître les graces; elles ne ſe rencontrent jamais dans les tableaux hardis de Michel Ange : la verve contrainte de Lucain, le mene quelquefois au ſublime; mais ne lui fait jamais délier la ceinture de Vénus.

A Dieu ne plaiſe que je veuille dégrader

PARTIE II.

les élans audacieux de l'imagination ! mais il eſt bien plus difficile de trouver dans l'expreſſion la grace que la force. La Vénus de Médicis demandoit bien plus de génie que l'Hercule Farneſe; & une nation, amie des arts, produira vingt docteurs Young, pour un Lafontaine.

L'expreſſion de la beauté dans l'homme demande plus de force, & dans le ſexe plus de grace; Lyſippe auroit péché contre les élémens de ſon art, ſi ſon ciſeau avoit donné au viſage d'Alexandre, les graces molles & touchantes qu'Apelle prodigua à ſa Vénus; je ne parle point ici de l'homme avant l'âge de puberté : car alors la nature ſemble encore incertaine ſur ſon ſexe, & on peut faire une femme ou un homme d'un hermaphrodite.

Mais à quelqu'âge qu'on ſoit, & de quelque ſexe qu'on ſe trouve, il y a toujours une expreſſion qui ſert de caractere primitif à la beauté; & c'eſt principalement dans cette partie que les monumens de l'art, froids par eux-mêmes, doivent imiter la nature.

ARTICLE IV.

D'UN DOUBLE CHEF-D'ŒUVRE DE LA NATURE.

L'HOMME SEUL.

QU'ON ne s'étonne pas, ſi je m'arrête ſi long-tems ſur l'eſquiſſe de la beauté; le genre humain lui donnoit une des grandes preuves de ſa ſupériorité ſur tous les êtres de ce globe; elle ſuffit même dans l'origine des ſociétés, pour élever un individu au-deſſus de ſes égaux: les Parthes, pendant long-tems, choiſiſſoient le plus bel homme de la nation pour leur roi, & ils n'en étoient pas plus mal gouvernés.

La beauté dépend beaucoup du climat qu'on habite (*): le froid, en contractant les papilles nerveuſes des femmes du Nord, doit priver leur peau de cette molleſſe qui caractériſe la ſenſibilité; d'un autre côté, l'air embraſé

(*) C'eſt Cicéron qui dit que plus l'air eſt pur & ſubtil, plus les têtes ſont belles & pleines d'intelligence. *De Natur. Deor. lib. II, cap.* 16.

PARTIE II.

de la zone torride procure une tranſpiration violente qui énerve le tempérament, & en deſſéchant l'humide radical, flétrit la beauté dans ſon germe.

Une grande preuve de l'influence du climat ſur la beauté, c'eſt que plus on approche de la zone torride & du pole, plus on apperçoit de ces êtres informes que la nature ſemble n'avoir qu'ébauchés : tantôt ce ſont des arbres dégénérés, & des fleurs qui meurent avant de s'épanouir; tantôt ce ſont des pygmées, des negres blancs, ou des peuplades d'hommes qui different de moitié de l'original ſorti des mains de la nature.

C'eſt dans les zones tempérées qu'il faut chercher les plus beaux hommes de la terre; la Grece, par exemple, & ſur-tout l'Ionie, ont fourni en tout tems des modeles achevés pour les deux ſexes; & ces modeles copiés par les Lyſippe, les Apelle & les Phidias, ſont devenus des monumens parfaits de l'art, & le déſeſpoir éternel des artiſtes.

L'HOMME SEUL.

On a prétendu qu'il fut un tems où Alcibiade, le plus bel homme de la Grece, voulut épouſer Aſpaſie, la plus belle femme de ſon ſiecle; voici l'idée qu'auroit pu ſe former de leurs traits un hiſtorien philoſophe, s'il avoit été chargé par ſa nation de les tranſmettre à la poſtérité.

Le couple charmant avoit ſix ans au-deſſus de l'époque de la puberté (*), ce qui forme dix-huit ans pour l'amante & vingt ans pour l'amant; c'eſt à cet âge que la fleur de la beauté eſt dans tout ſon éclat : auparavant le calice s'ouvre à peine; aprés, il tend à ſe flétrir.

Tous les deux jouiſſoient de cette ſanté brillante qui annonce une carriere longue & fortunée; comme un jour vif & ſerein eſt annoncé par la douce lumiere de l'aurore.

Aſpaſie avoit de hauteur trois pouces de moins qu'Alcibiade, & la taille d'Alcibiade

(*) Dans le fait, Aſpaſie, l'épouſe de Phocion & le conſeil de Socrate, étoit beaucoup plus âgée qu'Alcibiade. --- Mais il ne s'agit pas ici de chronologie.

PARTIE II.

étoit de cinq pieds huit pouces : c'eſt bien peu, ſans doute, pour des modeles ; mais dès ce tems-là tout commençoit à dégénérer : les guerriers ne ſe battoient plus avec des rochers : les femmes ne ſe piquoient plus d'avoir la légéreté d'Atalante, & les héros d'Athenes n'avoient pas ſix pieds.

On remarquoit dans tous deux une taille ſvelte & légere, les traits fins & les formes arrondies de l'adoleſcence : cependant lorſque dans une danſe animée, Alcibiade ſoulevoit dans ſes bras ſa maîtreſſe, on voyoit ſes nerfs ſe deſſiner fortement ſous l'épiderme, ſes muſcles paroiſſoient prononcés ; & cet effort cauſé par la joie & l'amour, faiſoient jouer en lui tous les reſſorts de la nature.

Arrêtons-nous ſur Aſpaſie ; car la peindre, c'eſt peindre auſſi Alcibiade : les deux amans ne ſemblent différer eſſentiellement que par le ſexe, & la nature à cet égard les a couverts d'un voile, que la main indiſcrette du philoſophe ne doit point arracher.

Et qu'on ne diſe pas que l'homme à vingt ans n'a point encore atteint la perfection de ſa nature; dès que ſon corps ceſſe de ſe développer, il eſt auſſi bien qu'il doit l'être: je ne vois pas pourquoi un bel homme doit avoir la taille quarrée, les muſcles toujours en contraction, & le contour des membres deſſiné avec dureté : Hercule eſt un homme vigoureux, mais n'eſt point un bel homme: quand je veux peindre une roſe dans ſa fraîcheur, je n'attends pas qu'il ne reſte à la tige que des épines.

L'HOMME SEUL.

La tête d'Aſpaſie paroiſſoit de ce bel oval qu'on ne rencontre plus que dans les ſtatues des divinités : ſon front libre & ouvert étoit réguliérement ombragé par des cheveux blonds, dont les ondes naturelles n'étoient retenues que par une écharpe de gaze (*).

(*) Cette écharpe s'appelloit chez les Grecs Μίτρα.

Proſpicit & magnis curarum fluctuat undis
Non flavo retinens ſubtilem vertice mitram.
Epithal. Pel. & Thet.

Cette mitre, au reſte, n'étoit pas néceſſaire à la beauté de la nature.

PARTIE II.

Ses ſourcils formoient un filet de ſoie recourbé, qui couvroit avec grace de grands yeux noirs (*) & bien fendus; au-deſſus des deux roſes de ſes joues étoit un nez élégamment proportionné; mais que les artiſtes du tems regrettoient de ne pas voir quarré (**). On ne la ſurprenoit jamais ſans découvrir dans ſa bouche cette grace particuliere, qui n'eſt pas le ſourire, mais qui en approche; & quand cette bouche s'ouvroit pour parler à Alcibiade, malgré ſa petiteſſe, on appercevoit ſes trente-deux dents, dont l'émail relevoit encore l'incarnat de ſes levres vermeilles;

(*) Les yeux noirs étoient la beauté favorite des anciens : Homere vante les yeux noirs de Briſeis, Anacréon ceux de Bathylle, & Horace ceux de Lycas !

Nigris oculis, nigroque
Crine decorum.

Horat. Od. 29.

(**) Ces nés quarrés étoient très-reſpectables chez les anciens, s'il en faut croire Philoſtr. *Heroïc. lib.* 21 & 27. --- L'artiſte qui a fait la Pallas du palais Juſtiniani en a donné un pareil à cette divinité: il eſt probable que primitivement ces nés quarrés furent un défaut, que des femmes *reſpectables* eurent l'art d'ériger en beauté.

enfin, cette tête charmante étoit terminée par un menton d'un ellipſe parfait, qui, parce qu'Aſpaſie étoit plus belle que jolie, ſe trouvoit dépourvu de foſſette. (*). L'HOMME SEUL.

Aſpaſie ſortoit du bain, quand on ſe propoſa de tranſmettre ſes traits à la poſtérité; ainſi au-deſſous d'un col d'albâtre, l'œil embraſé du peintre pouvoit voir ſans voile un ſein ferme & ſéparé (**), dont les mamelons, quoique taillés en forme de pomme coupée devoient ſe prêter merveilleuſement à la ſuccion, & remplir par-là les vues admirables de la nature.

Cependant, comme Aſpaſie n'étoit point devant un époux, un inſtinct charmant cour-

(*) La foſſette eſt, je n'oſe pas dire un défaut, mais du moins une ſingularité de la nature; on ne la trouve point dans la belle Niobé, dans la Pallas du palais Albani, ni dans la Vénus de Médicis.

(**) Il doit y avoir entre les deux mamellons le même eſpace qui ſe trouve de-là juſqu'au milieu de la foſſette des clavicules: ainſi, dans une femme bien conformée, ces trois points doivent faire un triangle équilatéral.

PARTIE II.

boit en arc une de ſes mains pour ſervir de voile à ſa gorge; mais cette main, malgré l'embonpoint de la jeuneſſe, étoit encore trop fine pour n'être pas indiſcrette.

La belle maîtreſſe d'Alcibiade, dont les charmes étoient dévorés par les regards du peintre, ſe hâta de ſortir de la ſalle du bain; un de ſes genoux découverts parut doucement voûté ſans aucun mouvement ſenſible des muſcles : elle couroit légérement, parce qu'elle avoit la jambe déliée d'Atalante; mais ſa démarche étoit ſûre, parce qu'elle n'avoit point appris des Chinoiſes à ſe mutiler les pieds pour les mettre à la mode.

Aſpaſie, comme toutes les Grecques de ſon tems, avoit une ceinture qu'un époux ſeul avoit le droit de détacher (*). Heureuſe

(*) Euripide, dans ſon Alceſte, fait dire à ſon héroïne : *O lit nuptial! où j'ai quitté avec cet époux, pour qui je meurs, ma ceinture de virginité.* --- Alceſte, acte IV, ſc. II.

La chaſte Diane avoit deux ceintures; *Nec bis cincta Diana placet*, dit Auſone, Epigr. 39. --- Il eſt cependant

ceinture,

ceinture, bien faite pour relever la beauté ! car le ſexe ſe fait bien plus deſirer par les charmes qu'il voile, que par ceux qu'il expoſe. Homere en enſeigna le pouvoir moral, en imaginant de donner à Vénus la ceinture des graces. Quoi qu'il en ſoit, Aſpaſie diſparut; & loin de dénouer ſa ceinture, on n'eut pas même le loiſir de la peindre.

L'HOMME SEUL.

Tel eſt le tableau que je me ſuis formé de la beauté; l'imagination qui l'a deſſiné, s'eſt toujours laiſſé guider par les faits; & quand même tous les traits qui le compoſent ne conviendroient pas à Aſpaſie, il n'en rempliroit pas moins le but que je me ſuis propoſé : ce peintre Grec qui forma ſa Vénus de tous les traits réunis des plus belles courtiſannes de ſon tems, put faire un tableau infidele, mais érigea cependant un monument éternel en l'honneur de la beauté.

probable qu'elle les avoit délié toutes deux lorſqu'Acteon la vit dans ſon bain, & qu'elle métamorphoſa ce prince en cerf, pour le punir ſans doute de n'avoir pas été aſſez téméraire.

PARTIE II.

Je n'ai point cherché à donner à Aſpaſie des perfections métaphyſiques, qui n'ont jamais exiſté que dans l'entendement du philoſophe à ſyſtême ; c'eſt une femme de ce globe que j'ai voulu peindre, & non une intelligence de Saturne ou de Sirius.

J'aurois pu donner à Aſpaſie une taille de trente pieds ; mais cette Aſpaſie qu'on auroit applaudie dans le roman de Micromégas, ne ſauroit être l'héroïne de la *Philoſophie de la Nature.*

Je me ſuis bien gardé auſſi de lui donner des ſens plus déliés que la méchanique de ſon corps ne peut le permettre. Que lui ſerviroit d'avoir l'organe du tact porté au dernier degré de ſenſibilité, ſi la moindre impreſſion de l'air ſuffiſoit pour introduire la douleur dans chacun de ſes pores ? lui ſeroit-il avantageux d'avoir l'ouïe plus fine ? Les ſons mélodieux d'une flûte lui paroîtroient alors les éclats redoublés du tonnerre, & elle prendroit le murmure paiſible d'un ruiſſeau pour le fracas des cataractes de Niagarat.

J'ai donné une idée de la beauté, ſans y mettre l'enthouſiaſme d'un amant, ni le compas glacé d'un géometre ; & tels que j'ai peint Alcibiade & Aſpaſie, ils peuvent encore paſſer pour le double chef-d'œuvre de la nature.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE IV.

PARADOXE D'UN ANCIEN, QUI N'ADMETTOIT DANS LES ANIMAUX QU'UN SEXE.

PARTIE II.

GALIEN, un des médecins qui a le plus mérité des hommes, dans l'art conjectural de les guérir, avoit une opinion bizarre ſur la génération ; il prétendoit qu'originairement tous les êtres n'avoient qu'un ſexe ; il avoit conſigné cette rêverie dans un livre qui périt lors du ſaccagement de Rome par Totila : j'ai voulu en partant de ce principe refaire ſon livre : mais je ne me ſuis point tranſporté pour l'écrire au ſiecle des premiers Céſars, parce que la phyſique alors n'étoit qu'à ſon berceau : j'ai ſuppoſé Galien mon contemporain, & je penſe que le médecin de Marc-Aurele devenu celui de Louis XVI, auroit pu s'exprimer ainſi :

« Depuis le premier philoſophe qui s'eſt

» aviſé de raiſonner dans l'ancienne Babylone » ou chez les Seres juſqu'à nous, on a fait » mille ſyſtêmes différens ſur la génération » primitive des êtres; & il n'y en a pas un » qui ait plus d'autorité que ces feuilles des » Sybilles, que les prêtres recueillent, ſans y » croire, afin de gouverner, par l'erreur & » par la terreur, la multitude. L'HOMME SEUL.

» Pour réſoudre ce problême, il faudroit » des données; & graces aux préjugés du peu- » ple & à ceux des philoſophes, on part d'*x* » pour aller à *x* (*); ce ſont les axiomes énig- » matiques de l'alchymie, qui ne conduiſent » qu'à la chimere du grand-œuvre.

» Ainſi, de ce que la génération des ani- » maux ne ſemble s'opérer que par l'union » des ſexes, les phyſiciens en ont inféré que » de toute éternité, telle avoit été l'unique voie » de la nature, dans l'organiſation des êtres: » les faits ſont venus bientôt contrarier cette

(*) *X* eſt l'inconnue dans les problêmes d'algebre.

PARTIE II.

» théorie : alors on s'eſt battu avec acharne-
» ment ſur les conſéquences du ſyſtême ; mais
» perſonne ne s'eſt aviſé de porter le flambeau
» de l'analyſe ſur le principe : c'eſt ainſi que
» dans l'Inde, où tout le monde eſt dans
» l'idée que la terre eſt portée ſur le dos d'une
» tortue, les ſophiſtes diſputent beaucoup
» pour expliquer comment la marche lente
» de l'animal aquatique peut produire le dou-
» ble mouvement du globe autour du ſoleil,
» ou le phénomene ſingulier du flux & du
» reflux ; mais on eſt loin de ſoupçonner
» que la terre pourroit bien ſe ſoutenir dans
» le fluide qui l'environne, ſans l'appui d'une
» tortue.

» Combien de doutes un ſcepticiſme éclairé
» ne feroit-il pas naître ſur les principes fon-
» damentaux de ce ſyſtême !

» D'abord il eſt faux que la nature n'ait
» qu'une voie pour produire ; il n'y a point
» d'accouplement dans la production des
» poiſſons & des mouches éphémeres ; le

» mâle ordinairement, loin de la femelle, » féconde les œufs qu'elle dépose, & voilà » toutes ſes jouiſſances. L'HOMME SEUL.

» Il y a une araignée qui engendre par les » nœuds de ſes antennes (*), & Swammerdam a vu des inſectes, chez qui l'odeur » du mâle ſuffiſoit pour rendre fertile la » femelle (**).

» Quel rapport y a-t-il entre une noix de » galle & le ver qui s'y développe, pour ſe » métamorphoſer enſuite en ſcarabée ?

» Comment la nature a-t-elle réſervé à » une chevrette le ſoin de faire éclorre les » œufs des ſoles (†) ? Pourquoi par l'inter-

(*) C'eſt une eſpece d'araignée à huit yeux, obſervée de nos jours par Liſter. --- *Hiſt. ani. Angl.* tr. I, de Aran. lib. I. --- C'eſt Lyonnet qui, le premier parmi les modernes, a apperçu la maniere bizarre dont elle engendre. Voy. *Théolog. des inſect.* tome I, page 148, not.

(**) *Bibl. natur.* & note de Lyonnet ſur la *Théologie des inſectes* de Leſſer, tome I, chap. I.

(†) *Voyez* les expériences qu'a faites ſur ce ſujet M. Deslandes. --- *Hiſt. de l'Acad. royale des ſciences*, année 1722.

PARTIE II.

» mede de la chryſalide, la chenille ſe con-
» vertit-elle en papillon ?

» Expliquera-t-on par le ſyſtême vulgaire
» de l'accouplement, la génération du puce-
» ron, qui enlevé à ſa naiſſance & renfermé
» ſeul ſous un vaſe, ſe fait à ſoi-même ſa
» nombreuſe poſtérité (*) ?

» Que dira-t-on de ce ver ſolitaire qui ne
» croît que dans les entrailles des animaux, &
» qui y parvient juſqu'à la longueur de deux
» cents pieds ? on n'a jamais pu découvrir ni
» ſon pere, ni ſes enfans ; & le ſcalpel de
» l'anatomiſte s'y eſt exercé auſſi vainement
» que l'imagination du philoſophe.

» Enfin, où eſt le ſexe de l'animal microſ-
» copique de Leuwenhoeck, qui meurt & ſe
» partage pour donner la vie à ſes deſcen-
» dans (**) ; & celui du polype, qui ſe mul-
» tiplie ſous le couteau qui le mutile ?

(*) Tel eſt du moins le réſultat des expériences des Ceſtoni, des Réaumur & des Leuwenhoeck.

(**) Cet animalcule eſt de figure ronde & nage dans

» C'eſt moins ce que les phyſiciens ne ſa-
» vent pas, que ce qu'ils ſavent mal, qui les
» empêche de déchirer le voile derriere lequel
» travaille la nature. L'HOMME SEUL.

» S'il eſt jamais démontré qu'un animal ſe
» ſuffit à lui-même pour ſe reproduire, on en
» expliquera mieux comment originairement
» ſe formerent les êtres organiſés; il y a bien
» moins de difficultés à dévorer dans ce ſyſtê-
» me, que dans celui qui admet eſſentielle-
» ment le concours des deux individus : c'eſt
» ainſi que plus on multiplie les reſſorts d'une
» machine, & plus il eſt aiſé de la démontrer.

» Encore une fois, il ne s'agit point ici des
» êtres tels qu'ils ſont, mais tels qu'ils ont pu
» être dans le berceau des eſpeces; le philo-

---

l'eau de pluie : quand il a vécu trente heures, il reſte ſans mouvement ; ſon corps ſe diviſe en huit parties, & ces huit membres ſont autant d'animaux qui au bout de ſix ſecondes ſe mettent à nager : au bout de neuf jours le naturaliſte compta qu'un ſeul de ces animalcules avoit eu une poſtérité qui montoit à deux cents ſoixante-deux mille cent quarante-quatre individus. --- *Vide* Leuwenhoeck, *Epiſt. Phyſiolog. XXIX.*

» ſophe qui dit : cet animal s'organiſe aujour-
» d'hui par la voie des ſexes, donc il l'a tou-
» jours été, raiſonne auſſi mal que l'hiſtorien
» qui diroit, je ne vois ſur les bords du Tibre
» qu'un peuple foible & eſclave ; donc Rome
» n'a jamais été habitée par des Romains.

» Les êtres ſe perfectionnent, & quand ils
» ſont parvenus à un certain période d'amé-
» lioration, on a de la peine à reconnoître
» l'empreinte de leur foibleſſe originelle.

» Les êtres dégénerent, & quand ils ont
» atteint un certain point de décoration, on
» voit s'effacer le type primitif qui les carac-
» tériſe.

» Le mêlange des êtres perfectionnés avec
» des êtres qui ſe détériorent, rend encore
» plus compliquée l'intrigue du grand drame
» que joue la nature ſur la ſcene de l'univers.

» Comment ſuivre le fil de la nature au
» travers de ce dédale de variations ? confon-
» drons-nous cet Aſiatique qui paroît l'homme
» dans l'état de puberté, avec cet Albinos,

» qui ne paroît que l'homme au berceau ? » parmi les peuples mêmes qui ſemblent avoir » un caractere phyſique décidé, combien ce » mêlange de races qui ſe croiſent, ne défi- » gure-t-il pas l'ouvrage primitif de la nature ? » L'Eſpagnol moderne, tour-à-tour conquis » par les Maures, & conquérant du Nouveau- » Monde, à force de mêler ſon ſang avec » celui des negres, des métis & des ſauvages » cendrés, bronzés & olivâtres, reſſemble-t-il » encore à l'Eſpagnol Aborigene ?

L'HOMME SEUL.

» Je me ſuis écarté un inſtant de la queſtion » ſur les ſexes, & l'Eſpagnol m'y ramene : » que diroit-on ſi je prouvois que les machines » animales, les plus perfectionnées, n'admet- » tent pas eſſentiellement deux ſexes ? Je me » trompe, mes preuves ſont des doutes rai- » ſonnés ; je ne demande pas qu'on adhere à » mon ſyſtême, mais qu'on l'examine.

» Au reſte, Zénon, Ariſtote & Epicure » ont bien fait chacun un monde à leur façon ; » pourquoi ne ferois-je pas auſſi le mien ? Je

PARTIE II.

» n'ai pas leurs talens, il eſt vrai ; mais auſſi » je n'ai pas leurs préjugés.

» Si l'homme eſt le chef-d'œuvre de la » nature, c'eſt dans la fleur de l'adoleſcence ; » mais alors on doute à quel ſexe il appartient : » & ſi, victime du luxe Aſiatique, il perd » dans cet intervalle l'organe de la virilité, il » prend preſque tous les caracteres phyſiques » & moraux de la femme (*) : il adopte ſa » beauté, ſa voix, ſon tempérament & juſqu'à » ſa puſillanimité.

» Il eſt faux que la nature ſuive dans la » production des ſexes des loix invariables : » on voit tous les jours des individus qu'on » appelle hommes, qui ſont ſans barbe, dont » la peau eſt douce & qui chantent en-deſſus : » d'un autre côté, il n'eſt pas rare de ren- » contrer des individus qu'on appelle femmes,

(*) Par exemple, ſon ſang devient plus aqueux, ſa chair moins compacte & ſes membres plus arrondis ; incapable auſſi de toute eſpece d'énergie dans le caractere, il vit & meurt obſcur, ſans avoir fait de grandes actions ni pu commettre de grands crimes.

» & qui ont de la barbe, une peau à tiſſu
» ſerré & une voix de baſſe-taille : ce ne
» ſeroit qu'en faiſant revivre l'infame uſage
» des congrès qu'on pourroit vérifier leur
» ſexe, & peut-être qu'alors les matrones héſi-
» teroient encore.

L'HOMME SEUL.

» Quels ſont, ſuivant les anatomiſtes, les
» caracteres diſtinctifs de la femme, outre les
» parties ſexuelles ? c'eſt la privation de la
» barbe, l'éruption menſtruelle & la formation
» du lait dans les mamelles. Examinons à part
» tous les chapitres de ce roman philoſophique.

» La barbe d'abord n'eſt point eſſentielle-
» ment un attribut viril : des peuples entiers,
» tels que les habitans du Nouveau-Monde,
» en ſont dépourvus ; cependant un Américain
» imberbe eſt pere auſſi bien que le métaphy-
» ſicien barbu, qui fait des ſyſtêmes pour
» contredire la nature.

» De plus, on a tort d'avancer que les
» femmes ſont ſans barbe : elles en ont toutes ;
» mais c'eſt un poil follet qu'on ne peut apper-

PARTIE II.

» cevoir qu'au microſcope : s'il reſte tel, c'eſt » parce que ſes racines ſont trop petites pour » prendre la quantité de nourriture ſuffiſante » à leur accroiſſement. Il y en a cependant » qui, à cet égard, different peu des hommes, » & alors elles ſont obligées de ſe faire raſer (*).

» L'éruption menſtruelle eſt plus rare chez » les hommes : cependant il y en a des exem- » ples : j'ai lu dans Zacutus Luſitanus, l'hiſ- » toire d'un homme qui tous les mois éprou- » voit, durant quelques jours, cette étrange » hémorrhagie : le Journal de médecine fait » auſſi mention d'un berger qui à cet égard » étoit femme; & ce qu'il y a de plus extraor- » dinaire, c'eſt que ſon pere, ſa ſœur & » quinze de ſes freres ſubiſſoient périodique- » ment la même évacuation (**).

» Le lait eſt une émulſion animale, qui » originairement appartient aux deux ſexes:

(*) Ce fait eſt atteſté par un médecin connu. — Voyez *Phyſiologie* de Dufieu, tome II, page 571.

(**) *Journal de Médecine*, tome V, page 280.

» l'anaſtomoſe des arteres épigaſtriques & mamaires annonce que c'eſt lui ſeul qui cauſe le gonflement de la gorge dans les femmes (*) : il produiroit le même effet dans celles des hommes, ſi leur tempérament étoit plus humide, ſi leur chair étoit moins compacte & leurs vaiſſeaux plus ouverts : au reſte, les mémoires des académies font ſouvent mention d'hommes qui donnent à tetter (**) : dans les provinces du Sud de l'Amérique, les hommes ſeuls, avant la conquête, allaitoient leurs enfans (†). De

L'HOMME SEUL.

(*) Ceci eſt vrai, ſoit qu'elles ſoient vierges, ſoit qu'elles ſoient meres ; auſſi quelques phyſiciens ont eu tort d'avancer que le lait n'étoit qu'un aliment qui commençoit à ſe préparer dans la femelle quand elle avoit conçu, & que la nature deſtinoit à la nourriture de l'animal qui devoit naître : on a répondu à ces ſophiſtes par un fait ſans replique, c'eſt qu'il n'y a preſqu'aucune fille qui ne devînt nourrice ſi elle ſe faiſoit tetter.

(**) Voyez ſur-tout *Tranſactions philoſophiques*, année 1741.

(†) Ceux qui ont voyagé en Amérique, dit le naturaliſte Jonſton, racontent que preſque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles : *Qui*

PARTIE II.

» plus, perſonne n'ignore que les enfans mâles » naiſſent par-tout avec du lait dans leurs » mamelles : je ne crois pas qu'on doive » l'attribuer ſimplement à l'humidité dans » laquelle l'embrion a nagé ſous les enve- » loppes de l'utérus : il eſt plus probable que » les deux ſexes ſont originairement égaux, » & que les prétendus caracteres diſtinctifs » de la femme ſont plutôt dans l'imagination » des ſophiſtes que dans les plans de la nature.

» Si le lait n'appartenoit eſſentiellement » qu'à la femme, pourquoi l'homme auroit- » il des mamelles ? dira-t-on que la nature

---

novum perluſtrarunt orbem, narrant viros pene omnes maximâ lactis abundare copiâ. --- Vide *Thomatograph. Art. De ſanguine Menſtr. page* 464.

Ce fait ſingulier eſt encore plus conſtaté dans le Bréſil. --- Voyez *Recherch. philoſoph. ſur les Américs.* tome I, page 372.

Aujourd'hui ces phénomenes ſont plus rares dans le Nouveau-Monde, parce que les peuples indigenes ont été exterminés par les conquérans & les inquiſiteurs, & que le peu qui en reſte, en mêlant ſon ſang avec celui des Européens, a fait diſparoître peu à peu cette diſtinction originelle.

» a agi ſans deſſein, & que c'eſt par mépriſe
» qu'elle a pourvu les mâles de ces faux orga-
» nes ? ce n'eſt pas un bon moyen pour
» mériter d'être l'interprete de la nature, que
» de commencer par la blaſphémer.

L'HOMME SEUL.

» Plus j'avance dans l'analyſe du corps
» humain, & plus mes doutes ſe changent en
» certitude : ſuivant les Littre, les Winſlow &
» les Buffon, la ſemence des ſexes eſt exacte-
» ment ſemblable : elle contient les mêmes mo-
» lécules, & ſubit les mêmes métamorphoſes.

» L'homme & la femme ont entr'eux l'ana-
» logie la plus grande par rapport aux orga-
» nes de la génération; les mêmes vaiſſeaux
» ſervent de réſervoir à la liqueur ſéminale,
» & les mêmes muſcles entretiennent les viſ-
» ceres dans l'érétiſme : ce rapport eſt ſi par-
» fait pour ceux qui ſe laiſſent guider par le
» ſcalpel de l'anatomie & par la lumiere de la
» raiſon, qu'il faut en conclure que l'unique
» différence des deux ſexes ſe trouve dans le
» renverſement de l'organe générateur : c'eſt

PARTIE II.

» la froideur du tempérament qui retient ce » viſcere dans le corps de l'individu le plus » foible ; ainſi dans le ſens phyſique, la » femme n'eſt qu'un homme imparfait. (*)

(*) Ce traité n'eſt point un livre d'anatomie, deſtiné à n'être parcouru que par les gens de l'art ; il ne faut donc point que l'œil de l'innocence s'alarme à ſa lecture. Je vais traduire en latin un article de ce fragment, encore y mettrai-je cette indifférence philoſophique qui écarte tous les tableaux capables d'embraſer l'imagination ; j'écrirai dans la langue de Pétrone, mais non avec ſa plume.

Ex Malpighianis experientiis patet veſiculas in muliebribus teſticulis incluſas non eſſe ova, ſed in eis naturam congeſſiſſe lympham generatricem, ut à maſculorum teſticulis non diſſentirent.

Prætereà ineſt feminino pudendo corpus rotundum & oblongum, cui nomen clitoris & quod hominis penem cùm teſticulis, tam apprimè mentitur, ut aliquoties ſexus non dignoſci poſſit ; clitoridi adduntur canales, muſculi erectores, glans & præputium : voluptas his partibus ſedet, unde æſtrum veneris aliquandò nuncupantur ; regium olim inviſens plantarum hortum, vidi unam & alteram phialam geminos fœtus continentem, in quibus obſervandi clitorides tantæ magnitudinis, ut mentulas exiles inter pedes repræſentarent.

Galieni ſententiæ pene arridet eruditus Daubenton qui ſagacibus argumentis comprobavit viro matrice inſtructo non mentulam fore, ſed clitoridem, & mulieri matrice orbæ non clitoridem fore ſed mentulam. --- Vide *Hiſt. natur. Buffonii, édit. in-12, tome V, page 262, &c.*

» A l'appui de cette théorie viennent divers
» faits qu'on regarde comme ſinguliers ; mais
» qui ne doivent peut-être leur ſingularité qu'à
» nôtre ignorance. Montagne dit avoir vu un
» pâtre de Médoc, âgé de trente ans, qui
» n'avoit aucune partie ſexuelle : cependant un
» mouvement inconnu l'entraînoit à la jouiſ-
» ſance des femmes (*). Voilà peut-être la
» premiere ébauche de la nature dans la pro-
» duction de l'homme.

L'HOMME SEUL.

» D'un autre côté, on a vu de tout tems
» des femmes privées de la matrice, & de
» toute eſpece d'organe générateur. La Mettrie
» qui n'a guere menti, que quand il a voulu
» anéantir la divinité, connoiſſoit une femme
» de Gand ainſi organiſée, & à qui les loix ôte-
» rent ſon époux après dix ans de mariage. (†)

Enfin, on répondra à M. Daubenton lui-même, qui avoue que la matrice eſt le ſeul caractere diſtinctif de la femme, que ce viſcere dans l'homme eſt repréſenté par le ſcrotum. --- La nature a donc rendu parfaite, je ne dis pas l'analogie des deux ſexes, mais leur reſſemblance.

(*) *Eſſais* de Montagne, tome VI, liv. II, chap. XXX.

(†) Œuvres philoſophiques de la Mettrie, éd. in-4°.

PARTIE II.

» L'inſtinct qui la portoit à chercher les hommes, eſt le ſeul caractere qui a pu faire ſoupçonner ſon ſexe; & qui ſait ſi un pareil être n'eſt pas la premiere ébauche de la nature dans la production de la femme?

» Voilà encore pourquoi dans tous les ſiecles, & chez tous les peuples, il y a eu toujours un ſi grand nombre d'hermaphrodites: les magiſtrats d'Athenes & de Rome avoient beau faire précipiter des êtres ainſi organiſés, la nature ſuivoit ſa marche, malgré la tyrannie des hommes, & les légiſlateurs barbares donnoient malgré eux la naiſſance à des hermaphrodites.

» On a plaiſanté Platon pour avoir dit que nous avions en nous la faculté de devenir d'un ſexe ou d'un autre, & que nous étions hermaphrodites en puiſſance; mais c'eſt la reſſource des petits eſprits de plaiſanter

page 36. --- Ce fait a été certifié par le comte d'Hérouville, & par tous les médecins & les chirurgiens de Gand.

» l'homme de génie, à qui ils ne peuvent
» répondre.

L'HOMME SEUL.

» Qu'on ne s'imagine pas avoir expliqué
» tous ces faits, en disant que la nature se
» joue dans ses productions. — Stupide blas-
» phémateur, oses-tu bien appeller un jeu ce
» qui est au-dessus de ton intelligence? La na-
» ture ne connoît point tes bizarreries & tes
» caprices; s'il lui arrivoit de se jouer un ins-
» tant de ses loix éternelles, les mondes cesse-
» roient de graviter les uns vers les autres, &
» tout meneroit à l'athéisme le philosophe de
» la nature (*).

(*) C'étoit un beau génie que Montagne! Voyez comme il a répondu, il y a deux cents ans, aux modernes détracteurs de la nature.

« Ce que nous appellons monstres, ne l'est pas pour » Dieu, qui voit dans l'immensité de son ouvrage l'in- » finité des formes qu'il y a comprises; & il est à croire » que cette figure qui nous étonne, se rapporte & tient » à quelque figure du même genre & inconnu à l'homme: » de sa sagesse il ne part rien que de bon & de réglé; » mais nous n'en voyons pas l'assortiment & le rapport. » — *Quod crebro videt non miratur, etiamsi cur fiat* » *nescit: quod ante non vidit, id, si evenerit, por-*

PARTIE II.

» Pour moi, l'ami & le médecin de Marc-
» Aurele, qui ai étudié tous les ſyſtêmes, &
» qui n'en épouſe aucun ; je ſuis trop philoſo-
» phe pour ne pas ſoumettre mon opinion au
» jugement de l'homme de bien, qui, comme
» moi, croit en Dieu, & tâche, en ſilence,
» d'interpréter les oracles de la nature.

» *tentum eſſe cenſet.* --- *Cicer. de Divin. lib. II.* ---
» Nous appellons donc contre nature ce qui arrive
» contre la coutume ; mais rien n'eſt que ſelon elle,
» quel qu'il ſoit. » --- *Eſſais* de Montagne, tome VI, petite édition, page 250.

Fin du quatrieme Volume.